

Mémoire des Débris

Roman

David Ruzicka

*Pousser la potence sur ses roulettes, que
les tubes se tendent et s'arrachent, que le
sang coule et que les machines s'éteignent
plutôt que de le laisser disparaître dans le
néant. Elle se sent vide. Elle écrit.*

« Horscontexte »

Voilà il est parti. Il a laissé un sac à dos et une brosse à dents que je viens de jeter. Je suis seule. Comme un sifflement de bombe. Nous sommes le 6 novembre 2067, mais le temps qui passe a autant d'importance que l'espérance de vie.

Je t'ai promis d'écrire chaque jour un petit mot dans ce carnet, pour te prouver que désormais chaque jour je penserai à toi. J'avoue que d'écrire à propos d'un manque ressenti continuellement m'agace. Faut-il vraiment que je te prouve à quel point jour après jour ton absence me ravage ? Non contente de te regretter dans le noir de ma pensée, il faut encore que j'épanche ce regret sur le blanc du papier. Cette preuve d'amour me révolte, parce qu'elle est là devant moi sous la forme d'un stylo et d'un carnet comme si nous avions besoin d'une preuve. Surtout parce qu'elle est virtuelle. Je ne sais pas ce que tu fais toi là-bas, si ta guerre n'a pas déjà réussi à m'effacer dans un souvenir qui en a valu la peine mais qui n'en vaut plus. Il y a bien un mot que je hais, et ce sera le premier aveu de ce carnet, sa cause et sa conséquence : virtuel.

Le Concile Virtuel a décrété la réalité interdite. Il n'a plus vraiment de quoi se battre dans cette réalité qu'il déteste, mais ses décrets possèdent comme qui dirait un impact symbolique, sur une planète précisément détruite par les symboles, ces impacts creusant des cratères autour de nous, des logos en forme de missiles nanométriques, juste dans l'attente que l'un d'eux nous déchiquette de plaisir.

C'est ton idée, qu'on écrive chacun de son côté pour l'autre, « et lorsqu'on se retrouvera on échangera nos carnets, on lira, on rigolera ou on se fâchera, peu importe car alors on aura l'impression qu'aucun morceau de temps ne nous aura séparé. Ces carnets identiques qu'on aura

toujours chacun dans notre poche, c'est le cordon ombilical de notre amour. » Tu as dit ça à l'aéroport, souriant malignement, câlinement, en sirotant un café à ta manière si particulière, si voluptueuse à mon corps déjà triste. Sans doute, c'est le dernier café que j'aie vu entre tes lèvres avant un long moment. Mais tu te trompes. J'en ai déjà marre de ce carnet qui me rend affreusement mélancolique, tu te trompes, ce carnet n'est pas le symbole de notre amour, chaque fois que je l'ouvrirai, il y aura tous ces vents m'hurlant au visage tout cet espace immense qui nous sépare. Ce carnet, je le hais, dans ma poche il est trop lourd, il est vide et je sens que toutes ces pages blanches sont les jours silencieux qui m'attendent. Pourtant je ne peux pas m'en défaire.

J'ai recommencé mes nuits de garde à l'hôpital. Il pleut ici. Tout m'opprime. Je suis plus malade que tous les patients, je suis moins vivante que tous les cadavres qui jonchent les rues.

La vie est dure quand je pense à elle. Mais de penser à toi, ça me permet de ne pas penser à elle. Pas trop. Je vois juste des choses. Une petite fille qui appelle « Maman » dans une rue déserte où personne ne viendra la chercher, un type qui déblaie les restes d'une vitrine pour voler des poupées, un groupe d'anarchistes violant une femme devant l'entrée d'une église, et le ciel qui tend vers un vert pâle, qui nous rappelle au réveil que d'une façon ou d'une autre, il en fallait encore quelques uns pour survivre parmi les débris, toi, moi, quelques uns, les non-élus, les détrônés, dans ce qui a été un songe, un rêve d'harmonie, un dernier pas dans le juste retour de la pierre. Mais il y a des choses qui restent. Comme le vieux cendrier que j'ai retrouvé dans une malle de mes parents, ces choses ressortent inopinément et alors je jette mes mégots dans ce cendrier

qui vit encore alors qu'eux sont morts. Le temps qui passe ne se mesure qu'aux choses qui restent. Comme pour se moquer, le temps qui passe nous abandonne dans les débris. Nous sommes ce qui reste, notre amour est ce qui reste.

Ecarteler le carnet. Décapiter le stylo. Ensanglanter la page blanche. Une barrette de néon bourdonne au-dessus de ma main, le carnet subit ma pensée et je sens comme il en souffre, et le néon aussi souffre de devoir m'éclairer, il peine à contenir son extinction à chaque scarabée volant qui vient s'y brûler ; comme le carnet, ton carnet, souhaiterait rester vierge, au moins lui, pourquoi moi. J'ai choisi un stylo rouge. Je l'ai acheté sans regarder, il est tombé dans mes mains par hasard... Y aurait-il quelque chose à corriger ici ? Non, je me fais mal à moi-même, c'est de la flagellation, je me mortifie. Ces lignes sont les griffures de la peine sur ma peau abandonnée. Est-ce ainsi que j'aime ? Je préfère ne pas commencer ce jeu servile.

Tu me disais : « Le bonheur tient dans ce qui est imprévu et ne se répète pas. » Comment ce carnet pourrait-il m'en apporter ?

Nous sommes vendredi 13 novembre. Merveilleuse journée pour une autre fin d'automne. Merveilleux chiffre sur cette merveilleuse journée pour arrêter de me torturer merveilleusement. Je penserai à toi mais je n'écrirai plus.

Je t'aime, Igor, mais je ne t'aimerai pas mieux en me forçant à aligner ces mots sur ton carnet, en devant marquer au fer dans ce carnet la force de cet amour je ne ferai qu'aligner un autre troupeau d'espoirs devant l'abattoir.

Plusieurs jours ont passés. Peut-être n'ai-je rien de mieux à faire que de continuer à écrire. L'inévitable ennui. L'ennui,

c'est la conscience de ceux qui restent, la conscience des débris et du silence, bref, notre conscience. Je voulais déchirer ces premières pages, te les envoyer et me réjouir de ta réponse, de ta compréhension. Je ne voulais pas m'imposer de penser à toi jour après jour en ouvrant cette incarnation de notre éloignement. Avouer que j'ai juste le courage nécessaire pour te garder étroitement en moi, où ma mémoire indulgente finira par me gracier lentement de nos souvenirs, avouer que je veux penser à toi impulsivement, sans aucun contrôle sur ce que tu éveille, ainsi c'est plus naturel, plus égoïste aussi : ton fantôme me pénètre lorsque j'en ai besoin, cela me frustre moins de me retrouver avec ton image lointaine en ayant l'illusion que je me l'approprie et non qu'elle s'impose à moi à travers le carnet. Mais celui-ci m'a nargué durant plusieurs nuits, il m'a dit : tu mens, il n'est pas là et la vérité c'est que tu préfères l'oublier, l'effacer le plus souvent possible pour ne pas en souffrir, ton amour n'est pas franc, il est lâche et faible, et moi tu voudrais me brûler, mais je reste sur ta table de nuit, palpable réel fidèle, ma couverture cuivrée brillant dans la pénombre comme la peau d'un serpent, j'empêche ta conscience de se reposer mollement, je secoue l'indolence de ta mémoire, je serai plus qu'une simple preuve d'amour, je serai un défi à ton individualité, un sacrifice, un réceptacle pour les lambeaux de chair que tu n'oses pas arracher et offrir à l'autre...

Le carnet froid contre mes seins - ce qui reste de mon coeur, j'ai rêvé ce défi. Des sirènes s'approchent, ces sirènes si langoureuses sur lesquelles on s'amusait à danser dans notre petit studio avec vue sur le lac, au début des bombardements, danser sous les bombes, c'est impossible, mais tu aimais rire à côté de la mort, lui pincer le nez, et je me laissais aller avec toi, parce que quand il pleut des bombes, danser, aussi absurde que cela soit, c'est devenir

un petit enfant coincé entre des adultes qui se battent, c'est aimer la vie comme un jouet. Dans le rêve je suis couchée dans une pièce sombre illuminée par les éclairs bleutés des gyrophares, je suis nue sur un lit, mes auréoles sont dures et mon sexe brûle d'être rempli, et je sais que tu es là dans l'ombre et que tu m' observes, tout comme ces innombrables statuettes sauvages aux yeux qui reflètent vicieusement chaque balayement fugitif de la lumière, elles garnissent les étagères d'une bibliothèque disparaissant vers le plafond noir, leurs petits yeux figés, humides, lubriques, m'excitent et me terrorisent, et je me caresse et j'entends alors le craquement d'une chaise. Tu t'es levé, j'en ai des frissons de plaisir et de peur car soudain un doute m'étrangle : est-ce bien toi ? En serais-je si sûre ?... Les sirènes s'amplifient, assourdissantes, oui, c'est toi qui sort de l'ombre, mais je ne reconnais pas ton visage déformé par une grimace de désir, tu tiens ton sexe comme une lance menaçante, tu t'approches, à chaque flash je te reconnais un peu moins et derrière toi la lumière tournoyante fait gesticuler jubiler des milliers de statuettes excitées, je veux fuir mais déjà tu te jettes sur moi, tu m'écartes et j'hurle et les sirènes hurlent et j'aime ça, ma jouissance augmentant, ton visage s'efface, tes traits changent, s'efféminent, bouche bée je te vois couchée, je domine ton corps pâle bleu tendu que je reconnais, je tiens tes hanches entre mes mains, mes bras sont des bras d'homme, ce sont tes bras : tu es devenu moi et je suis devenue toi et je me fais l'amour. Je jouis comme un homme. Nous nous sommes infiltrés l'un dans l'autre, effacés chacun pour l'autre.

Au réveil - les sirènes annonçant encore un autre bombardement m'ont réveillée, j'ai ouvert ce carnet, je t'ai vu faire de même pour moi à l'autre bout du monde, j'y ai tracé ces quelques mots et..., oui je continuerai, je

m'effacerai pour toi, ce carnet doit me gommer, c'est mon défi. De ne plus être que toi.

Tu t'appelles Igor. Tu n'as rien à voir avec la Russie, ni avec la musique, bien que tu aimes la mélodie de la langue russe, bien que tu chantonnes quand tu es heureux, tu chantonnes mal mais tu t'en fiches. Ta vie est une baguenaude, un cheminement sans but à travers les grandes capitales du monde. Je crois que tu n'as l'air de rien. Ni étonnamment beau, ni franchement moche, ton visage passe et il se détache des jugements comme un tranquille arbre d'automne perd ses feuilles, tout naturellement, sans mystère. Tu portes toujours sur toi un savant petit manuel de l'autodestruction. Lorsqu'un trop curieux te demande par hasard ce que tu fais, tu t'assombris, tu t'irrites, fantasque, et tu réponds avec ce sourire méchant : « Je m'ennuie. » Quelques drôles te relancent alors : « Et ça gagne bien ? » A quoi tu répliques souvent : « Oui. Ça gagne le système nerveux, et après t'as tout perdu, si tu t'appliques bien. » Les décontenancés qui ne veulent pas te connaître sortent alors leur moue narquoise et se détournent rapidement de cet excentrique, quant aux autres, les compassionnés de ton attitude lasse et dénuée de tout, les oisifs qui s'approprient ta morosité, les alcooliques dessaoulés d'énigmes, et même les vicieux - car il y a quelque chose de violent dans les reflets de tes lunettes voilant vaguement les sursauts de tes pupilles, ceux-là sourient et ensuite s'absorbent lentement, à force de questionner et d'insister, dans les geysers verbaux de tes idées sur tout, sur n'importe quoi, sur rien.

Tu adores t'étendre abruptement sur des détails anodins. La façon qu'a une cigarette de brûler, un reflet saugrenu dans un verre, une affichette déchirée au coin d'un mur, une ombre, un visage, une ride, une voix... Le quotidien est

un inconnu qu'il te faut redécouvrir chaque jour. Cette maxime, combien de fois l'ai-je entendue lorsque je me laissais aller longuement à mes généralités tâtonnantes ?... Mais tu n'as que rarement l'occasion de rencontrer de nouvelles questions, de découvrir en face de tes délires de nouvelles réactions, tu ne cherches pas à connaître, les volontaires qui viennent vers toi suffisamment persistants ne s'attardent presque jamais, tu leur donnes l'impression que rien ne se passe, que quoique durable puisse être votre relation, jamais rien de vivable, d'agréable, n'en sortira. Ce n'est pas que tu sois triste, mais l'amitié te rend absent, défait tes prétentions. Si elle te nourrit, tu l'as dévoré seul avec les souvenirs, tes joies sont égoïstes, elles sont des craquements dans la croûte de ton mystère, des jets d'acidité personnelle servant surtout à te faire rire, comme des explosions venant de loin qui te relâcherait, t'adoucirait ensuite, et si quelqu'un est par hasard avec toi à ces moments, alors il est obligé de rire aussi, tellement le son de tes éclats est surprenant, déroutant, intimidant, et tu t'émeus, tu crois voir ainsi ta joie irradier sur l'autre, et tu te lances dans des imitations, des pitreries, des citations acerbes, et tu cries entre deux sursauts de voracité : « Combattons ensemble ! », morbide allusion aux ravages de la guerre partout alentour. Et parfois ton compagnon perdu, dépassé, se met à rire encore plus fort, à s'esclaffer nerveusement sans même savoir pourquoi. Une fois tu m'as dit : « Je suis un clown et je danse au milieu d'un champ de bataille, quel soldat ensanglanté voudrait donc me donner la main ? » Mais ce soir-là, tu pleurais. Je t'ai donné la main.

J'ai les pieds froids, mal au ventre à cause de cette nourriture fade et répétitive, et je n'arrive pas à dormir. J'écoute les grondements des missiles en partance pour je

ne sais plus quelle destruction. J'ai perdu la chaleur, je vis dans des souvenirs, est-il possible de l'écrire ? J'ai l'impression de m'adresser au néant. Puis-je aimer le néant ?

Dérive. Les souvenirs sont les cadavres du regret.

Nous ne sommes pas rentrés en collision brusquement aux coins des hasards, nous sommes bien trop parallèles pour cela. Je t'ai découvert lentement, comme un trésor au fond d'une grotte bizarre. Une amitié qui a vieilli, puis elle s'est dressée en amour. Quel conte de fée ridicule ! Durant des mois, j'avais mon prince charmant sous le nez, nous nous sommes avancés, rapprochés, rapprochés, repoussés, je voyais seulement une danse agréable où pouvaient s'échapper mes rancunes et autres déceptions, alors que c'est la valse de l'amour, paraît-il. On s'est retrouvé couchés ensemble pour que je réalise enfin que tu étais devenu plus qu'une bouée contre les maux de mer, que je m'étais efforcée bêtement de dessiner autour de toi le doux halo du chevalier servant. Vois-tu, mes vieux rêves d'adolescente s'accordaient plutôt à une certaine filmographie douceuse, où toutes les émotions se contractent si vite, l'amour n'a que deux heures pour exploser et s'évanouir, où s'aimer veut donc dire se croiser par hasard, se remarquer presque immédiatement et s'embrasser, avec en un éclair cette dose de bonheur fou et de larmes inévitables. Ainsi m'étais-je habituée à croire que l'amour apparaît subitement, comme une sorte d'illumination au milieu de la banalité.

Etrange, je ne me souviens pas de notre première nuit ; peut-être que les suivantes furent toutes si surprenantes qu'elles la noyèrent. Un matin, je me retrouvai soudain avec toi, la tête bercée par ta respiration, au sommet d'un édifice que nous avons construit laborieusement, durant tout ce temps d'ami tu m'avais aidée à t'aimer et de mon côté

j'avais fait de même, nous avons travaillé durement pour nous préparer l'un à l'autre, nous avons assemblé solidement notre amour, il n'était pas tombé du ciel comme une bénédiction hollywoodienne, mais la magie tout de même a existé : construire cette tour épaisse avec les pierres les plus cachées, les plus précieuses, la folie, la fascination, la déception, l'opiniâtreté, m'était apparu comme un plaisir.

Je t'aime trop. *Aimer trop, déf:* cœur mis à nu par un chirurgien aveugle. But de l'opération : arracher sans anesthésie.

Que reste-t-il des cigarettes que j'écrase ? Où s'en va la fumée de leurs petits baisers secs comme les tiens ?... Pourquoi les cendres de ton image ne sont-elles pas aussi légères à porter que les restes noirs qui traînent dans mon cendrier ? Questions inutiles. Il y en a tant d'autres. Pourquoi n'es-tu pas là ?

Apathie. Les seuls charmes de mon existence se creusent dans le passé. Plus aucune folie, plus aucun imprévu. Ma vie est une grille horaire, mon passé est certain et mon avenir tombe. Comme tout ce qui nous entoure.

Violence. Les feuilles mortes m'emmerdent. De toute manière elles repoussent. J'ai presque insulté une pauvre vieille qui voulait s'asseoir à ma place dans le bus. Les vieux sont faibles mais les jeunes sont fragiles car ils vont se battre : qui doit tenir debout le plus longtemps ? Jamais je n'accepterai d'être vieille.

Je me rappelle l'époque où les gens avaient peur de ce qui les attendait. Comme on le cachait bien, comme on arrivait à vivre, comme les marchés étaient gras et les badauds souriants pendant que les systèmes politiques s'effondraient et que les multinationales s'arrachaient les miettes. Ma mémoire fait un fondu enchaîné sur le marché

de la place où on faisait nos courses, il y a une explosion qui émiette les immeubles alentour, un nuage de poussière, au brouhaha soyeux succèdent des hurlements, des morceaux de foule, des survivants qui cherchent dans les décombres en criant des noms, dans le sang. Voilà ce que je suis devenue depuis ton départ, une survivante. Je cherche dans les décombres et je crie ton prénom. Tout a été si soudain. Il a suffi d'un jour, un seul jour, le Jour des Comptes. L'angoisse d'avant, cette peur de l'avenir, s'est muée en peur du présent. Une peur de tous les instants, une ombre à nos pieds, et on oublie presque que chacun de nos gestes est soudé à la peur. Oublier, c'est le pire, parce qu'alors c'est comme une chute sans fin. Ça y est, j'ai trouvé ma phrase : quand tu tombes et que tu oublies que tu tombes, c'est que tu es déjà mort.

Je sais, tu les détestes ces phrases-là, mes « généralités tâtonnantes. » Excuse-moi.

Je pourrais venir te rejoindre là-bas, mais notre pays est aussi rentré dans la tourbillon gris de la guerre. C'était à prévoir, toutes les frontières sont maintenant fermées. Le café au coin de la rue, celui qui voyait nos mains se joindre et nos yeux se toucher au-dessus des croissants et des tables patinées, a dû être barricadé. Il était trop souvent pillé et les gens y étaient dévalisés par ces bandes de jeunes anarchistes qui patrouillent dans les rues. D'épais panneaux d'aluminium font office de vitrine. C'est une surface idéale pour les groupuscules de sprayeurs, qui étaient à l'œuvre nuit après nuit, comme des araignées chuintantes. Je les entendais depuis notre lit, évidemment quand les missiles ne grondaient pas. Les bouches multicolores qu'ils ont dessinées sont belles, quoique agressives, mais surtout c'est triste, parce qu'on dirait qu'il n'y a plus rien derrière. Un bout de l'histoire de notre amour s'est effacé. Je resserre

mon étreinte autour de ce carnet. Le café est devenu louche, avec ses petites bougies noires qui puent affreusement, peinant à percer une obscurité douteuse. J'y suis allée aujourd'hui pour acheter du pain et du lait. Des gens sombres grelottent dans les coins, sous les tables ça murmure des ivrogneries, le sol est jonché des papiers de fast-foods - les seuls restaurants autorisés - et le tenancier est méconnaissable. Je sais qu'il a perdu sa femme, elle aussi a sombré dans le coma. Il fait de la contrebande de sardines et il a maigri. Dans son regard, sur son corps, partout la peur le contracte. Il ne m'a pas reconnue, de toute évidence il prend des médicaments, ou des drogues. Comme beaucoup. Il a dû les trouver à l'hôpital. Je me demande qui les fournit.

En commençant notre carnet, je ne voulais pas le salir avec ces banalités du quotidien, mais je me suis rappelé que tu chéris ce quotidien, c'est moi plutôt qui répugne à le voir se répéter comme des tombes dans un cimetière. Ne me disais-tu pas : « Cherche chaque jour le bonheur. Mais si tu arrêtes de chercher, alors ne te plains pas, ne te plains plus jamais » ? Je n'y arrive pas Igor, je me plains du monde entier, de tout ce que je vois, j'aimerais que tout soit différent, mais je me sens faible et inutile, et je me plains encore. Comme les médias d'antan. Je ne suis qu'une pauvre infirmière dans la débâcle, qui te raconte et qui t'aime.

Le jour avant ton départ, nous sommes allés nous promener dans le lac. On marchait sur les algues sèches en évitant, pour ne pas glisser, les petites étincelles argentées des poissons morts. Comme un champ desséché picoté de miroirs brisés, la promesse d'une myriade d'années de malheurs. Au fond de cette nouvelle vallée, les restes du lac ne reflétaient plus rien. Ce n'était qu'une mare boueuse et

nous avions de la peine à imaginer comment les cabanes bringuebalantes qui l'accompagnaient dans son agonie fétide, vaporeuse, au bord de ce trou lui servant de cimetière, pouvaient abriter des êtres humains. Les vieux rescapés de la Chimique se traînaient vaguement d'une cabane à l'autre, difformités rampant et glissant dans la glaise. Nous restions muets. On ne parle pas de ces gens-là. Nous avions longuement regardé leurs huttes et leurs tentes agglutinées autour de leur propre mort, perdues au fond des dernières évanescences de l'eau. Tu te taisais, ta main me serrait trop fort, je me taisais. Les relents vaseux et fluorescents serpentant le long de cette improbable vallée me donnaient la nausée. De l'autre côté de la mare s'élevait une falaise boueuse, filandreuse, écrasant de son ombre le campement interdit. Des algues brunes y pendaient encore, comme des cheveux sur le crâne d'une vieille. Ou comme un monstre poilu et titanesque sur le point de se retourner et avaler le monde : la guerre putride, l'innommable guerre. Le couchant faisait ressortir de la paroi des croûtes malsaines, sanguinolentes, sans doute quelques déchets qui étaient restés accrochés à des corniches, des boursouflures. Plus haut, prolongeant la falaise, les dents des montagnes rougissaient, honteuses de dominer un tel ravage, et au-dessus le ciel vert faisait trembler l'enchevêtrement étrange de ses nuages.

Nous nous étions amusés à compter les premiers feux apparaissant le long des berges, incendies ou campements nomades. Malgré cette puanteur et cette désuétude que nous surplombions, immobilisés devant le panneau « zone interdite » qui marquait le début d'un sentier artificiel plongeant dans les profondeurs lépreuses du cratère, un calme flânait en moi et j'avais envie de trouver le paysage beau. Des milliers de bosses argentées, mauves, des poissons morts, des algues retombées adoucissant par

endroit le relief, des couleurs bigarrées du ciel et des ombres nées de substrats chimiques en suspension dans la haute atmosphère, de tout cela émanait la beauté silencieuse d'un champ de guerre. J'avais le cœur en paix. C'est terrible comme même au cœur de l'horreur je peux toujours m'arrêter et voir la beauté. Même les ruines d'une ville, arrachant des bouts de ciel dans un parfait chaos de cris et de fumeroles, je trouve leurs silhouettes harmonieuses. A quand mon sourire attendri devant les convulsions d'un malade, mon soupir de joie devant les amoncellements de cadavres ? Jusqu'à où fuirai-je les événements dans une aveugle poésie ?

Mais à cet instant, au creux de la vase du lac mort, était-ce simplement l'amour qui nous tenait ? Je ne crois pas, car de ton côté tu trépigrais de colère. Des tressaillements éternés agitaient ta main autour de la mienne. En revenant, grim pant sur la digue, tu t'es retourné, et le poing en l'air tu as hurlé à l'ancien lac : « La guerre est belle et nécessaire ! » Et tu riais férocement, sans arrêt tu riais. Le lendemain, tu partais te battre là-bas.

J'ai repris mes nuits à l'hôpital. Les chambres débordent de malades, les corridors sont bondés de lits improvisés. Ce fatras de chairs et d'âmes mourantes susurre des gémissements, des gargouillements, des cris continus qui balaient mon énergie quand je travaille, assiègent mon sommeil quand j'ai congé. Nous n'avons plus assez de médecins et plus assez de médicaments, par contre les missiles ont filé de plusieurs endroits dans la ville, durant toute la nuit. « Le prix d'un de ces engins sauverait tout un étage de mourants », répète Loa en recouvrant des visages gris.

Ce sont deux défauts chez toi qui m'attirent : ta paresse et ta déroutante facilité à être joyeux dans l'incohérence. A l'époque où la vie était encore ordonnée et propre, quand les gens se battaient pour de l'argent, tu t'ennuyais, à cheval entre déprime et lassitude. L'implacable logique de l'organisation sociale te dégoûtait, tu la laissais défiler devant toi comme si toute cette activité avait été l'œuvre de limaces consciencieuses et bornées. Tu étais d'une autre espèce, d'un autre monde. Quand je te demandais de travailler, parce que je ne voulais pas subvenir à tes besoins pour le restant de mes jours, tu me disais : « Si un jour quelqu'un lance un concours du meilleur crétin, du plus stupide des imbéciles, de l'ineffable splendeur de la connerie du plus con des individus, alors signale-le moi et je me mettrai à travailler. » Si j'insistais, tu prenais ton petit sac à dos et tu t'en allais vagabonder durant plusieurs jours. Tu revenais toujours les yeux un peu plus brillants, en murmurant : « Les aveugles verront bientôt la lumière... bientôt la lumière. » Tu avais l'air un peu plus heureux, un peu plus libre et fou aussi, et moi je t'aimais toujours plus. Mon prophète inutile, je t'appelais. Te souviens-tu ? Mon prophète inutile. C'était au temps du soleil jaune.

Maintenant que la planète a tourné une fois de trop, pour dévoiler un visage tirailé par une foule de tiques égoïstes - ces lumières sanglantes que tu avais prévues - tu es devenu plus incohérent que le chaos lui-même, plus gai que le Tyran des Drogues camant toute l'Amérique. Car c'est ton monde en friche, ronces et roses sauvages, épines déchirantes et senteurs renouvelées, qui a poussé soudain au milieu de nos forêts bien aseptisées. Je n'ai compris que plus tard que ta folie affichée avait été l'un des premiers bourgeons d'un monde s'effaçant, qui se proclamait aussi rationnel et scientifique qu'il était aliéné et loufoque. Grâce à toi, qui m'a prévenue et préparée, je suis plus forte que les

autres. Puisque je ne regrette pas le Jour des Comptes, ni l'ancienne société.

Mon paresseux qui a pris les armes, as-tu oublié ta paresse ? As-tu oublié ta paresseuse tendresse ?

Moi de mon côté qui soigne éperdument, toi de ton côté qui tue éperdument : de quoi l'amour est-il fait ?

La nourriture se fait rare. Il paraît qu'en périphérie certains blocs de béton contenant des surgelés fonctionnent encore. Avec Loa, l'infirmière-chef, et deux « accompagnateurs » armés, parfaitement identiques (des clones, soldats obéissants de l'ex Croix-Rouge), nous nous sommes rendus à un de ces dépôts, dernier poste avant la muraille encerclant la périphérie ravagée du lac. En sortant du centre-ville, on réalise vite à quel point la végétation a changé, à cause des nouveaux armements et du changement de climat, je suppose. Des herbes folles, des palmiers, des ronces énormes en quantité, parfois l'écorce de racines mutantes fend la route en deux, avec des fougères et des mousses glissantes qui les recouvrent, on dirait des pattes d'araignée géantes. La végétation décuplée assombrit les autoroutes périphériques, à tel point qu'on a l'impression de marcher dans de larges tunnels de verdure, d'où s'échappent par endroit quelques faisceaux de lumière grise. Ces murailles humides nous ont un peu opprimés, mais c'est surtout le silence qui est le plus difficile à supporter. Pas d'oiseaux, aucun bruissement, pas de cris sauvages ni de frous-frous mystérieux, pas de vie. Ces fouillis denses de végétaux poussent seuls, sans chants pour les peupler, sans bourdonnements pour les emplir, les vider un peu, et pas un souffle pour les faire frémir. Nous nous sommes perdus dans ces labyrinthes obscurs et nous sommes arrivés au dépôt seulement en milieu d'après-midi. Des mercenaires y

bivaquaient. Ils représentent la seule espèce animale qui appartienne à cette faune.

J'ignore qui leur avait annoncé notre venue. Les fuites au sein de l'administration hospitalière ne sont pas rares cependant. Adossés aux murs géants et monochromes de l'immense cube en béton qui fait office de dépôt (ancienne base militaire), ils étaient une dizaine à se partager une cigarette. Tu me disais qu'ils sont parmi les révoltés les plus coriaces, malgré leur apparence. Je te dirais qu'il est difficile, voir impossible, d'imaginer qu'ils sont révoltés autrement que par leur apparence, tant elle est hors de propos, absurde. Débarquer dans cette mince clairière, au fin fond d'une jungle si épaisse qu'aucun humain ne pourrait s'y frayer un passage, pour découvrir ces gens en costumes trois pièces, distingués, digne de l'ère du business class, cela donne envie de se moquer. Ils babillaient péniblement et dessinaient de vagues gestes dans l'air sombre, comme à une réception présidentielle de muets, profitant des quelques filets de lumière piqués dans le dôme touffu du feuillage qui encerclait le dépôt. Leurs costumes trois pièces, uniformément gris pour chacun, étaient lacérés, déchirés, troués de partout. Des taches indéfinissables maculaient leurs pantalons et à leurs vestons s'accrochaient fougères et ronces, éventuellement enroulées autour de boutons dorés, survivants ridicules de ce massacre de haute couture. On aurait dit un commando d'hommes d'affaire prêts à débarquer sur un marché impitoyable. Hélas pour eux, ce marché n'existe plus. Derrière Loa et moi, les clones pouffaient de concert. Certains avaient rejeté leurs cravates dans le dos. D'autres, sans doute pour mieux respirer au cœur de cette humidité, l'avaient légèrement desserrée. Elles pendaient autour de leur cou comme des serpents morts, les trophées d'une époque révolue. Cet accoutrement de guerre, qui devait faire leur fierté, les transformait en

bouffons lamentables, résidus historiques d'une époque où l'habillement était la preuve dérisoire de l'appartenance à un statut social. Ils avaient été des singes, ils retournaient maintenant à leurs origines : la jungle.

En voyant les clones armés ils se sont tous jetés dans la broussaille. Les êtres de la nouvelle génération sont pour eux des monstres dont le regard seul suffit à tuer. En entendant les grincements de rire des clones à mes côtés, je me suis dit que peut-être, quelque part, ils ont raison. Après quelques minutes on a entendu des coups de feu tirés au hasard depuis la jungle, à quoi les clones ont répliqué en balayant avec indolence les fougères des jets de leurs lance-flamme. Les reflets du feu dans leurs pupilles inertes et synchrones incarnèrent assez bien l'inutilité du malheur.

Mes journées et mes nuits à l'hôpital ne me laissent pas beaucoup de temps pour notre carnet. Je suis crevée. Il y a des jours où j'ai envie de te parler de moi, mais le plus souvent ne sortent que des images de ce que je vis ici, près du cratère du lac. J'espère que tu ne m'en veux pas, de te parler de tout et de rien, sans savoir ce que signifie le tout et le rien. Je mélange tout et j'en fais du rien.

Igor, Igor, Igor, chaque matin au sortir des rêves ton nom résonne dans ma tête. Mon lit est un sérail peuplé de frôlements venteux. Je fais souvent l'amour avec toi quand je dors. M'entends-tu ? Je crie aux vents humides, tu me caresses depuis l'autre face de la planète, entre les décombres et dans l'odeur du sang, révolte insensée de mon corps, je jouis.

Les autres infirmières me guettent. Elles sont devenues d'inimaginables dévergondées et elles se demandent

comment je fais pour ne pas sauter sur le premier anarchiste venu. L'instinct de survie de l'espèce sans doute. Elles sont pourtant bien placées pour savoir que tout ce qui sortira de leurs ventres ne sera jamais que des bouts de chair mort-née.

Beaucoup d'anarchistes viennent à l'hôpital recycler leur sang. Lequel n'est pas hypocondriaque ? Ils se croient tous infectés par la Raison. La pire honte pour ces soldats protégeant le désordre de la zone. Mais ils sont de très bons amants, paraît-il. La quête incessante de la soumission absolue aux sens leur fait fouiller les moindres recoins du plaisir mâle et femelle. C'est ce que m'a dit un mourant, un ex-étudiant que j'ai accompagné pour ses dernières heures, la nuit précédente. La brillance furieuse de ses yeux dans l'obscurité, bijoux implacables, lorsqu'il m'avouait se réjouir de découvrir enfin sa véritable humanité, m'a énormément impressionnée. Il était beau, trop jeune. Ses grandes mains me serraient les poignets, impatientes, elles me rappelaient tes mains nerveuses. Il avait l'air en bonne santé, mais je savais que la folie ne lui laissait plus beaucoup de temps à vivre. Fiévreux, il me répétait qu'il n'avait connu que le corps des hommes jusqu'à présent, qu'il désirait sentir la chaleur d'une femme avant d'abandonner le monde de la matière, avant son coma. Autour de nous, ce n'était que gémissements graves. C'est la guerre, disent mes collègues, il faut jouir ou mourir. Tel est leur nouveau dicton : jouir ou mourir. Elles en inventent un chaque jour et ces dictons ont de moins en moins de sens, comme tout le reste.

Tu n'es pas là. Je me demande si tu me trompes. Je me demande ce que tu penses de l'infidélité. Rassurées, les collègues ont jugé ma réaction naturelle. Je me dis que le corps ne fait qu'effleurer l'amour. L'ex-étudiant m'a fait l'amour comme le survivant jailli d'un camp de concentration : baiser pour le plus pur sentiment de vivre

encore, baiser comme le dernier effort possible, avant de disparaître.

Cela fait bientôt deux mois que le carnet me tient compagnie à ta place. Je me suis habituée à lui au point que maintenant il me soit indispensable.

Je n'arrive pas à regretter ce que j'ai fait hier. Le sexe n'est jamais que la lutte la plus pure qu'on puisse mener contre la mort, l'annihilation, la peur. Parce que l'amour, lui, ça fait longtemps qu'il a été enseveli sous les décombres. Ce que je ressens pour toi n'est plus de l'amour, c'est encore plus fort que de l'amour. C'est du désir brut. Le désir de te toucher, d'être touchée, le désir de ton corps, de ta voix, de tes yeux et de tes pieds ! J'ai besoin de toi et lorsque j'écris cela ce n'est pas mon esprit qui parle mais mon corps. Parfois, j'aurais envie n'être plus qu'un corps te désirant. Mais le carnet est là, comme un semblant d'ordre, comme une pensée morte à réécrire, comme un sentiment dans le cœur d'un maréchal.

L'ex-étudiant est tombé dans le coma aujourd'hui. On va le coucher à côté des autres, dans les caves climatisées. Loa a recouvert son visage en me regardant comme si de sa disparition, j'en avais été la responsable.

Nous étions assis à une terrasse déserte et le ciel encore bleu et ennuyant était découpé très haut par les gouttières et les faîtes, dédale de droites incisives assombrissant la place. Nous étions minuscules aux pieds des façades tendues vers un ciel haché par leurs arêtes. Seuls la fontaine vide, les mouvements gracieux et inutiles des publicités glissant dans les vitrines, nous tenaient compagnie. Plus aucun éclat de voix ni aucun claquement de semelle ne résonnaient dans les étroites ruelles en pente, profondes comme des ravins, les escaliers en bois ne craquaient plus,

aucun promeneur ne passait en sifflant pour remplacer notre silence. Je repense avec nostalgie aux oiseaux, les brusques envolées des moineaux et les roucoulements des pigeons, à leurs fientes blanches qui garnissaient les ornières et les rebords des fenêtres, qui faisaient vivre et sourire les lignes ordonnées de la pierre verte, aux chants heureux et aux ovales ondulants des hirondelles filant vers les arbres. De vrais arbres, ceux qui s'enflammaient en automne et perdaient leurs feuilles avant la neige. Mais le ciel bleu ne me manque pas. Je lui préfère les couleurs mouvantes et zébrées du ciel chimique. Les gens restaient enfermés chez eux, les règnes politiques et économiques touchaient à leur fin, le mass media devenait le mass destruction, quand chacun a commencé à vomir l'autre, à commencer par sa propre famille. La crise d'adolescence de l'humanité, tu disais en ricanant.

Nous avions déniché deux chaises pliantes et une table bancale dans le vestibule d'un restaurant dont la devanture avait été brisée. Et c'est autour d'une bouteille de vin rouge que tu m'avais annoncé ton départ, comme ça, sans tremblement, sans hésitation. Au silence de la rue avait succédé le silence de ma peine entre les pavés défoncés. « Tu ne dois pas être triste. Bientôt, on pourra se retrouver partout, simplement en le désirant. » Je ne t'ai pas répondu et tu as dû me trouver bête. Je pensais : je me fiche des images, c'est ton corps que je veux près de moi. Qu'aurai-je à aimer à travers une machine ? Aurai-je envie de te toucher si je sais que tu n'es pas vraiment là ? Nos rencontres dans ce nulle part ne seront jamais que des rencontres entre poupées gonflables. Des simulacres, voilà ce que nous aimerons, des simulacres de nous-mêmes. Le vin dans mon verre devenait noir, des cercles concentriques apparaissaient à la surface pendant que tu tapotais nerveusement sur la table. Je sais que tu as horreur des épanchements, car ils te

rendent fragile. C'est pourtant ce que tu es. Fragile, transparent, peureux, et tu voulais partir là-bas ! Sous mes larmes, je ricanais. J'ai soupiré une fois un peu trop fort et tu t'es levé pour me rejoindre, croyant que ma tristesse virait au malaise. En vérité, je t'imaginai dans une chaleur brune vibrant, ton corps pâle et hésitant, tout harnaché d'armes vieillottes, à la tête d'une horde de Mécaniques à la peau lustrée qui hurlent et se précipitent vers le massacre. Toi, le bébé des méchants, en chef. Cette idée m'avait fait rire de dépit, et tu venais me consoler de ce rire. Tu as rajouté un stupide : « C'est pour une grande cause. » Et cet adage qui circule dans la bouche de tous les révoltés : « L'Esprit doit vaincre la matière par la matière. » Tu ne pouvais pas savoir comme tous vos combats me fatiguent et me dégoûtent, car j'étais une dure à cuire pour toi. Tu ne pouvais pas concevoir qu'une femme qui voit le sang chaque jour à l'hôpital et qui sait ce que signifie la souffrance pour l'avoir longuement observée dans tous les yeux du monde puisse être lasse de se ranger derrière une idéologie, de se battre pour une vision d'un monde de toute manière anéanti. Igor, à ce moment j'ai vraiment méprisé ta soudaine ambition de mener un combat, de sortir de ta poétique léthargie sous prétexte d'avoir prévu et compris ce qui transformait le monde à la vitesse de l'éclair. Tu es un penseur, Igor, ta place est dans la contemplation, non dans l'action. Mais peut-être dois-tu vivre la violence pour t'en rendre compte.

J'ai pris un pavé et je l'ai lancé de toutes mes forces dans une fenêtre déjà béante. A l'intérieur de la pièce, quelque chose s'est cassé. Ce petit bruit anodin, cette destruction inopinée au milieu du désert des immeubles, nous a excité. Nous avons lancé pavé après pavé dans cette fenêtre accueillante. Moi, parce que l'impuissance me retournait l'estomac. Et toi ? Sans doute voulais-tu me prouver que

nous serions toujours complices... Nous avons lancé et lancé, jusqu'à ce que mon bras ne puisse plus rien soulever. Epuisés, essoufflés, nous avons regardé la ville morte autour de nous, écouté son silence. Je suis venue près de toi et je t'ai embrassé. Brusquement, l'absence planant au-dessus des rues m'avait envahie, et s'était travestie en ton absence. J'étais aussi claquemurée en moi-même que tout la population recluse dans ses pièces.

Il n'y a plus de pavés maintenant sur la place. Où ont-ils disparu ? Je l'ignore. Avalés par l'inutilité. J'aimais leur pittoresque. Il ne reste que du sable.

Je suis sortie sur le balcon et j'écris au milieu de la nuit, à la lueur de ces bougies noires qui nous restent. La chaleur fait glisser de mes mains toutes les surfaces. Chaque seconde qui passe je dois remonter mes doigts plus haut sur la plume. C'est un va-et-vient éreintant. Ecrire est éreintant. T'aimer est éreintant.

De l'autre côté du cratère du lac, des rais de lumière verte fument vers le ciel. Un brasier gonflant dans une rue en contrebas se reflète sur l'ancien gymnase. La guerre va-t-elle tout avaler ? Oui. Mais pas toi. Pas tant que j'aurai le carnet.

Je fais souvent ce rêve. Il faut que je te le confie, comme si tu étais là, tout près de moi, comme si tu pouvais me reconforter lorsque je me réveille dans la nuit, glacée et transpirante. C'est un rêve qui commence comme un réveil. Je suis raide dans le lit et j'ouvre les yeux. Tout semble d'abord normal. Puis, je sens - tout dans le rêve est une sensation au-delà des sens, où les objets et la réalité qui les entoure ne sont plus à l'extérieur du corps - je sens que le carnet n'est plus sur la table de nuit. Et au même moment je sens que sa disparition est irrémédiable. Je ne l'ai pas

oublié quelque part, on ne me l'a pas volé, il a été absorbé par le néant. Je visualise ce noir gluant dans lequel il a été englouti et je panique, mais je ne peux pas bouger, mon corps reste inerte. C'est ce qui me vient à l'esprit durant le rêve : je suis aussi lourde que la Terre entière. Les draps deviennent durs comme de la pierre. En fait, toute matière dans la pièce, le bois des chaises récupérées, l'aluminium fendillé des armoires, les tissus élimés des tapis et du canapé, le plâtre décrépi et les briques du mur, toute cette matière vieillissante m'opprime, comme s'il allait s'en échapper un néant rongeur, et je sens ces objets s'user et se dégrader, s'effriter en une poussière étouffante. Ils disparaissent proportionnellement à l'attachement que j'ai pour eux. Le carnet a été le premier, puis les livres s'affaissent un à un dans les rayons qui s'écroulent, les reliures se fendillent et le papier se dissout. L'ordinateur fume et fond, le plastic gris et brûlant creuse de petits trous noirs dans le tapis qui s'amincit, formant par endroit des tâches desséchées comme une peau de mourante. Le bureau s'affaisse, insecte écrasé sans pitié. La cuisinière implose dans un nuage d'odeurs de nourriture. Petit à petit, morceau par morceau, mon univers intime se désagrège. Et puisque tous ces objets font partie de mon corps, puisque je les sens en moi comme s'ils étaient mes propres organes, c'est moi-même qui me désagrège, qui pourris sur place à toute vitesse. Cette sensation de se vider de tous ses liquides, de se creuser, de se trouer et de se décanter, mes tissus qui s'épanchent et imprègnent des draps verdissants, cette infamie donne envie de hurler, mais ma mâchoire béante s'est détachée de mon crâne et je ne fait que soupirer de tout mon corps des effluves tombales. Mon esprit est toujours raide, je ne peux faire le moindre mouvement spirituel, je veux dire : je ne peux penser à rien d'autre qu'à cette pourriture qui me cerne, pas d'évasion

possible. Pas un instant l'idée que je sois en train de rêver ne m'effleure. Ma mémoire et mon imagination ainsi bloquées dans leurs propres visions, je ne peux même pas envisager la fuite vers un autre rêve ou la réalité. Et dans cet emprisonnement, ce fourvoisement consommant ma propre conscience, se terre la plus machiavélique des horreurs. Etre devenu quelqu'un d'autre, quelqu'un de déjà mort. Mais le rêve ne s'achève pas là. Je laisse ce corps qui n'est plus le mien derrière moi et une énergie qui n'est plus moi, qui pense et ressent comme moi sans pourtant être moi, s'élève vers le ciel, seule présence à rester entière. Ce que je suis s'échappe enfin, s'envolant hors de l'immeuble effondré. Je, ou plutôt ça, réalise vaguement que toutes les rues se sont écroulées sur elles-mêmes, que toute la ville est en train de brûler dans l'air violet de la nuit. En fait, plus ça s'élève, plus la campagne alentour, le paysage jusqu'à l'horizon, et peut-être toute la planète, sont en train de disparaître. Les monts et les plaines sont zébrés de failles volcaniques, la terre s'absorbe en elle-même dans les flots bulbeux de la lave recouvrant mollement les océans, tandis que les montagnes s'avancent comme des golems se tordant en maelströms d'éboulements, d'avalanches de pierres et de neige, et effacent le cratère du lac dans leur avancée, s'érodant, se tassant, aspirées par des glaciers titanesques qui s'écoulent et fondent, eux-mêmes engloutis par des abîmes écartelées en d'immenses champignons de vapeur. Alors, au milieu de cette piteuse apocalypse, une très grande impression de candeur enveloppe la chose que je suis et qui monte toujours vers le noir - il n'y a plus d'étoiles. Ça se sent primitivement innocent, extatiquement simple et clair, comme s'il y avait un nouveau monde à vivre et à voir, un monde s'exprimant dans et par le néant. D'autres substrats de mort se bousculent dans le vide, mais ça ne peut pas, ne veut pas, danser avec cette foule invisible. Ce refus crée une

oppression vivace et cette oppression me réveille. Transpirante comme cette formidable énergie qui m'a donné envie de dormir pour toujours, glacée comme ce vide infini qui lui obéit si tendrement.

Des hurlements de femmes montent de la rue. Je me penche sur la balustrade et je croise un regard. Armée d'une torche, pressant un nouveau-né contre sa poitrine comme un sac de patates, elle me fait signe de descendre. Son visage rouge et noir crie victorieusement : « Viens ! Nous allons brûler nos enfants ! »

C'est une onde inexorable, le chaos grandit. Tous les sites web ont reçu aujourd'hui du Concile Virtuel ce spam à échelle planétaire : « Le désordre envahira le monde, le soleil rougira, enfin nous ne serons plus matière. » Tu dois te sentir comblé.

Le monde où nous avons commencé à nous aimer était si différent. Comme si notre amour avait été la cause de ce basculement rapide dans une autre ère. C'est ici aussi que tu veux que j'en parle, non, dans ce carnet ?

L'eau naturelle et le vent qui existaient encore nous emportaient doucement sur les vaguelettes. Le lac ondulait, absent comme une myriade d'atomes clignotants. Cette journée avait été l'incarnation d'une blague monstrueuse. Beaucoup de surfeurs donneraient leur accès pour savoir quand et où exactement le monde s'est fendu. Moi je sais. Trop longtemps cela est resté notre secret, mais en le notant ici dans ce carnet, j'ai la sensation de l'enfermer définitivement, catacombes de ce que nous avons vécu. Tu m'avais menti amoureuxment.

« Tu te rappelles de l'informaticien, Amaël ? »

L'air de rien, une main lasse fendant l'eau.

« Oui. Ton ami affreusement maigre qui ne sort plus. Il flotte à longueur de journée, et de nuit je suppose, dans les méandres de sa machine. »

« Oui. Lui. »

Un vert profond, silencieux, caresse la barque.

« Et bien Amaël est en train de faire une petite expérience, et il aurait besoin de deux assistants, ce soir. »

Maintenant je le sens, mais je n'avais pas perçu le détachement de ta voix. Je ne t'écoutais que d'une demi-oreille, pensant, sentimentale que je suis, à ce merveilleux lac qui avait accompagné mon regard depuis toujours et dont le niveau baissait jour après jour sans qu'aucune technique ne puisse y remédier. Je l'imaginai creux et sec, je frissonnai. La guerre allait même boire l'eau de nos corps.

« Et de quelle genre de petite expérience il s'agit? »

« Depuis que le réseau est potentiellement mortel, tu sais qu'il faut être en possession d'armes virtuelles pour y voyager. Habileté, ténacité, rapidité, ou même efficacité et productivité et sexualité, sont autant d'armes artificielles dont Amaël a l'ambition d'être le garant. Il veut créer une sorte de banque de données de l'attaque et de la défense. »

Quelques mouettes se plaignaient au ciel de ne plus avoir de poissons, taches blanches glissant fébrilement sur la silhouette des montagnes. Je suis une femme, Igor, une guérisseuse attachée à la réalité, à la naissance en sang et à la mort en sang, tout au plus séduite par la poésie de la matière, par les frasques incertaines de ce qui vit, ce qu'on peut toucher. Je ne comprenais pas encore ces rêvasseries viriles et cette débauche de techniques abstraites qui allait bientôt balayer la réalité. Baignée par le vent, je tapotais une musique vieillotte sur le rebord de la barque. Toutes ces luttes pour un monde ailleurs qu'ici et maintenant me faisaient rire. Je restais candide en face de la propagation de

l'immatériel, me répétant que l'Homme a besoin de s'amuser. Oh oui, comme il s'est amusé n'est-ce pas ? On a commencé par les « shoot and die » des LAN party pour terminer dans les « shoot and die » des bombes dans les pépinières, pour « qu'aucun enfant ne voie ce que le monde deviendra » : l'une des premières maximes du Concile Virtuel. Mais sur le moment, j'aurais dû t'écouter plus attentivement, car alors j'aurais mieux senti à quel point ton petit discours avait été mâché d'avance, comme tu étais hésitant, furtif, comme tu cachais mal la perspective de participer à un événement qui allait être révolutionnaire, qui allait changer les LAN party en « Feel Party. »

Tu as continué :

« Et donc... Amaël cherche deux personnes pour se brancher sur un mini-réseau qu'il a déjà installé chez lui. Un intranet pour un trio dans lequel il aimerait tester ses nouveaux... outils. »

Tu avais prononcé ce dernier mot assez maladroitement. Mais comme pour moi le terme « outil informatique » revêtait le simple parement d'une souris un peu plus sophistiquée, je ne pouvais certainement pas deviner que sous le tremblement final de ta voix se terrait le lancement de toute la décrépitude physique du monde des comateurs, du monde actuel.

« Et c'est drôle ? »

Tu m'as trouvé bien naïve, n'est-ce pas ?

« Drôle ?... Euh, oui, oui, sans doute. En un sens, on va bien s'amuser. »

« Tu sais que je n'aime pas trop ces jeux. »

« Ah mais là tu verras, ce sera tout à fait exceptionnel. »

Et le vent nous a ramené vers la rive, abandonnant les mouettes à leur brève survie. Un vieux marchand de glace avait arrêté de crier et me fixait pendant que nous attendions le bus, de l'autre côté de la route. Plein d'enfants

passaient devant lui avec leurs parents, personne ne lui commandait rien. Je faisais semblant de ne pas remarquer son regard. Maintenant dans mon souvenir, ces yeux possèdent une toute autre brillance. De grandes volontés étaient en jeu à mon insu. Ces yeux m'accusaient.

C'est pour cela que je me suis tue durant tout le trajet en bus. J'étais inquiète et je ne comprenais pas pourquoi. Tout dans ce dimanche d'été aurait dû me rendre heureuse, non ? Igor, tu m'as trompé avec une machine. Je t'ai pardonné, parce que ta fourberie a été celle d'un passionné. Et cette passion tremblante, en bien ou en mal, j'étais sûre de la trouver aussi dans ton amour pour moi.

Alors voici comment j'ai vécu cette expérience.

J'apparais dans le vide, habillée en infirmière. Je tiens une fleur jaune dans ma main et me promène sur les rives du lac, dans la nuit. Les sensations se précisent, extrêmement raffinées. Le fourmillement des lumières électriques qui scintillent sur l'autre rive, agrippées aux flans de la montagne en tranquilles rangées de candélabres, dans le fouillis étoilé de quartiers invisibles. Plus proche, la nuit noire des fourrés et des arbres cache l'ample balancement des feuillages et les sursauts de quelques oiseaux. L'air et ses courants qui portent les odeurs d'un vieil été, la senteur épaisse de la nature, du lac surtout, masse omniprésente au-delà de la barrière des troncs, l'air qui rend toutes proches dans sa limpidité les lueurs artificielles de l'autre rive, et même les astres, étincelles pressantes, y palpitent de contentement. Tout cela se précise de seconde en seconde, alors que je m'enfonce dans l'expérience, éclat d'un pâle mouvement entre les arbres. Le picotement frais de l'herbe ou de brindilles contre la plante de mes pieds nus. Les frôlements des branches basses et des écorces qui lèvent sur ma peau de longs parcours de frissons. Un silence piqué

par endroits de craquements secs, de frous-frous lointains, étendu sur le bourdonnement léger de la brise. La perception de la réalité s'accroît sans cesse. Des filets d'air plus froids qui glissent entre mes jambes, vivaces, déchirant le fond des rubans de souffles plus tendres. Les sillons et les nœuds puissants du bois qui ressortent, contrastes de nervures dans la pénombre, dont sourdent comme une envie liquide de s'épanouir. Les craquements minuscules des plus fines et des plus hautes ramures qui s'échappent vers le ciel, sur lesquels papillonnent en concert des ondées de feuilles pleines de vie verte. Encore, encore plus de sensations pénétrantes, à mesure que j'avance vers le rivage, impressionnée, muette, tenant toujours à bout de bras la fleur jaune, comme si elle était mon guide.

A ce moment survient un détail que je t'ai toujours caché Igor, et je me méfie de tout ce qui m'entoure depuis. Un lapsus millimétrique dans l'enfilade parfaite des chiffres de votre programme. Dans un battement de paupière, j'ai vu cette combinaison douce et moite qui habitait mon corps, rose comme une peau de bébé, un bébé un peu particulier, duquel jailleraient des touffes de câbles et de tubes enserrant féroce les zones les plus sensibles du corps. J'ai vu Amaël visualisant sur un écran la scène dans laquelle nous étions plongés toi et moi. Moi l'infirmière et sa fleur jaune se rapprochant des ténèbres du lac dans un incalculable fouillis de sensations. Partout, traînant sur le sol, pendant du plafond, lianes improbables, les épais cordons ombilicaux des fils électriques reliaient les colonnes de mémoire, les moteurs, des potences transformées laissant tomber au goutte-à-goutte quelques liquides hormonaux, cet attirail électronique et biologique était entrelacé comme pour imiter un acte d'amour artificiel, ultimement irréel. J'ai vu cela un instant, un battement de paupière, imprimé sur

le paysage nocturne. Il y avait une faille dans votre système, et nous sommes tous maintenant le résultat de cette faille.

L'air se fait dense, d'infimes gouttelettes d'humidité y apparaissent au contact de ma peau plus fraîche. Les odeurs exsudent du bois, de la terre, des pierres - odeur métallique, grise et inerte. D'un bout de papier, d'une vulgaire pelure de banane, d'une canette éventrée scintillant comme un clin d'œil vicieux du fond d'un buisson, du moindre déchet qui apparaît sur la lisière de la plage émane une identité olfactive puissante, assaillante, par les molles effluves qui s'écoulent lentement d'eux. Car je vois ces effluves. Des lacs d'auras mortes.

Les sons s'enchevêtrent dans un tel tintamarre de silence, comme une infinité de petits mouvements qui ne se voient pas et qui pourtant font vibrer le tout, qu'un simple pouce jaillissant d'une branchette résonne comme un pincement éclaté. Toucher cette nature obsédante, les écorces, les branches, les brindilles, les feuilles, le sol et l'air lui-même, les insectes qui grouillent dans chaque flaque d'ombre, c'est une piqûre, une brûlure, une déchirure, un chatouillement grossier, l'air entier est un coup de couteau tout le long du corps. Encore un pas timide et j'entends le clapotis des vaguelettes. Cela fait un bruit de succion odieux, comme si une gorge embourbée de crachats essayait de murmurer suavement : viens vers moi, viens vers moi, viens vers moi... L'encre noire et glauque du lac inonde tout. Je marche vers l'eau, dans l'espoir de me détendre, de me rafraîchir, car maintenant je me tords au centre d'un bûcher de sensations. Même si l'eau me semble pâteuse, vaseuse, simulacre de la subtile transparence qu'elle devrait refléter, je tremble, effleure la surface, et...

Et à cet instant, Igor, tu bondis hors d'un buisson et me tires violemment en arrière, me sauvant ainsi la vie. Comme si à cet instant j'avais entendu le clappement mou du coma

se refermant à quelques millimètres de mon âme, vexé de n'avoir su séduire sa toute première victime.

Tu voyais clairement à quel point j'étais manipulée, et de voir ton amour, le seul délire véritablement libre de ta vie, ainsi changé en robot ne t'a-t-il pas dégoûté ?

Puis, je me suis retrouvée à nouveau sur la plage, tout contre toi. Tu reprends ton souffle dans mon dos, je te crois excité, tu étais en réalité frustré, énervé, vexé de ne pas avoir été à la hauteur de l'ambition... Je me retournai. Sous une réalité fugitive, ton visage ne fut plus celui de l'amant. Je crus voir quelqu'un d'autre. Maintenant, je dirais que tu avais le visage d'un Génétique - ces monstres dont la face est perpétuellement parcourue par une multitude de visages eux-mêmes parcourus par une multitude d'expressions. Mais tout s'est rétabli très vite, avant que je ne puisse prendre peur, tu étais à nouveau toi-même.

« Igor ! Mais que fais-tu ? J'avais envie de me baigner, me rafraîchir. »

« Non. Il ne faut pas. Ce n'est pas de l'eau. »

Effectivement, le liquide semblait trop sirupeux. En l'observant mieux, je me rendis compte qu'il y avait quelque chose de singulier dans cette image. Certes le lac était étrangement sombre, on aurait dit un trou, tellement il était sombre, mais je savais qu'il prenait cet aspect parfois durant les nuits orageuses. D'ailleurs, alors même que j'y pensais, au-dessus des montagnes le ciel s'illumina quelques brefs instants, comme pour obéir à un souhait. C'est seulement à ce moment que j'ai remarqué un détail complètement grotesque : les lumières répandues sur l'autre rive ne se reflétaient pas dans le lac. Rien, le gouffre. Je restai pétrifiée. Tu as farfouillé le rivage avec une branche, la plongeant nonchalamment. Lorsque tu l'as ressortie, elle était toute imprégnée d'une substance noire et luisante, comme de la peinture acrylique.

« Tu vois maintenant ? Ce n'est pas de l'eau, mais de l'encre ! »

Avec ce demi-sourire mystérieux effleurant si souvent ton visage, tu as rajouté, très pragmatique :

« Ça pourrait très bien être de l'encre de Chine... »

« Comment ça de l'encre de Chine ? C'est ridicule. »

« Non ce n'est pas ridicule. Cette encre que tu vois là est le réservoir de notre imaginaire, cet imaginaire qui se répandra partout, et dont tout le monde sera pétri ! Ce lac sera bu par toutes les bouches, avant de se vider entièrement il sera le baume du monde ! Ce lac, c'est l'image de notre salut ! »

Tu as jeté la branche vers moi. La partie que tu avais immergée n'était plus noire, elle avait complètement disparu. La branche, jusqu'à la moindre brindille, avait été coupée nette selon un plan légèrement incliné. Maintenant il y a juste les morceaux d'une branche qui s'éparpillent dans le néant. Tel a été le premier miracle de l'humain écrivant dans sa quête vers l'ultime réalité. Plus tard, qui pourra encore comprendre, qui voudra me croire ?

« Qu'est-ce que cela signifie ? La branche n'est... plus là ? »

Tu te tiens debout devant le lac, comme un roi devant un peuple d'esclaves, comme un romantique devant une vision du jardin d'Eden, comme un fou devant son enfant.

« Oui, elle n'est plus là, comme tu dis. Partie la branche, partie pour l'Ailleurs, premier bout de la réalité à s'en aller dans l'Ailleurs, à jamais. »

« C'est quoi, l'Ailleurs ? »

« L'évasion que désire le monde entier. »

« Tu désires à la place du monde entier maintenant ? »

« N'essaie pas de m'encrasser avec ta foutue éthique ! Je sais où je vais. Lorsque le lac sera complètement asséché, lorsqu'il ne sera plus qu'un marécage bourbeux de rêves

inutiles, impuissants, le monde aura totalement disparu et sera enfin heureux, là où tout est permis. »

Une angoisse m'étouffa tout à coup. Si tu n'avais pas surgi de la réalité pour me retenir au dernier moment, j'aurais été la première à goûter de ce lac immonde, de cet Ailleurs...

« L'Ailleurs dont tu parles, on peut en revenir, n'est-ce pas ? »

« En revenir ? Pourquoi faire ? Tu te réveilles chaque matin parce que tu le désires ? Non plus. Si la nature, ce dictateur, ne t'obligeait pas à te réveiller chaque matin, pour ta bonne conscience, pour suivre les rythmes humains, pour ton bien-être et autres imbécillités inventées par elle, tu continuerais à dormir, tu rêverais toujours, tu serais heureuse toujours, tu volerais parmi tes souhaits, ailleurs et sans réveil. Pourquoi crois-tu que les morts nous quittent définitivement ? Parce que définitivement pour eux n'est qu'une fraction infinitésimale d'éternité, ils ont à peine le temps de se retourner que déjà nous mourons à leur suite. C'est similaire en ce qui concerne l'Ailleurs, on n'en revient pas, parce qu'on ne peut plus avoir envie d'en revenir, et on n'en a plus le temps. Définitivement libres, non plus soumis à la nature et à sa toute-puissante matière. L'Ailleurs, c'est le monde de l'esprit ouvert à tous ! »

« J'ai l'impression d'entendre un slogan politique... Mais pourquoi de l'encre ? »

« Parce qu'on crée avec ce qui nous entoure. Toi et tes livres, tes écrivains, moi et le lac, mes ballades à ses côtés... De l'encre pour les Romantiques et un lac d'encre pour le grand changement ! Ne vois-tu pas que ce lac est né de nous ? Qu'il est l'image d'un ultime amour dans un monde crevé, et bientôt Amaël va s'occuper d'en diffuser les graines numériques partout ! »

« Mais alors, Igor, moi, moi... Ne suis-je pour toi que ton premier cobaye ? »

Je me suis approchée de toi, ma voix n'a été qu'un souffle hésitant. Ta réponse aussi.

« Non. Mon premier disciple. »

La fleur jaune entre mes mains s'est fanée et envolée en poussière.

Cette expérience chez Amaël avait été révoltante. Elle a provoqué notre rupture, que même la Guerre et le Jour des Comptes ont mis longtemps à recoudre. Je sais aussi que beaucoup ont suivi mes traces par la suite, mais au moment de toucher le lac personne ne les a retenus comme tu m'as retenu, jusqu'à ce que certains se rendent compte de la supercherie, ou du moins de l'infantile incertitude liée à l'Ailleurs, et le lac a initié le coma du monde, les cataclysmes, la Guerre. Tu l'as initié, Igor. Je me demande encore dans quelle mesure notre amour même n'en est pas la cause. Mais tout ceci est trop loin et trop de choses se sont produites pour que je cherche encore un quelconque lien avec le présent. Le présent n'est plus la somme de ce qui s'est produit, il est juste là, à se ronger lui-même indéfiniment.

Est-ce pour mieux m'habituer à ton absence que je m'évertue à déterrer ces souvenirs ? Que je reviens vers cette unique faille dans notre passion ? Ou est-ce parce que partout autour de moi je ne vois que des ruptures ? Rupture d'un nouveau monde dans l'ancien, rupture du rêve dans la réalité, rupture de la mort dans la vie, rupture de la soif d'éternité dans le temps, rupture de l'être dans une société dissoute, rupture de la technique au cœur de l'esprit, même la rupture du néant contre le néant, ne restent que les citadelles imprenables de milliards d'ego. Je suis un brouillard de moi-même et je danse aveuglément dans le

tourbillon éparpillé du progrès. J'en ai marre de l'hôpital et pense de plus en plus souvent venir te rejoindre dans ta croisade. Disparaître par amour vaut mieux que survivre vide.

J'ai l'impression qu'il n'y a que les femmes pour survivre dans cette démente. Les femmes vivent entre elles et se débrouillent, les hommes vivent seuls dans leur périphérie et se débrouillent très mal. Un camion entier d'anarchistes morts a débarqué. On les a entassés près du Brûloir du ghetto ouest. Avec nos blouses blanches toutes ensanglantées, nous avons plus l'air de bouchères que d'infirmières. D'ailleurs les clones nous surnomment ainsi, gloussant sous cape entre eux. Les Bouchères.

Le café au coin de la rue a définitivement fermé ses portes. Notre sympathique tenancier vendait aux clones des hallucinogènes interdits.

Bientôt, toutes les femmes seront stériles. L'hôpital indique que la population mondiale s'est stabilisée à un milliard et demi d'habitants, dont quatre-vingt pour cent dans le coma. Que de chiffres, que de chiffres. Qui peut-on croire autrement, dans un monde aussi abstrait, que les mathématiques ? L'ordinateur avait l'air fier de nous annoncer ça. Si on peut pas parler de fierté à son sujet. C'est l'expression qu'usent les autres. Moi je dirais plutôt : tranchant.

Au milieu des carcasses rouillées ou fumantes des voitures retournées, la statue d'Amaël a été barbouillée par des sprayeurs. Et les missiles, toujours les missiles qui filent dans la nuit, seule matière inerte encore utilisée. Matière d'éclairs verts, matière explosive, nouveaux soleils, éphémères. Je dors très mal ces temps-ci. Je rêve que je glisse sur la glaise du lac, vers le fond, vers les rescapés de la

Chimique. Et que tu rampes parmi eux sans me reconnaître.

Pourquoi ne m'as-tu pas encore contacté sur le réseau ? A l'aéroport, tu m'avais pourtant bien dit que c'est la première chose que tu ferais une fois arrivé. Voilà près de six mois écoulés. Serait-ce possible que vous ne soyez pas connectés, là-bas ? J'en doute. Alors que se passe-t-il ? M'as-tu oubliée ? Es-tu encore dans la réalité ? Ou as-tu choisi l'univers factice du Tyran des Drogues ?

Tu te rues dans l'appartement, avec ton ordinateur portable sous le bras, surexcité. La porte claque furieusement derrière toi et je me réveille de toute une nuit de travail.

« Quelle... heure est-il ? », pâteuse.

« Deux heures de l'après-midi. »

« Quoi ? Tu me réveilles si tôt ? »

Mais tu ne m'écoutes pas. Tu t'es lancé vers la table et balaies d'un coup de main les paperasseries, puis tu y déposes soigneusement le portable et le branches sur l'antenne. L'écran s'illumine, un commentateur américain apparaît. A peine réveillée et je dois me farcir un journaliste américain ! Lasse, je suis sur le point de te faire la remarque, mais tu te mets à zapper en jubilant. Sur toutes les chaînes, la même tête de jeune homme bon genre et inodore parle posément dans toutes les langues du monde.

« Tu entends ça ? Tu entends çaaa ?! C'est LE renouveau ! », me répètes-tu comme un robot. Tes yeux exorbités se posent sur moi, alanguie par la chaleur de décembre, trempée sous les draps, éberluée. Ton visage en sueur, tu baverai presque d'excitation. Sur mes coudes, je m'inquiète. Tu te retournes vers la télé en augmentant le volume. C'est assourdissant.

« ECOUTE-MOI ÇA ! »

Tu fustiges l'air de tes bras, ta voix se casse, tes épaules en tombent, tu me fixe, demi-sourire immobile, yeux béats, bras ballants, je crois voir un saint illuminé en face de moi, et tu t'écroules dans un fauteuil.

Ce jour-là, te voir ainsi m'a accablée. Tu étais si incompréhensible, si loin, si différent que je restai effrayée, croyant ne jamais pouvoir t'atteindre, te toucher. Je réalisai que nous luttions bras dans les bras uniquement pour mieux nous comprendre, que faire l'amour, c'est sentir ce que l'autre ressent, et qu'on y parvient jamais complètement, et le pire, que c'est bien ainsi, que ce doit être ainsi. Je dois exister plus que toi. Je m'affaissai un peu plus dans le lit. Une migraine guettait et les nouvelles du Mister Plastic jacassant à l'écran n'arrangeaient rien. Tu souriais, soudain pensif. Effectivement, ces nouvelles furent explosives, sans jeu de mots.

Ai-je donc besoin d'en parler ici ? Bien sûr que non.

Des crises de coma de masse surviennent dans les plus grandes métropoles... Nous ne savons pas exactement... De nature virale et informatique... etc etc.

Est-ce pour cela que j'ai commencé à écrire dans ce carnet ? Juste pour cela ? Retracer la source de tous ces événements n'a aucun sens pourtant, puisqu'il n'y aura plus rien, après. Et moi, dois-je me sentir coupable ? L'amante de la Mort est-elle coupable ?

L'histoire de la civilisation a commencé par un couple, ne doit-elle pas aussi finir par un couple ?

Non ce carnet va bien au-delà de tout ceci. Tu comprends, c'est important pour moi d'y retracer certains événements de notre vie commune. D'une part pour me rappeler qu'elle a été commune, ce qui est réconfortant en cette période de désagrégation universelle, d'autre part pour

te montrer à quel point nous pouvions être déphasés, malgré l'amour. Certains moments doivent te paraître cruciaux, comme celui que j'évoquais hier dans le carnet, alors qu'ils ne représentaient pour moi qu'une banalité légèrement déformée par ta présence. Quand nous nous promenions main dans la main le long des ruelles abandonnées, je sais que je n'étais déjà plus vraiment là pour toi hanté par ta prochaine lutte, pourtant ces rues désertes et brillantes de pluie noire où clapotaient nos pas solitaires, ce qui t'a paru anodin et ennuyant peut-être, reste inoubliable de mon côté.

Je ne crois pas que cette différence dans notre manière d'appréhender ce qui s'est passé et ce qui nous entourait soit le résultat d'une mutuelle incompréhension. Nous étions, et sommes encore je l'espère, soudés au-delà des opinions, des préjugés et des idées à la mode. Mais notre relation, aussi intime, profonde et durable qu'elle puisse être, ne nous permet pas de refermer ce fossé invisible nous séparant lorsqu'il s'agit de se souvenir, et même lorsqu'il s'agit simplement de ressentir le monde qui nous entoure, puisque nos souvenirs sont faits de la réémergence de ces sensations. C'est comme si en chacun de nous subsistait un vide indissoluble, un trou insaisissable, que même l'amour ne parviendrait pas à remplir d'une vérité commune. Malgré tout ce qui nous rapproche, malgré tous les sentiments que nous partageons, n'est-ce pas la preuve que nous restons irrémédiablement seuls ? Lorsque je m'adresse à ce carnet, j'y affiche un monde qui n'appartient qu'à moi. Libre à quiconque de l'investiguer, de le connaître, de l'apprendre par cœur, ce ne sera jamais pour ce curieux qu'un habillage passager, une impression de comprendre ce que je ressens, superficielle, transitoire. Même toi peut-être, tu ne liras pas ce carnet. Comme les autres tu l'effleureras, intrigué, amusé par ma scrupuleuse obéissance à notre

promesse, tu le feuilletteras, noteras quelques passages amusants que j'aurais écrits en étant triste, et tu le refermeras. Quoi que tu en penses, tu le refermeras, et moi je ne cesse de l'ouvrir. Et tu le refermeras. Vois-tu l'insurmontable frontière ?

Toute notre relation a été ainsi, frôlements d'impressions disjointes, et cela me rend triste, car j'aimerais être en toi, ressentir ce que tu ressens à tel ou tel moment, te comprendre de l'intérieur ne serait-ce qu'un instant, peut-être pour mieux comprendre ce qui m'entoure maintenant. Mais cela ferait de toi un objet : seul aux objets nous pouvons donner tout ce qu'on pense, superposer à leur inanité, à leur mort permanente, la fragilité des sentiments. Comme le carnet, comme quelqu'un qui aime tellement qu'il croit être aimé en retour. Je hais cette absence qui nous entoure tous, ce halo impénétrable qui réinterprète la vie pour chacun, ce cocon dérisoire supposé nous protéger mais qui nous étouffe dans nos convictions. Nous ne partageons que l'infime part de nous-mêmes, offerte aux valeurs et aux idées. Le reste est caché, caché à jamais. Ce n'est pas l'amour qui m'a rendue aveugle, c'est ma propre obsession de l'amour qui l'a fait. Igor, jamais l'amour ne pourra vraiment souder nos cœurs, comme les poètes et les saints l'ont tant promis, car si je t'aimais plus que moi-même, j'abolirais la différence qui nous sépare et qui permet à notre amour d'exister, je ne pourrais t'aimer, ni être aimée en retour. Je serais toi, et tu serais moi, et l'amour, volatilisé. Est-ce le but de ce carnet ?

Peut-être qu'en étant tentée de te rejoindre là-bas, d'avoir même parfois l'abominable envie d'accepter le coma avec toi, c'est l'amour total, destructeur, que je cherche. Mais par ce carnet, je me rends compte maintenant que je t'exprime ma différence. J'espère que les mots, même écrits

à l'encre dans ce carnet vieillot, toucheront tes yeux modernes, réduiront d'un cran, pas trop, la distance qui nous sépare. Et, ironie du sort s'opposant à l'encre de ton lac, que ces mots d'encre m'éviteront de disparaître.

Je me relis deux jours plus tard et ça me fait rire. Voilà que comme des milliers d'autres sur la Toile je prétends être à l'origine du basculement soudain de la société vers cet vermine sauvage et répugnante qu'est la civilisation actuelle. Peu importe n'est-ce pas puisque ce carnet n'est destiné qu'à toi et qu'il n'y a que toi qui sache. La règle des dominos placés en forme de huit dont tu me parlais une fois me revient à l'esprit au moment de confesser pour rien, pour le monde, pas pour toi, mais le monde n'est plus rien, que je suis peut-être à l'origine de tout ce qui nous entoure. Tu fais tomber un domino, et bientôt toutes les pièces du huit sont tombées : à ce moment, qu'importe la première pièce qui a déclenché la succession des chutes, qu'importe l'origine de l'hécatombe lorsque tout le monde est tombé ?

J'ai surveillé l'étage des malades ordinaires, ceux dont les maux ne sont pas provoqués par la guerre ou par l'esprit (ce qui j'en conviens revient au même de nos jours). De véritables cancéreux au sens générique, des cardiaques, des transplantés, des bénins, des anévrismes, des séniles, toute cette faune âgée, conservateurs collés aux anciennes valeurs, à moitié fous puisqu'ils croient tout le temps être en train de cauchemarder, qui n'ont pas pu ou pas voulu choisir la solution de s'échapper du corps. Ou de s'y enfermer, selon qu'on se trouve dans un camp ou dans l'autre.

L'un de ces vieux est arrivé récemment. Il sonne toujours pour me dire, énervé : « Je n'aimerais pas avoir à me fâcher, Madame, ni vous vexer, mais je ne sais pas si vous avez remarqué que ceci est un hôpital, or c'est

rigoureusement faux, puisque je suis en bonne santé.» Parfois, dans un sursaut d'étrange lucidité, il hurle : « Qu'advient-il d'un monde où les saints sont considérés comme des névrosés, des psychotiques, des gens à soigner, où les artistes sont les pantins de leur image ? Hein ? Qu'advient-il de ce monde répété dans l'infini labeur d'images vides, désordonnées, stériles, jusqu'à ce que ces images nous mangent, deviennent nous-mêmes ? Hein ? Qu'advient-il de ce monde-là ?... »

Je l'appelle le vieux du 72. Il paraît qu'il était mathématicien, darwiniste et déterministe. Né dans les années quatre-vingt, cela résume à peu près tout. Comme beaucoup d'autres, il rejette en bloc la réalité des événements balayant la planète. Il m'arrive de discuter avec lui cependant, durant ses moments de clarté, ses accalmies, et l'autre nuit il m'a exposé une théorie très intéressante, quoiqu'un peu mécanique, sur ce qui s'est produit dans la tête des gens qui n'ont pas accepté de faire le bond dans le coma. Ceux qui survivent, enfermés, sous sédatifs ou sous programme d'euthanasie, à moitié fous, mais ils survivent, un peu dans le genre des Cravatés ou des Chimiques, sauf que ceux-ci sont des fous en liberté. Selon lui : « Ces gens (il n'estime pas faire partie de cette caste-là) ont vu leur univers moral, les traditions et les valeurs auxquelles ils adhéraient par le biais d'automatismes sociaux bien naturels, s'effondrer d'un jour à l'autre. Le progrès s'était autodigéré dans son ultime avancée, il avait fait le dernier pas, paradoxe apocalyptique qui supposait de passer par sa propre annihilation pour continuer d'avancer. Les valeurs habituelles s'effiloçaient, comme une peau d'âne nos rêves disparaissaient à mesure que nous les souhaitions. Je ne vais pas vous citer ces valeurs, il vous suffit de consulter la déclaration des droits de l'Homme. Mais, pour comprendre l'ampleur de ce désastre, il faut tout de même vous rappeler

que la sacro-sainte, l'universelle, l'intouchable et lourde porte protégeant l'amour, l'amitié, la fraternité, la liberté, la justice... avait elle aussi explosé sous les coups de boutoir de l'individualisme. La liberté de chacun primait sur la liberté de l'autre. On aurait pu croire à l'avènement de l'anarchie - d'ailleurs certains se sont laissés prendre à ce jeu et se battent encore maintenant dans le but de semer le désordre, mais en réalité, dans ce chaos se propageant aussi vite que notre technique le permettait, un ordre naissait. L'ordre fatigué d'une armée qui se rend, des rangs entiers de soldats qui basculent dans l'absurde. La majorité, c'est-à-dire cette grande partie de la population qui vivait en se fondant sur ces valeurs sans pour autant être prête à les défendre et à se battre pour elles jusqu'au bout, se résignait à suivre la vague, à disparaître dans le néant tant prometteur. Le monde des valeurs était déchu, et puisque le mouvement venait de l'intérieur de ce monde, régurgité du tréfonds d'une inconsciente conviction collective, l'ultime valeur, la valeur de la non-valeur, a trôné sur nous. Il n'y avait plus contre quoi et pour quoi se révolter, si ce n'est contre soi-même. Certains résistants - j'étais parmi eux - criaient au nihilisme, montraient l'immanente vacuité de la tentation du néant. Après tout, même cela était faux : les ringards que nous étions refusaient de voir que derrière ce soi-disant néant dont la technique avait ouvert la brèche se cachait peut-être d'ineffables mondes imaginaires, aptes à assouvir infiniment tous les rêves de chaque individu. Mais personne ne peut répondre à cette question, personne ne peut dire ce qui se passe là-bas, dans les caissons gris des milliards de comateux, ceux que je qualifie de lâches, de déserteurs. On a remplacé la métaphysique de la mort par la métaphysique de la technique. Mais je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout ça, car pour moi ce ne sont toujours que des foutaises. Pour moi, la technique a ouvert la

possibilité d'un suicide collectif, et ça ne va pas plus loin. Le reste est à la limite du blabla d'idéaliste technico-religieux. Cependant, certains forcenés des anciennes valeurs, celles-là mêmes qui les avait inclus dans l'ancienne majorité et portés au sommet de cette majorité, parmi eux beaucoup de politiciens, d'hommes d'affaire, de stars, de professeurs, se retrouvaient marginaux, délaissés, exclus. Ils devenaient eux-mêmes ces révoltés qu'auparavant ils avaient été les premiers à critiquer ou à analyser de loin ! Les animaux sauvages, c'était eux maintenant ! Avouez que cette brusque inversion, sans raison, sans logique, a de quoi vous rendre dingue. Vous êtes au milieu d'une foule dense qui vous acclame, vous porte, vous vous apprêtez à grimper sur l'estrade pour leur raconter comme vous les aimez parce qu'ils vous aiment, quand soudain le sol s'effondre sous les pieds de cette foule vous louant. Tout le monde disparaît, et en éclatant de joie et d'envie de disparaître ! Ces diabolins retournent en enfer et leur dernier rire résonne à vos oreilles encore pleines de chants de gloire comme la plus ignoble des moqueries... Vous vous retrouvez seul, vous ne comprenez pas, vous pleurez ou vous hurlez. Alors, nous préférons croire que ce qui nous entoure n'est qu'un mauvais rêve passager. Ces vieux séniles que vous accompagnez ici et ces anarchistes que vous laissez s'autodétruire dehors sont les rois déchus qui gémissent de honte pour l'ancienne humanité. Et le plus drôle, c'est que le bannissement de l'homme par l'homme n'a strictement aucun sens, aucun but, aucune logique, ce bannissement est le cadavre d'une bestiole sur l'asphalte. Sanglant et vide. »

Sa voix se cassait de partout, il tremblait en me racontant ce que je devinais être en grande partie son histoire à lui. Il a brusquement craché dans son verre et l'a jeté par terre, me fixant d'un air suppliant. Puis il s'est

redressé vers moi timidement, et tout contre ma poitrine, il a chuchoté, les yeux pétillants : « Pourrais-je vous téter les seins, Madame, juste les palper et les téter un peu ? Je crois que cela me ferait le plus grand bien. Cela me donnerait un avant-goût du lac... » Il a approché une main, mais je l'ai gentiment replacée sous le duvet. Et je me suis levée, l'abandonnant à son nouveau délire.

Les chiffres et l'argent ont-ils toujours été les fantômes de notre besoin de matière ? Ils s'égrenaient sur tous les écrans du monde, au rythme de notre incapacité à nous détacher de la matière dont nous nous croyions les enfants, échelonnant l'inanité, la vanité du pouvoir, du véritable pouvoir d'acier et d'or ciselé, broyant ou sanctifiant, qu'il était bien difficile de recouvrir avec les tissus délavés de nos idéaux. Maintenant que nous avons fui cette matière, les chiffres tournent en rond, inutiles, vains, plus d'offre ni de demande, ces chimères restent suspendues au-dessus de nous, mais elles n'ont plus aucun sens, figées dans le passé comme d'anciens mythes. Des dieux oubliés qui parfois font crépiter mon écran dans la nuit gémissante de l'hôpital. La foule criarde des hommes est passée et la poussière de ses vanités est retombée. Les fantômes de leurs chiffres restent.

Dégoûtée par toutes ces informations croupissant dans l'étroite et puante mémoire du monde qui me rappelle trop les médias d'antan, j'ai éteint ma machine et par la fenêtre d'une chambre j'ai longtemps observé les ondes vertes dans le ciel, précédant explosion sur explosion au-delà des montagnes, au-delà du cratère du lac.

Le monde est trop petit pour moi et la vie trop courte. Je dépasse de partout. Une mouche verte grimpe au plafond, parfois elle se grille les ailes dans la flamme de la

bougie noire et trapue, et son bourdonnement m'assourdit, et elle retourne s'accrocher au plafond. Des croûtes en tombent. La lumière est noire aussi. Le frigo bourdonne comme si chaque seconde il allait en jaillir un essaim de sauterelles affamées. Le frigo est vide et il bourdonne ; la petite lampe à l'intérieur est morte, les surgelés fondent et je mange des barquettes de poisson froid. Je suce leur chair comme une vieille édentée, ma bouche qui aspire la panure grise, granuleuse. Il n'y a plus de goût ici, qu'un maigre verre d'eau métallique comme la guerre. Le linoléum est visqueux, on le dirait gras d'une substance suintant des murs, huileuse comme la peur. J'aurais envie de boire du lait glacial pour m'endormir, mais le lait n'existe plus, il a tourné au vert comme l'esprit des gens qui hurlent dans les rues calcinées. Des hurlements de loups insatiables, dont la faim ne saura être assouvie qu'au fond d'une poubelle. Mes ongles tapotent, puis grattent, puis s'enfoncent dans le plastic mou et tiède de la table, alors que grincent mes dents grises devant le brouillard de la télévision. J'ai écrasé la mouche et son petit tas poilu sur le plastic de la table est encore plus affreux que son bourdonnement de tout à l'heure. Je suce leur chair comme une vieille édentée, le maigre verre d'eau métallique comme la guerre fait passer la chair froide. Le frigo est vide et il bourdonne. Les sauterelles à l'intérieur ont tout avalé, elles se dévorent entre elles. Une aiguille s'enfonce dans mon avant-bras. Je crois que c'est ma main droite qui fait ça. Une aiguille s'enfonce dans mon avant-bras et ma main droite qui fait ça aime ça. Je crois que c'est moi qui aime ça. Mes ongles tapotent, puis grattent, puis s'enfoncent, puis arrachent des grains du plastic mou de la table. Des fous hurlent fort dans la nuit calcinée. Les sauterelles hurlent et le petit tas poilu de la mouche aime ça. L'aiguille enfonce un liquide chaud et un bourdonnement s'étale en moi. Je ne tapote

plus, je ne gratte plus, je ne m'enfoncé plus dans le plastic mou de la table. Les sauterelles, la mouche et le frigo hurlent autour du brouillard de la télévision. Les loups dehors ont faim de poubelles. Je dépasse de partout, la bougie noire et trapue, son bourdonnement m'assourdit, et il y a ce grincement, ce lent grincement de mes dents quand je frotte ma joue contre le plastic mou de la table. Le petit tas poilu de la mouche reste accroché à la table à la verticale comme une falaise blanche. Je dépasse de partout, le monde est trop petit, trop court, trop poilu, trop trapu, il bourdonne trop dans la nuit calcinée. Des croûtes en tombent. A la table à la verticale comme une falaise blanche reste collé le maigre verre d'eau métallique comme la guerre. La surface de l'eau reste à la verticale comme un miroir étouffant.

Le frigo s'est tu. La petite lampe à l'intérieur est morte. La panure grise, granuleuse, des barquettes de poisson froid m'arrache un autre grincement. Le lait n'existe plus, il a tourné au vert. L'aiguille est ressortie et autour du monde ne reste qu'une perle de sang sur mon avant-bras.

Etre infirmière en ces temps de loups et de poubelles possède ses avantages.

Le Tyran des Drogues et son charme télévisuel du *call - 800 666 666 to get you high* m'ont séduite ce soir-là seulement, parce que j'en ai eu marre, marre de la solitude, marre du carnet, marre de ton amour muet. La petite lampe à l'intérieur est morte. Je suce ta chair comme une vieille édentée. Grise, granuleuse.

Dans l'écouteur du téléphone, encore un autre bourdonnement vide. C'est ta tonalité que j'entends. Grise, granuleuse.

On dirait qu'un Génétique a décidé d'hanter l'hôpital. Je fouille au hasard la bibliothèque, passe-temps qui occupe de

plus en plus souvent mes nuits de garde. Depuis que personne ne s'en occupe, cette bibliothèque est devenue un vrai fatras d'informations basculées les unes contre les autres. Difficile de s'y retrouver, mais l'hôpital possède un bon navigateur et j'y glane des détails du passé, les pêche au gré de mes humeurs tout droit de la mare rétrécissant de l'aventure « inhumaine. » Cela aussi je le fais en partie à cause de toi. En ta présence, c'était comme un point d'orgueil de me moquer de ma propre ignorance, une manière de tourner en dérision la fierté rayonnante de ton visage lorsque tu me divulguais, par bribes et en prenant un ton professoral, les anecdotes et les détails historiques de ta connaissance de l'intimité du monde. En secret, je suis aussi très fière de toi. Mais tu comprends que je ne suis pas le genre à rester béate d'admiration, je cachais mon attention derrière un silence boudeur. Depuis que tu es parti par contre, outre toi tout entier, tes anecdotes me manquent. Alors, le savoir gondolé, éclaté, insensé parfois, de l'ordinateur central me renseigne à ta place. Ce qui ne devrait pas te déplaire, vu que tu m'avais dis une fois, au cours d'un de tes élans de misogynie bien compréhensible dans un monde où la population masculine s'amenuise de jour en jour : « A croire que les femmes sont définitivement incapables d'apprécier les saveurs des intelligences artificielles. Leur rôle de génitrices ne bouche pas en définitive que leurs sexes, mais surtout leurs cervelles. » C'est plus ou moins ça, non ? Je suis sûre que tu as déjà oublié. Moi pas.

Bien qu'aucune des descriptions faites des Génétiques ne concorde dans l'ordinateur, j'ai trouvé quelques informations sur eux. N'échappent-ils pas aux sens, aux forces de certains esprits, même mutants, ne traversent-ils pas le temps et l'espace en les considérant comme autant de réalités inventées par eux, des ersatz amusants ponctuant

l'ennui cosmique et noir que constituent l'essentiel de leurs promenades perpétuelles dans le nulle part ? Ils sont capables de percevoir plusieurs réalités à la fois. On dit aussi ces anciens humains physiquement morts, mais personne n'a encore pu retrouver leurs corps. Certains théoriciens prétendent que les incursions des Génétiques dans notre réalité sont de plus en plus fréquentes, ce qui tendrait à prouver que la plupart des êtres humains qui disparaissent dans l'Ailleurs se dissolvent finalement dans le néant, un néant non pas philosophique mais le néant de l'ego, esprits vagabonds ne laissant plus aucune trace d'eux dans notre monde. Comme morts : je n'ai jamais compris la différence. Donc, les Génétiques seraient les premiers humains à être passés de l'autre côté, ceux qui font partie des premières couches de capsules congelées dans des sas à plusieurs centaines de mètres sous le sol. Au début paraît-il seul les individus génétiquement modifiés arrivaient à survivre durablement là-dessous.

Contrairement aux Génétiques, la plupart ont fui et leurs corps sont devenus les piteux résidus de leur ambition extra-charnelle : ce peuple mort-vivant couché dans les caissons des immenses caves souterraines - plutôt des cimetières - de la dernière des firmes, la Firme au sens capitaliste du terme, le Concile Virtuel. Je me demande si ses dirigeants sont encore de ce monde, l'ordinateur n'a pu me renseigner à leur sujet. Zone interdite. Pour les comas usuels il n'existe pas d'ambition de découverte, pour cette majorité on ne peut rien excuser, que parler d'une fuite éperdue du désarroi réel dans un désarroi encore plus vaste, qui possède comme maigre justification l'attrait de l'inconnu. Tandis que les Génétiques ont eu l'énergie fébrile du chercheur prêt à tout détruire pour trouver, prêt même à modifier sa propre nature pour mieux pouvoir résister aux transformations subséquentes à la plongée dans l'Ailleurs.

Ils sont devenus « quelque chose d'autre », parfois se jouant des survivants, parfois les aidant, ou les deux à la fois, sans raison aucune. Ils ont un pouvoir de vision, un peu comme des oracles, et certains d'entre eux paraît-il peuvent changer à leur guise le cours naturel du temps.

Je crois avoir été confrontée à l'un d'entre eux. Depuis quelques jours, les activités de l'ordinateur de l'hôpital sont régulièrement bloquées par trois mots, écrits en caractères gras et en majuscules sur tous les écrans : LIS-LE MOI.

Des « lis-le moi » viraux partout, sur tous les moniteurs, qui perturbent le fonctionnement de nos unités de soins. Loa me suspecte. A juste titre peut-être. Ai-je attiré un Génétique dans les parages ? Et il nous nargue, au-delà de la perception, jusque dans nos rêveries. Alors que les collègues lisent les diagnostics de l'ordinateur, ces « lis-le moi » narquois viennent précisément perturber leur lecture. Ce serait bien là l'humour d'un Génétique.

C'était en sortant de la chambre du vieux du 72. A cet étage, les couloirs de l'hôpital sont très silencieux. J'avais à pas feutrés, parce que je percevais comme un grognement venant de la petite cafétéria. Les néons bourdonnaient bizarrement, beaucoup crépitaient et s'éteignaient, comme affaiblis, aspirés. Le grognement se poursuivait, étouffé parfois par le bruit humide d'une déglutition. A mesure que j'avais, frôlant le mur vierge, j'avais l'impression que le couloir s'allongeait, se tordait, ponctué par les flashes de néons stroboscopiques, comme dans les anciens films d'horreur. Je pense que quelque part en nous il y a toujours des corridors, avec des portes au fond et des lueurs vertes et des monstres morbides. En se concentrant un peu, tout redevenait normal, mais plus j'avais, plus cette concentration demandait un effort soutenu. Comme si je devais absolument rester consciente après avoir avalé plusieurs somnifères. Encore quelques pas

pénibles, aussi lourds qu'un cauchemar de gosse, jusqu'au point où j'ai senti tous mes barrages céder d'un coup, un déchirement craquant, liquide, à l'intérieur de mon crâne. La réalité m'échappait, ou, pour être plus honnête avec ce que j'ai ressenti, la réalité s'enfonçait profondément en moi et s'y évanouissait en un ridicule atome de sensations mortes. Cette impression de pouvoir contenir toute la réalité valsait entre l'angoisse d'exploser et l'extase subjective d'être assez vaste, assez infinie, pour réussir à avaler tout l'univers. Inexorablement, malgré quelques brefs retours de conscience, je m'enfonçais ailleurs, aspirée au-dedans de moi, à la rencontre d'un autre espace, soudé à moi.

Glissant sur la glaise du lac, glissant à toute vitesse, si vite plus vite, voyant seulement les volutes colorées de la chimie du ciel filant, ceci longtemps, comme pour toujours, mais rencontrant tout à coup un sol plat et dur, entendant un claquement violent, me retournant, une immense porte fermée, glissant encore un peu sur les dalles froides puis m'arrêtant, observant les hautes voûtes gothiques, les crépuscules hautains des vitraux, les rangées de bancs déserts, comme impatients, m'immobilisant à l'entrée de la cathédrale, puis des sigles se gravant partout dans la pierre, sols, colonnes et murs, y incrustant des cercles et des carrés se reliant entre eux par des traits secs, grognement continuant, apercevant son origine : un moine avalant à grandes lampées l'eau d'un large bénitier à quelques mètres, sa toque noire tombant très bas, son capuchon cachant son visage, l'eau l'humidifiant, éclaboussant de ses amples gestes le sol s'incrustant de carrés et de cercles et de traits les reliant autour de lui comme une ondée d'insectes noirs, remarquant ma présence ahurie, grognement de satisfaction, s'arrêtant, m'observant attentivement depuis l'ombre de sa capuche, se penchant en avant comme

analysant de loin un objet rare, se redressant, peut-être désappointé, soudain, murmure, le temps se fend, mais séparant chaque instant d'une durée immémoriale, la parole si lente devenant presque incompréhensible :

« Ce. N'est. Que. Ça. »

Ne comprenant pas, ne répondant pas, impossible mouvement de la bouche, trop lente, soudain, le temps se fend, à nouveau, incompréhensible :

« Ne. T'inquiète. Pas. Tu. Es. Forte. »

Le silence prenant toute la place de la cathédrale, moi, muette, sourde, juste le son venant de l'intérieur et me déchirant l'âme comme du papier :

« Le. Sens. Qui. Relie. Ces. Mots. Ne. T'échappera. Pas. Longtemps. Suis. Moi. »

Comme un triangle d'ombre s'adressant à une autre personne, à un point dans le vide un peu au-dessus de ma tête, puis me faisant le geste de le suivre en avançant dans l'allée, moi refusant de me subordonner, incroyable vexation : sentiment d'une personne dominant tout, me lisant moi mes actes ainsi que mes pensées, pas d'une manière passive, un grand œil aussi subversif qu'un dieu, omniprésent dans la cathédrale, moi pleurant de subir cette puissance insupportable, me changeant en un rien manipulable, traînant malgré moi sur le sol comme une chienne soumise derrière ce Génétique monacal, ma blouse, mon corps, traînant contre les innombrables cercles et carrés se gravant sur toutes les surfaces comme dans de la boue, essayant d'enfoncer mes doigts dans les interstices entre les dalles, ongles se cassant vainement, glissant toujours plus en avant dans l'allée, jusqu'à l'autel, sur l'autel repose le carnet aussi robuste qu'une Bible. Le Génétique gravissant les quelques marches et pivotant brusquement, m'arrêtant à la fin de l'allée, laissant tomber en arrière son capuchon, ton visage apparaissant, Igor, ton visage me

disant, le déchirement s'adressant au-dessus de ma tête comme au vide :

« Je. N'. Existe. Pas. Le. Lac. Doit. Avaler. Le. Reste. Des. Hommes. Tu. Seras. La . Dernière. Pour. Cela. Ton. Carnet. Lis. Le. Moi. »,

Parole fendant la cathédrale, le ciel tombant sur nous comme un déluge en même temps que les pierres et les statues décapitées, les bancs : des dominos se renversant l'un après l'autre :

« Je n'existe pas. »

Moi te comprenant et le carnet-bible s'enflammant, ton visage s'effaçant pour d'autres visages, million de visages miroitant sur le Génétique comme l'infinité des absurdes possibilités de l'existant, hurlement de plaisir du Génétique sous la pluie torrentielle faisant de moi un mensonge, affreuse eau noire tombant du ciel, aussi dense que l'encre, à la fois m'annihilant, me dispersant comme un personnage de papier, et voulant ma vie, me glorifiant, mais m'effaçant, me fondant, me confondant de supplications, sentant cet oeil divin m'explosant, me lisant, je me retrouve dans le corridor de l'hôpital et sous les néons tout est normal.

Je me suis efforcée de retranscrire la perception que j'avais eue du temps durant ma rencontre avec le Génétique. Cela peut te sembler bizarre, mais le participe passé reproduit le plus fidèlement cette « continuité intemporelle » de l'expérience. C'est comme si j'avais été plongée dans un film en noir et blanc dont chaque détail grave ma mémoire, mais à fleur d'inconscient, donc insaisissable. Comme des ombre chinoises capables de t'étrangler.

D'une certaine manière peu convaincante, je dirais que ce Génétique veut me faire croire à ta mort. Mais je le sais, au fond des tripes alambiquées du crâne je le sais, j'ai la

conviction que tu es toujours en vie. Le plus effrayant dans cette vision forcée est cette toute-puissance qui semblait planer au-dessus du Génétique lui-même, dont le Génétique n'était peut-être que l'indispensable catalyseur. Cette force au-delà de tout qui cherchait à rentrer en contact avec moi, sans préambule ni douceur ni politesse, une sorte de viol de l'âme. Qui a le droit de rentrer en moi ainsi si ce n'est toi-même, toi-même accompagné d'une autre réalité, d'une autre vie qui aurait envie de me dicter une vérité différente de celle que je vois partout autour de moi ? Quant à mon carnet difforme et calciné emporté par les tourbillons de vent et nettoyé par la pluie, c'était sans doute comme un fantôme me forçant à voir son rôle de placebo en ton absence... Ou bien tout cela a-t-il un autre sens, prémonitoire ou suranné ? Les Génétiques sont bien confus et imprévisibles. Mais si celui-ci rôde encore à l'hôpital avec ton image sur le visage, c'est qu'il a quelque chose à me confier à moi en particuliers. Alors Loa a raison : je perturbe le bon fonctionnement de « l'usine à viande. »

Après cette histoire, je constatai que mes ongles étaient vraiment cassés.

Et depuis, le souvenir de cette fleur jaune dans ma main, au cours de l'épisode virtuel rempli de million de sensations jusqu'à toi au bord du lac, m'assaille beaucoup trop souvent. Le lac noir dont tu m'as sauvée. Ce lac mort maintenant, encre inodore qui coule en moi comme sur le carnet.

« Tout est étrange, incompréhensible, difforme, lorsqu'on se penche sur la réalité on voit des mensonges, et lorsqu'on se penche sur ces mensonges on voit des vérités, et lorsqu'on se penche sur ces vérités on voit d'autres mensonges... Tout est étrange, absolument étrange. » Ce

sont les mots que tu m'as une fois chuchoté au creux d'une fontaine vide, n'est-ce pas ? Moi je dirais plus simplement : toute ma vie est une étrangeté. Mon âme est une espèce en voie de disparition.

Je me relisais encore l'autre nuit après m'être droguée et je n'arrivais pas à reconnaître mon écriture. Au début, quand j'écrivais avec ce stylo à bille rouge, cet infâme correcteur de ma conscience pêché au hasard d'un magasin abandonné, c'était encore moi. Depuis que j'ai passé à l'encre noire, mon écriture se modifie progressivement. Elle devient plus masculine. Quelqu'un tient ma main et la dirige, et j'en ai pour preuve le simple fait que je n'ai jamais autant écrit de ma vie. Dire qu'en me lançant dans ce carnet je trouvais ça dégoûtant. J'avoue que maintenant je ne saurais m'en passer. Mais pourquoi au juste ce carnet est-il devenu aussi indispensable ? Pourquoi me rend-il si bavard ? Est-ce uniquement une peur frénétique de t'oublier, de te voir à ton tour glisser dans le néant, comme le monde entier autour de nous ? Ce carnet ne devient-il pas lentement le théâtre d'un combat pour la mémoire, contre la dissolution de la réalité ? Testament, il est le dépositaire matériel de ma pensée, et en tant que tel la preuve que j'existe, puisqu'il évolue, se remplit, devient autre chose jour après jour. Ce carnet est une révolte : il existe de plus en plus dans un monde existant de moins en moins. Mais, et c'est là l'origine de mon malaise, en existant toujours plus il se distingue aussi toujours plus de moi qui suis dans ce monde, comme une entité séparée ne recevant plus passivement ma pensée, mais la provoquant, lui intimant l'ordre d'apparaître et ainsi me dissolvant lentement dans l'encre. Par toute cette substance, cette syntaxe, ces sens étalés noir sur blanc, le carnet aspire mon existence comme si j'étais à mon tour destinée à disparaître et quand le carnet se refermera, je ne serai plus.

Plus angoissant encore, et là je repense à cette sublime force surplombant le Génétique lui-même dans notre rencontre à l'hôpital et fouillant en moi sans l'once d'une résistance, l'impression de n'avoir jamais existé, d'être un artefact, un personnage témoignant d'un univers inventé, avec pour unique possibilité de toucher, d'influencer la réalité, cette fenêtre, ce carnet, ma mémoire.

Je ne pense pas, je suis pensée par, par ?, par moi.

La différence étant qu'il y a un vide, une absence, un infini répugnant entre ce que je suis réellement derrière le carnet, au-delà de ces mots devant moi devant toi, et ce que je pense que je suis. Cela signifierait que, si le prochain point était le point final, tu ne connaîtrais de moi que ce qui a été écrit dans ce carnet jusqu'à aujourd'hui... Tu comprends, Igor ? Notre amour ne serait que l'histoire d'une séparation perpétuellement repoussée par les mots, parce que tu es mon lecteur invisible, mon immense lecteur invisible.

J'en ai des frissons. Il a recommencé à pleuvoir. Boue noire et sirupeuse bouchant les caniveaux, aspirant les déchets d'hommes avec elle. Il fait plus froid. La température change si vite ! J'ai peur, Igor, peur de n'être rien, comme tout ce qui m'entoure. Peut-être devrais-je aussi m'en aller dans l'Ailleurs... Non ! Tant que notre amour existera, ce carnet existera, et je serai notre mémoire par lui. Ce rôle, je ne peux l'abandonner. Pour toi. Je construirai un château de sable même au fond des océans.

J'ai envie de revenir sur cet instant.

Effondré dans le fauteuil, tu balbuties :

« Tout ça, c'est à cause de nous, à cause de nous, à cause de nous. On l'a inventé. Nous sommes les Créateurs de la Dernière Heure. Telle a été notre rôle. A cause de nous. Tout ça. »

Ton désarroi apparent te rapproche de moi. En me redressant un peu dans le lit :

« Mais qu'est-ce que tu délirais ? Tu vas peut-être pouvoir m'expliquer ? Je t'ai souvent vu à côté de la plaque, mais là, réellement, tu réussirais presque à me faire peur. »

A l'écran, Mister Plastic donne la parole à une Miss Sourire-en-coin. Le volume est si élevé que les cataclysmes crachés par la miss ressemblent à un réquisitoire télévisuel pour notre prochaine pendaison, comme si nous là dans notre salon étions les véritables coupables. Moi je n'écoute pas. Je crie :

« Alors ? Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Tu as rencontré l'étoile de ta vie et tu veux me quitter, c'est ça ? Sois franc et direct, tu sais que j'apprécie. »

Toujours, en face de tes absences ou de tes extravagances, mes pires craintes ressortent et je me rassure en pensant que de toute façon si tu me quittes c'est que tu es devenu définitivement fou. Parce que tu ne saurais quitter ta seule attache au monde. Mais tu m' observes, perdu, ton regard effleure vaguement mes seins, lointain. Je remonte le draps néanmoins. Tu me fais peur maintenant. Est-ce bien toi assis là ? Tes yeux si noirs, si brillants, tes cheveux en bataille, ta peau de marbre, ton corps trop maigre, l'éclat violent de tes lunettes, parfois, je ne te reconnais plus. Tu murmures quelque chose qui semble te culpabiliser d'un cran dans le vacarme indécent des catastrophes mondiales. L'affaissement pitoyable de tes épaules. Tout à coup, tu te souviens de moi, et tu me fixes lourdement, comme si j'étais le premier candidat à devoir être éradiqué de ta paranoïa. Tu te lèves tout en me fixant et retournes vers le portable. Tapotant sur quelques touches, tu reviens en arrière dans le programme. Calmement :

« J'ai enregistré ça ce matin. Il faut que tu écoutes attentivement. »

« Je ne te savais pas aussi sensible aux catastrophes lointaines. »

« C'est pas le moment de plaisanter, je crois. »

A nouveau Mister Plastic paralysé au milieu de son indécente logorrhée. Tu appuies sur « play » en hésitant, on dirait que ça t'est pénible de réécouter. La voix d'abord lente et grave retrouve son débit normal : Mister Plastic aussi a de la peine à démarrer le défilé de ses calamités. Pourquoi pourris-je notre carnet de ce discours que tout le monde a déjà entendu mille fois depuis, qui a été mixé et re-mixé par tous le DJ possibles ? Mais là encore je me sens forcée par une main supérieure, ou alors est-ce simplement le temps libre offert par mes insomnies. Je préfère me dire ça.

« Nous interrompons votre programme quotidien pour vous communiquer une nouvelle de première importance. A travers tous les états du monde, plusieurs dizaines de millions d'hommes et de femmes ont été retrouvés ce matin inanimés à leurs domiciles. Les diagnostics des médecins divergent. Mais généralement il s'agirait d'un cas particulier de coma profond. Ces personnes ne peuvent être jugées cliniquement mortes. En effet, selon les médecins, leur activité cardiaque et cérébrale reprendrait à intervalles réguliers, à raison d'un battement de cœur toutes les minutes. L'activité cérébrale quant à elle reprend de façon plus aléatoire. Mais, plus étrange encore, ce rythme semble commun à tous les comateux du monde, toutes races, religions et statuts confondus. A l'heure où je vous parle, des colloques extraordinaires de spécialistes se réunissent à Pékin, Paris, New York, Los Angeles, Calcutta ainsi que dans plusieurs autres centres internationaux de recherche, afin de comprendre et de faire face à ce

mystérieux raz-de-marée. Car, selon des informations nous parvenant à la minute même depuis divers points du globe, cette catastrophe mondiale serait toujours en train d'engloutir des pans entiers de populations urbaines, se propageant lentement jusque dans les plus petites agglomérations. Je vous le répète : la cause de ce mal reste à cet instant totalement inconnue. A l'heure actuelle, on ne connaît donc aucun remède. Mme la Présidente est présente sur le plateau. Mme la Présidente, je vous en prie... » Sourire-en-coin, dont je comprends mieux l'origine maintenant, sourire nerveux, paniqué, qui s'adresse aux « concitoyens du globe ». Mais je n'écoute plus le reste. Tu éteints, t'assieds près de moi, plus pâle encore. J'ai compris. Je te prends dans mes bras, comme un enfant. Tu murmures :

« ...N'est que le début. Un lancement. Le Virus du Rêve. Le Rêve Total, sans issue. Virtuel. »

Un soupir. Un soupir terrible mêlant contentement et panique.

« Nous l'avons lancé. Ces gens revivent ailleurs maintenant. Dans leurs rêves. N'est-ce pas génial ? »

« Tu ne m'as pas l'air si convaincu. »

« Ils ne pourront jamais remonter jusqu'à la source. Déjà deux ou trois minutes après, il y avait tant et tant de ramifications. Ça voulait manger, tout manger, avaler, rendre beau, chacun, tout... Et il y a bientôt quatre mois passés depuis. Jamais. Je n'y croyais plus. Ah ! Amaël, c'est trop tard. »

Tes yeux, lointains. Amaël avait déjà plongé dans le coma à cette époque.

« Ne peut-on pas rebrousser chemin. Je veux dire...Pour... »

Tes yeux, perdus. Absence, dans tes yeux.

« Putain de lac ! » Souvenir moribond. « Mais il faut que tu te remettes. Allez ! Tu ne pouvais pas savoir que ça allait devenir si grand. Tu ne pouvais pas savoir, Igor. »

Larmes, comme j'ai connu tes larmes !

« Et Amaël, comment va-t-il ? »

« Amaël mène le bal. Ailleurs. Il ne se lèvera plus jamais et ne mâchera plus jamais ses gros chewing-gum verts. »

Mais toi, après quelques semaines d'errance, d'hurllements somnambules, tu t'en es sorti. Tu es resté éveillé, trop éveillé.

Un mois plus tard, le Concile Virtuel naissait. C'est allé si vite. Aussi vite qu'un SMS, aussi vite que l'esprit perdu cherchant une issue dans un mur sans faille.

Tes yeux, tes larmes. Absence, dans tes yeux.

Durant combien de pages saurai-je le repousser, ce lac ? Dois-je encore plonger ma tête dans le liquide gluant pour en ressortir des particules de sens, jusqu'à m'étouffer, me noyer, coulée par le poids de vains et prétentieux espoirs de donner vie ?

Les mots les mots les mots.

Fouettée par le carnet, transpercée par la guerre, suicidée par. Toi. Et toi qui regarde cela passivement, mollement, plus haut encore que moi dans la cellule de mon olympe. Mais je me trompe : tu ne peux rien pour moi. Toi aussi tu dépends de mes mots. Sans eux, le futur ne t'exposera que du blanc. Pourquoi ne peut-on pas lire le blanc ? Ai-je besoin de te lire ce que sont les mots ? Des taches d'orgueil sur un fond de pureté. Sali pour la mémoire. Tu ne lis que des traits noirs, il n'y a rien d'autre derrière cela, que des traits noirs qui veulent faire croire à la vie. Et mensonge. Et la nuit noire autour de nous, l'hôpital comme mort, le lac, qui doivent être dis : je ne peux pas faire autrement, malgré ma cellule : sinon, pourquoi vivre ? Je m'abandonne à

L'autre vision du monde, elle incarne l'entropie de mon univers, de tout univers, et, pour un moment, elle est ma fausse guérisseuse, ma douce euthanasie. Le carnet te remplace, Igor.

Aujourd'hui j'ai été virée. Loa n'y est pas allée par quatre chemins.

« Salut. Je ne sais pas ce que tu mijotes, mais le fait est qu'un Génétique court dans tes jupons. Quand tu bosses, l'ordinateur foire, quand tu n'es pas là, il fonctionne. Déduction : tu as attrapé un G. Je ne sais pas comment tu vas faire pour t'en débarrasser, mais si tu y arrives, rappelle-nous. Autrement, salut. »

Durant ma courte vie, je n'ai jamais eu l'occasion de rencontrer un homme aussi sec et impersonnel que cette femme-là. Résultat d'un piteux féminisme exacerbé au moment de sa montée finale sur les marches de la démocratie par la réapparition du désordre, et donc de la loi du plus musclé. En ce sens, il est étonnant qu'il y ait beaucoup plus de survivantes que de survivants. Sans doute parce que les hommes ont dépensé leurs dernières folies à s'entredéchirer, tandis que les femmes, terrées dans le noir, ont cultivé leurs folies en silence. C'est moins sanglant, mais je doute que leur état mental se soit mieux coagulé. Elles assassinent leurs enfants, elles se font stériliser, elles se laissent violer par des bandes entières d'anarchistes en rut, elles errent jusqu'à la bave sur le menton et le suicide.

Pour l'instant je ne connais que la première étape de cette dégradation : je suis devenue un fantôme social. Les chômeurs n'ont-ils pas tous été les premiers mineurs des cavernes pourries de l'ancienne société ? On s'inquiétait pour eux à juste titre : ils étaient dans le noir et ils cherchaient, sans cesse leurs pensées étaient taraudées par

le désir de connaître une autre vie, de découvrir d'autres modes de vie en eux-mêmes, ils cherchaient pour finalement être confrontés toujours à la même roche noire et incassable, celle du Bon Fonctionnement Global. Chaque chômeur était un trou dans le visage de la société, une multitude de trous dévorant des pans entiers de cette peau de jouvenceau qui nous avait fait croire au prochain soleil, au prochain bronzage, à l'avenir sage et doux, jusqu'à ce qu'on puisse regarder à l'intérieur de ces trous suintants. On y a vu, oh oui !, on y a vu... L'auto-observation démarrait, et n'importe quel universitaire obtus aurait dit alors que commencent les pires maux, et donc les plus grands changements. Les plus terribles.

C'est l'ordinateur de l'hôpital qui disait ça l'autre nuit, ma dernière nuit... Je ne fais que répéter. A-t-il raison, Igor ? A-t-il raison sur notre passé ? Oui, il a bien raison ; en toute neutralité nous décrivant tels des animaux qui creusent des trous sans fin.

« La porcherie est un vrai monde, le comportement de l'homme est l'exemple frappant du porc qui fouine dans la vase. » C'était un commentaire au marker sur le mur au-dessus de son lit, le vieux du 72. Il va me manquer celui-là.

Plus tard, quand on donne la possibilité au monde de passer à travers la roche incassable, d'aller voir de l'autre côté en s'inventant ce fameux Ailleurs - le coma - où chacun pouvait reconstruire son propre paradis, et le métriser avec le paradis des autres, ça été famineux, les gens s'y sont précipités, dans les trous creusés par les fantômes, et évidemment, les chômeurs étaient aux premières loges... Les fantôme sociaux : des précurseurs. J'ai lu que des massacres colossaux, interminables brûlures de l'esprit et de rêves, dévastent l'Ailleurs... Des guerres inépuisables, éternelles puisque virtuelles, où se confrontent les fantasmes, les espoirs, les prétentions de chacun... J'ai

entendu dire qu'une fièvre grimpante touche de plus en plus de comateux... Il se passe des choses horribles là-bas, pas le paradis promis, l'enfer des prisons de chaque corps propagé à tous les esprits.

J'ai été virée et je sens maintenant en moi s'allonger ce prochain pas vers le coma. Ce carnet est mon ultime résistance. Tu es, Igor, mon ultime résistance.

Que vais-je faire maintenant ? En tant que membre de la Société des Guérisseuses, j'ai droit à des bons gratuits de nourriture, mais de pouvoir soigner me rendait utile, tandis que maintenant, exclue, je me rapproche d'un pas vers la chute de la vie, à mon tour. De toute manière, je ne donne pas beaucoup de temps à l'hôpital. Il se transforme en cimetière, on y guérit plus, on accompagne des fous vers la mort, ou on les envoie dans le coma contre leur gré, s'ils peuvent avoir un gré. Je n'appelle pas ça soigner. Le Concile, dernière instance, ne tardera pas à trancher.

De l'autre côté de l'Atlantique, le Tyran des Drogues a déclaré la guerre aux Nouveaux Sionistes. Qu'ils s'entretuent ces imbéciles ! C'est tout ce qui leur reste à faire : occuper leur temps de vie par la mort. Ils se battent pour des terres qui ne font plus vivre personne et leurs convictions et leurs intégrismes sont d'autant plus frénétiques que la vacuité de croire en quelque chose s'est imposée à tous. S'ils se battent encore, c'est parce que dans un monde épileptique, vomissant des avalanches de vérités contradictoires, toutes acceptables, toutes séduisantes, personne n'ose prétendre avoir plus raison que l'autre sans mauvaise conscience. Il reste les pertes dans les clans et les familles pour justifier des vengeances, toujours des vengeances. Vengeance unanime et impuissante contre un destin réalisé.

Le compte à rebours se rapproche de moi aussi. J'ai immensément envie de toi. Comme c'était bon après la jouissance ! Après l'amour ! Nous vivions un peu mieux, un peu plus intensément, du temps qui nous apporte la mort. Te rejoindre, te rejoindre. Mais es-tu encore là-bas ?

Les foules se retrouvent autour du lac, comme au temps où il s'agissait de seulement se rafraîchir à cause des changements climatiques. J'imagine que de se retrouver autour d'un cratère possède un autre sens. Je les vois qui brûlent depuis notre balcon, ces campements desquels jaillissent les coups des tambours pour des nuits résiduelles, des nuits frénétiques. Une vieille femme est venue me vendre des colliers aujourd'hui, elle portait un châle musulman, comme pour insulter l'entière dégénérescence. Une de celles nées avant le Jour des Comptes, dans les années quatre-vingt. Elle m'a murmuré, rauque : « Voyez ces coquillages, comme leurs couleurs brillent dans la nuit, quand tout sera fini ils seront toujours là balayés par les vagues, leurs couleurs teinteront le sable, mais plus personne n'en fera des colliers. Ils ne sont pas chers, voyez comme ils brillent. » Je ne lui ai rien donné.

Je m'enfonce dans une spirale pesante, de laquelle un certain cynisme que j'ai cultivé récemment ne parvient plus à me sauver. Et c'est bien ainsi, car il n'y a qu'un bonheur gras et paresseux qui puisse se permettre le cynisme comme une petit mort quotidienne, un artifice confortablement assis au milieu des angoisses et cachant la grande extinction, tandis que moi je vois la mort chaque jour, chaque nuit aux coins des rues, et si j'essayais de la fuir en la ridiculisant, j'y passerais moi aussi, tout de suite. La vie peut être cynique, c'est un dernier recours lorsque l'ennui et le confort l'envahissent, mais la mort, la mort n'est

qu'affreusement douce. Un peu comme ces rescapés momentanés d'un accident de voiture, hachés, tordus, broyés, traînés par le véhicule sur une centaine de mètres, puis lorsqu'on vient vers eux, lorsqu'on aperçoit dans la carcasse leurs yeux surpris, leur souffle court, cette vie refusant de s'évader alors qu'au-dessous de la taille leur corps n'est qu'un inextricable torchon de sang et de chair, qu'ils sont là, conscients, sans souffrance, au-delà d'elle, attendant paisiblement les secours pour être libérés de la carlingue en dents de scie, et qu'on doit leur expliquer que lorsque les pompier arriveront, irrémédiablement, ils mourront. Etre cynique en face d'eux, être cynique en face de toutes ces vies illusoires qui dépassent de l'asphalte comme figées dans une masse grise, et à mon tour je serai figée dans cette masse grise, et à mon tour j'attendrai la prochaine roue qui viendra écraser ma tête.

Dans l'appartement, j'ai l'impression insistante que le Génétique désire encore jaillir dans ma réalité. Je dors mal, toujours ce cauchemar que je t'ai déjà raconté, cette pourriture de la matière autour de moi, mon élévation vers un ciel noir, mais de plus en plus authentique et... comme proche. Alors je vais plus souvent au bord du cratère du lac. J'écris sur un banc, près d'une falaise abrupte de cent mètres. Agréables journées grises et moites au-dessus du vide, cheveux giclant dans un vent poisseux, parmi mes mots pour toi.

J'ai remarqué un jeune homme dans le bus. En fait, tout le monde l'a remarqué. Il se jetait d'une personne à l'autre en demandant : « Vous n'avez pas vu ma mère ?... Mais vous savez qu'elle est vivante non ? Elle n'est plus loin n'est-ce pas ?... Et vous ?... » Le pauvre ahuri en pleurait presque. Il n'avait pas l'air anarchiste : ni cuir noir, ni

piercings, ni micro de groupe. Le bus était bondé de vieux, muets et rébarbatifs. L'un d'eux lui a lancé, mesquin : « Qu'attends-tu pauvre con ? Va donc en coma ! » Beaucoup se sont esclaffés. Bouches édentées s'ouvrant et se fermant, risorius tremblants, poissons morts, yeux vitreux, le bus puait la vieillesse et la peur, dans ces rires. Dehors, sur les derniers panneaux publicitaires, ceux qui n'étaient pas brûlés ou sprayés, défilait en caractères gras sur fond jaune le même numéro de téléphone, avec écrit en plus petit dessous : « Concile Virtuel. Choisissez l'unique Salut. »

L'Ailleurs : on ne peut pas rêver de communisme plus capitaliste. Dans le rêve, on est tous égaux.

Indifférent, le jeune homme s'était assis près du conducteur et le narguait. Il lui touchait l'épaule et insistait en lui murmurant : « Ma mère... Vous devez bien la connaître pourtant, non ? Vous qui l'avez si souvent conduite... » Il ne paraissait pas demeuré, ni en état de choc, ni simplement en train de se moquer du monde, plutôt poursuivi par une obsession quasi innocente. Je souriais et un vieux, m'apercevant, me jeta quelques éclairs, pour me signifier qu'il n'est pas de bon ton de rire lorsqu'on est jeune dans un bus de morts.

La recrudescence des maladies psychiques m'avait donné l'occasion de rencontrer des cas semblables au jeune homme. Le conducteur faisait la sourde oreille, mais c'était clair que l'ahuri commençait à l'agacer. Je me levai donc pour lui proposer de s'arrêter devant l'entrée souterraine de l'hôpital où j'aurai pu accompagner le pauvre type et son délire maternel - une belle occasion de rappeler à Loa que j'existe en tant qu'externe. Mais le bus freina brusquement. Je faillis m'encoubler dans le sac rempli de pigeons morts d'une vieille dame qui me lança aussitôt un regard semblable aux pupilles voilées de ses pigeons. Automatiquement, elle

mit une main dans la poche intérieure de son imperméable, une crosse y scintilla, et, me clouant, chuchota : « Vous tenez donc tant que ça à tout me voler ?... » Je restai un court instant paralysée par cette menace, ces yeux plus glauques que la folie bruyante du jeune type, puis me détachai violemment de sa main. Elle gloussa, satisfaite de la crainte qu'elle avait provoqué. Ce son, glissant hors de sa bouche humide et ronde, avait quelque chose de vicieux, d'aliéné. Le conducteur avait ouvert la porte et propulsé le parano qui pleurnichait : « C'est ma mère qui vous a demandé de vous taire ? C'est elle, n'est-ce pas ? Dites-moi s'il vous plaît ! » Il redémarra.

Le bus s'élançait dans la pente menant à la fosse grisâtre du lac, zigzaguant comme un serpent maladroit entre des carcasses trop grandes, par la vitre arrière j'ai vu le jeune homme se saisir d'un bougeoir traînant sur la route et le lancer hargneusement dans notre direction. Il avait l'air si désespéré, si vivant. Il s'effondra et se laissa rouler par terre au milieu de la route. Cet ultime geste de révolte face au silence des vieux, comme une boutade acharnée tournoyant contre l'hermétisme automatique des gens, me fit sourire encore une fois. Quand je me suis rassise, quelques têtes grises se sont tournées dans ma direction, me montrant leur haine, une vie délitée depuis longtemps, une rancune mousseuse et verte à l'encontre de ceux qui se permettent de vivre encore, d'éclater de joie ou de hurler ou de pleurer, de se shooter ou simplement de sourire. J'eus soudain l'impression d'être dans la bus des fous, c'était moi qui m'en allait avec eux vers une folie silencieuse, abandonnant derrière nous ce jeune homme dont la rue répercutait des « Maman ! » hurlés à tue-tête, seul être pourvu d'humanité.

Le bus descendant vers le cratère allait tout droit s'y enfoncer. Notre silence hideux avait moins de force qu'un cri de folie.

Un point final aspire tous les mots à lui. Pour celui qui cherche à « voir » sa vie il faut aspirer toute sa mémoire et la régurgiter en un unique point du présent. C'est impossible, c'est le *Carnet de l'Infirmière*, mon carnet : un journal intime dont l'écriture aurait été interrompue dans le présent et reprise quelques jours plus tard afin de raconter les jours écoulés tout en sachant comment ça va se terminer, raconter sa propre vie en connaissant son exacte fin. Des mots venus d'après la mort. Mensonge et tout à la fois, divination.

Ecrire en étant au-delà du point final, voilà pourquoi ma cellule m'écrase, parce que les mots se pressent sur mon crâne alors que le carnet, un temps indéfini, n'existe plus. Les mots se pressent mais la vessie n'a plus d'urètre.

Un temps mort en mots est un temps qu'on ne lit plus, voilà pourquoi mes mots sont si faibles : on n'égrène pas la mort.

On m'a volé le carnet, alors je recommence le journal avec un déphasage. C'est amusant de s'imaginer que la Lectrice a été la cause de ce décalage dans le temps. En me volant le carnet, elle m'oblige à répéter le temps, à écrire au jour le jour, mais dans le passé. C'est un recommencement. Le carnet, et moi-même à sa suite, sommes plongés pour quelques jours dans une virtualité intime, en attendant que cette virtualité se ressoude à la réalité par mon écriture.

Le temps est la première et la plus naturelle des virtualités. En cherchant le rêve, le grand rêve, avant tout nous nous sommes désintéressés de ce qui a existé et de ce qui existera.

La perte du carnet m'avait passablement énervée sur le moment, mais maintenant je trouve cela avantageux. La Lectrice a le droit de me rappeler que tout ce que j'écris

dans le carnet est une forme de virtualité, puisqu'un lecteur au moment de sa lecture vit dans l'imaginaire, et d'une certaine façon Igor, tu vis dans mon imaginaire. La réalité parallèle de l'auteur des mots qui s'entassent dans le passé du lecteur au fur et à mesure de son avancement, grave sa mémoire de signes et d'images, s'inscrit donc dans quelque chose qui n'existe pas, d'impalpable.

Que ma réalité soit ton rêve, Igor, voilà qui me plaît assez. Aussi, en retournant sur mes pas, je rentre un peu dans ta vision, je deviens la lectrice de moi-même et cela me rapproche de toi : l'amour n'est-il pas la lecture de l'autre à travers soi, en définitive ?... Nous sommes devenues très proches, avec la Lectrice. En ce qui concerne le carnet, tu sais que tu ne dois pas t'inquiéter de l'honnêteté et de l'authenticité des lignes qui vont suivre, j'ai toujours une mémoire infallible. C'est même tout ce que je suis, au milieu de l'électrocardiogramme plat du monde, quelques sursauts, quelques empreintes étalées de vies passées, je suis la mémoire du lecteur, ta mémoire, Igor. Qui cache peut-être celle du monde entier, ou ce qui en reste : la mémoire des Débris.

Je me promenais dans les rues en feu, je me prélassais dans la ville qui retourne au sol, pierre après pierre, comme toutes les villes. J'étais libre, avec tout mon temps pour écrire, écrire est un îlot de création pour une naufragée dans l'océan de l'anéantissement. Suivant son conseil, je vais te raconter comment on m'a menée jusqu'à la Lectrice (je l'appelle comme ça parce qu'elle ne dit pas son véritable nom).

Voilà probablement la dernière rencontre de tous les temps. A mon échelle... Mais y'en a-t-il une autre ?

« Excusez-moi. Depuis quelques jours, je creuse un trou au large de la digue 27, pour y enterrer ma mère. Chaque fois que je prends ma pause, je vous vois assise sur ce banc, en train de regarder le lac ou d'écrire dans ce... carnet. »

« Je ne peux pas regarder le lac, puisqu'il n'y a plus de lac. Qu'un trou béant. Et puis je ne peux pas écrire dans ce carnet, je n'y arrive plus. »

« Pourtant, il m'a l'air bien rempli. »

« Je veux dire que je n'y arrive plus depuis que vous vous êtes mis à creuser votre trou. J'écris la nuit, chez moi. Le jour, je vous écoute parler à votre mère. Le son se répercute bien dans le creux de la digue. »

C'était le jeune homme du bus. Il a blêmi.

« Vous... vous m'écoutez ?... Depuis le début ? »

« J'ai envie de comprendre ce que vous manigancez là-bas. Votre trou est devenu un peu comme une fixation, mais une fixation qui me rattache à la réalité. »

Il parût un peu rassuré.

« Ah oui, oui, je vois. Fixation, quête de la réalité, obsession, solitude, destruction célibataire, je connais toute cette merde. Vous vous ennuyez, n'est-ce pas ? Vous vous ennuyez terriblement ? »

« Qui ne s'ennuie pas parmi ceux qui restent un peu lucides ? C'est soit on est fou furieux, soit on est fou silencieux, ou soit on s'ennuie. On perd son temps, hors du coma, non ? »

Cette fois il a souri, clairement radieux, comme un gamin.

« Je m'appelle Hénoch, Julien Hénoch, mais tous les anar m'appellent simplement Héch. »

Je lui ai tendu une main un peu lasse, un peu éblouie par le soleil cru :

« Tu es avec les anar ? »

Un pieds sur mon banc :

« Pourquoi ? Ils te font peur ? »

On devient vite familier quand la planète se vide de tous ses être humains. Comme entre les évadés d'une prison.

« Non. Mais ils sont tellement imprévisibles. Enfin, pour l'instant ils m'ont épargnés. »

« Tu te défends comment ? »

« Je me débrouille pour passer inaperçue. »

« Les anars détestent les lâches. C'est un peu comme une allergie. Ils sont limités aux armes usuelles, c'est frustrant, en compagnie des Cravatés ils doivent tout le temps flinguer quelque chose, sans ça ils dépérissent. La lâcheté pour eux est synonyme de paix et cette paix inatteignable les effraie. Un pote m'a raconté que sa bande a été décimée par un type complètement lâche. Le type s'est tiré en courant, ils l'ont pourchassé, mais sans résultats ; alors plusieurs anars, de dépit, se sont simplement tirés une balle. Ils ne pouvaient concevoir qu'on puisse échapper à leur feu, et ceci sans résistance, sans lutte, sans volonté même... Tous, décimés par un lâche. Tu vois le genre : lâcheté plus destructrice que le chaos lui-même, pas besoin d'aller chercher trop loin. Mais pour répondre à ta question : non, je ne suis pas anar. Lâche non plus d'ailleurs. Je suis sans convictions, sans envie, sans rêve, sans caractère et sans couilles. Ha, ha. Parfait prototype de l'ancienne époque. Je m'ennuie quoi. C'est tout ce que je sais faire, m'ennuyer. »

« Et sans mère aussi, non ? »

Orage sur son visage. Il s'est assis à l'autre bout du banc, mains jointes et crispées. Le soleil passait du blanc cru au rouge et s'enfuyait à toute vitesse. C'est étrange comme le temps se modifie lorsqu'on parle. Il se contorsionne au son des mots et des phrases, comme une danseuse obéissant à la musique de l'esprit. La parole, rejet spontané de la pensée se promenant dans l'air, m'oubliait, c'était une mitraille de mots, parcelles de moi-même destinées aux autres qui se

détachaient et qui m'oubliaient. Parler me permettait de ne plus être en moi, de me dévisager moi-même du dehors comme une inconnue. Moments saccadés, hypnotiques. S'oublier inonde le temps d'une agréable absence. Je n'étais plus trop là. Même quelques mots seulement dans le silence de mes journées paraissaient fabuleux. Je n'avais plus parlé comme cela depuis longtemps : à l'hôpital, les relations avec les collègues se cantonnaient aux gestes mécaniques des lavements et des perfusions fait de concert, ainsi qu'aux bonjours, au revoirs et dernières nouvelles du pape et de l'eau potable... Les montagnes, toujours muettes elles, nous observaient par-dessus la demi-lune caverneuse du lac.

« Ma mère ? Qu'est-ce qu'elle vient foutre ici, ma mère ? »

« C'est bien elle que tu veux enterrer ? »

« Ma mère, mademoiselle, est indissociable de mon ennui. Je l'enterrerais volontiers si je réussissais à la trouver. Mais dans ce chaos... Ma femme m'a conseillé d'abandonner mes recherches. C'est elle qui a eu l'idée du trou, pour l'enterrer. C'est un artifice. Je dois creuser jusqu'à ce que je réussisse à oublier ma mère, après je pourrais reboucher et tout sera fini. Mais plus je m'enfonce dans le sol, plus je réalise que je suis en train de m'enterrer moi-même. »

Quelques larmes, reflets rouges du soleil sur sa joue émaciée.

« C'est bizarre, je ne te voyais pas marié. Tu m'as l'air bien jeune. »

« Combien tu me donnes ? »

Son visage tout lisse, le nez timide et un peu brillant, les cheveux rasés comme c'était à la mode, pantalons trop larges genre yo-yo, l'ado typique d'avant le Grand Abandon. A ceci près que sa maigreur et l'éclat d'une tristesse résignée dans ses yeux agrandis par les lunettes lui

conférait comme un relent d'adulte. Il te ressemblait un peu, Igor.

« Dix-huit. »

« Ha, ha. Je suis content d'avoir su garder sur mon visage, et donc en moi, l'innocence et la fraîcheur de l'amour de ma mère !... J'ai trente-quatre ans. Et toi ? »

« Devine aussi. »

Il s'est rapproché avec ses grosses lunettes, imitant la moue d'un chercheur méticuleux, puis plutôt maniaque. J'ai ri.

« Je te donnerais trente. Ouais, c'est ça, l'âge de ma femme, trente ans. Tu lui ressembles un peu d'ailleurs. »

« Rassure-moi, elle existe, elle au moins ? J'espère que tu n'es pas en train de faire une sorte de transfert délirant. Comprends ma méfiance : j'ai vu comme tu te comportais l'autre jour dans le bus et... »

Ce fut à son tour de rire.

« Ah le bus. Je t'ai vu aussi, parmi tous ces croulants. Mais le raffut que j'y ai fait, c'était à cause de mon père. Ha, ha. »

« Ton père maintenant ?! »

« Et oui, mon père. Le conducteur de l'unique bus qui fait la navette entre les hauts de la ville et le cratère, c'est mon père. C'est son business de retraité. Ha, ha ! A la belle époque, il trompait ma mère à n'en plus pouvoir me faire de petit frère. Régulièrement, je lui rappelle ses anciens beaux gestes en le persécutant jusque dans son bus. Je lui parle de maman depuis des mois maintenant et ça le rend définitivement sénile. C'est bien, c'est ce que je cherche, le rendre taré. Il me craint, allant jusqu'à faire d'énormes détours dans la ville pour m'éviter, malgré les plaintes de ses passagers, d'ailleurs aussi séniles que lui... Dire qu'elle est devenue ma femme, après. »

« Qui ça ? »

« La gonzesse avec qui il trompait ma mère, elle a été ma femme pour un moment. Avant de disparaître en coma. »

« Et ça ne te gêne pas ? »

« Pas du tout. Au début, je l'ai même séduite exprès pour emmerder mon père. Je prenais des photos d'elle à poil, dans toutes les positions, des trucs vraiment cochons tu vois, avec tous les froufrous nécessaires et utiles, sous prétexte que ça m'excitait, et après j'envoyais les photos à mon père, avec des petits mots dans le style : et comment va maman ? La jolie fille sur la photo m'a dit être enceinte... vais-je être père ou demi-frère ? Je ne dirais rien à maman, si tu lui dis tout, etc. Ce genre de trucs marrants. »

« Et comment a-t-il réagi ? »

« Ma mère a disparu dans le coma juste après. Il n'avait plus à réagir. J'espère seulement que ça l'a rendu dingue pendant un moment. »

« Mais alors tu admet que ta mère est morte ? »

« Certainement pas. J'ai l'air peut-être de faire le zouave, mais ce n'est pas pour me moquer de ma mère. Eternel coma ou pas, elle est bien vivante. Comme tous les autres, ils sont tous vivants, j'espère seulement que quand ils reviendront ce ne sera pas la nuit des morts-vivants. Et je prends très au sérieux l'histoire de ma mère. Ça chahute là-dedans. Mais j'en ai marre de parler de ma mère. T'es pas psy, non ? »

« Je suis infirmière. Enfin, ex-infirmière. »

« Mmmm. C'est vrai que les psys ont été les premiers à se flinguer... Alors ? J'avais raison ? »

« Quoi ? »

« Ton âge. »

« Tu n'étais pas loin. Trente-deux en fait. C'est si important ? Ou ça fait partie d'une sorte de politesse de drague ? »

Il m'a regardée plus attentivement. La nuit n'était pas loin. Certaines personnes changent lorsque la nuit tombe, elles se permettent de devenir quelqu'un d'autre.

« Tu ressembles vraiment à ma femme actuelle. »

« Et bien elle en a de la chance. »

« Ma femme est bibliothécaire. » Soupire. « Putain, ce que je m'emmerde. »

Je commençais aussi à fatiguer et je me suis tue. Les mots sont aussi libérateurs qu'ils sont épuisants, un peu comme un accès de colère. Au sujet de sa mère, je me disais que c'est facile d'être confidentiel lorsqu'on ne se connaît pas, lorsqu'on s'observe inutilement à longueur de journée, lui dans son trou, moi auprès de mon carnet. De même, cette sensation de fin imminente qui tourne dans la tête de chaque survivant provoque souvent un comportement excité, et donc volubile. On a envie de se confier à n'importe qui, comme une sorte de testament, de legs verbal qui allège, avant de s'évanouir à son tour dans le coma.

« Ça ne te surprend pas que ma femme soit bibliothécaire ? »

« Si, si. Voilà une profession que je croyais morte depuis longtemps. »

« Elle l'est. Ma femme a été très tôt un fantôme social. »

« J'en suis un depuis deux jours. Mais le chômage est la situation sociale la plus noble, la plus franche, elle nous rapproche de nous-mêmes. Bas les masques. Tant qu'on évite le coma. »

« Quelle différence entre coma et chômage?... Et dire que ma mère... Il faudrait que j'y aille, pour la retrouver, mais je n'ose pas, je n'ose pas... Ma femme me retient, elle... »

Sanglots crépusculaires mêlant impuissance et résignation. Son visage, une lune tremblante, s'est encore

rapproché, détaché soudain des feuillages. Revirement psychotique.

« Voudrais-tu rencontrer ma femme ? J'aimerais te la présenter. Je suis sûr que ton carnet lui plairait. Tu notes tout dans ton carnet ? »

Sèchement :

« Il n'est pas à vendre. »

« Ha, ha ! Elle sort ses griffes ? Te fais pas de bile, j'ai autre chose à faire que de voler des carnets ! Mon trou d'ailleurs... J'avais presque oublié. Je n'ai pas beaucoup avancé, aujourd'hui. De toute façon, vu où ça me mène, ce n'est pas si mal, hein ?... Non, c'est juste que ma femme adore tous ces vieux bidules écrits à la main, et... »

« Des livres ? »

« Ouais, ce genre de truc quoi. De l'époque où les mots fusaient de partout sans qu'on y reconnaisse plus aucune saveur. Juste blasé, tous, l'Époque des Mots Blasés, à qui offre le plus. C'est pour ça que je me disais que tu lui ferais très plaisir en lui montrant ton carnet, toi qui comme elle accorde un peu plus d'importance aux mots. Je n'ai pas raison ? Ces mots, ce n'est pas ton trou à toi que tu creuses ? Tu n'aimerais pas que je te présente ma femme ? Vraiment ? »

Douteuse invitation.

« Ce que j'y écris est personnel. Cela n'intéresserait personne, même pas ta femme. »

« C'est un journal ? »

« Oui, intime donc. »

« Tu y racontes tout ? Tu vas aussi mentionner notre discussion ? »

Il pétillait d'excitation. Je ne comprenais pas. Plus il faisait sombre, plus ce Héch apparaissait comme une étrangeté vocale dans la nuit, une silhouette sauvage.

« Je ne pense pas. Juste une petite allusion peut-être. Cela n'apporterait rien à...à... »

Lapsus.

« A qui ?... »

« A celui pour qui j'écris. »

« Ho, ho ! Il y aaaa de l'aaamooooour dans l'aaaiir ! Encorree de l'amooooour, toujooooours de l'amooooour ! Même lorsque tout est déjà terminé depuis longtemps : toujooooours l'amooooour ! »

Mais Héché l'ennuyé m'a prise par l'épaule et attirée contre lui. Sa manœuvre de diversion fut subtile : il me tâta un sein, voulu m'embrasser dans le cou, et en le repoussant j'ai lâché le carnet. Une ombre bondissante plus tard, et Héché était déjà en train de courir le long de la digue avec le carnet dans sa main. Vive et narquoise, sa silhouette recourbée se rapprocha rapidement d'un lampadaire tordu, penché comme un seigneur déchu. On aurait dit un dieu-tige d'acier monopode avec à son pied une créature obséquieuse, le bouffon du maître. Héché s'accrocha au lampadaire et fit dans son élan plusieurs tours complets en riant trop fort dans ce désert urbain, échos moqueurs au-dessus du cratère, avec le carnet gigotant au bout de son bras. Il attrapa une trottinette et glissa sur l'asphalte comme sur une patinoire, jusqu'à heurter un autre lampadaire et s'y accrocher férocement. Un peu groggy, le farceur me fit encore un large salut avec le carnet, et disparut en vacillant au coin d'un immeuble en flammes.

La fosse béante du lac me riait au nez, plus noire que la nuit. J'eus l'impression que tout venait du lac, que tous mes malheurs trouvaient leur source dans son morveux assèchement. Il avait l'air de me narguer, content de sa punition. En me traînant le long de la falaise, voix cavernueuses des vents qui me chuchotaient cette vengeance méritée, je compris mon blasphème, mon insulte répétée. Je

venais ici, sur ce banc au bord d'un rivage absent, aussi sec que l'imagination d'un Cravaté, pour écrire, agitant ma paradoxale abondance devant la vacuité du lac. Comme un charognard insatiable, j'ai puisé jusque dans sa boue l'inspiration de mes mots. Ou bien ai-je uniquement besoin d'une raison, d'une raison pour justifier mon destin dérisoire ? A la fin, quoi qu'il advienne, comme celui de tous, le vide du lac sera mon avenir.

J'ai été un témoin ardent et heureux de la propagation éclairée du désordre, mais il y avait toujours eu une certaine distance entre lui et moi, une sorte de respect mutuel, un arrangement latent entre le remodelage de la vie et l'ouvrière des morts que j'étais. Avec le vol du carnet j'ai senti le chaos se rapprocher de moi, j'ai senti qu'une trêve invisible touchait à sa fin et que la guerre était sur le point de s'emparer de ma vie aussi. A l'époque, lorsqu'il s'agissait d'envoyer des denrées alimentaires aux pays affamés, j'étais certes enthousiaste, mais surtout désemparée. Je ne comprenais pas pourquoi ces gens se livraient des luttes sans merci, alors que leurs familles mourraient de faim. Mais peut-être n'y a-t-il aucune différence entre l'avant et l'après, peut-être que de chercher la différence est encore l'antique réflexe de la raison, une tentative de baliser l'existant, d'entasser fébrilement les débris pour construire quelque chose de tordu. A la limite, je comprends mieux pourquoi ils ont tous choisi de sombrer dans le coma. Parce que là-bas, dans l'Ailleurs, tout est à redécouvrir, le meilleur, et aussi le pire. Simulacre de recommencement au fond d'un rêve permanent.

Après le Grand Abandon, je me souviens avoir assisté à une scène irréaliste mettant aux prises deux petits vieux dans l'ancienne épicerie. C'était de ces vieux qu'on avait l'habitude de voir gentiment assis sur les bancs à bavarder

par de belles journées de printemps, nourrissant les pigeons, se racontant leur santé et leur retraite, paisibles sourires des prothèses. Maintenant, c'est le visage hargneux de la lutte pour survivre, de la faim et de la solitude. Une dame âgée, un peu rabougrie mais radieuse, achetait un gros morceau de jambon. Visiblement satisfaite, elle sortait un petit billet de son maigre porte-monnaie, lorsqu'un vieux Monsieur, en tout point respectable, imperméable et canne lustrée, trottina à l'intérieur en criant : « Ceci est mon jambon ! J'ai commandé le dernier, et c'est le dernier qui reste ! C'est mon jambon ! » L'épicier : « Mais... Madame était là avant... » Le vieux s'approcha du comptoir et y déposa une liasse de billets pratiquement sans valeur. « M'en fout. Je suis prêt à payer le prix. » La petite vieille se jeta soudain sur son jambon et s'apprêtait à sortir en radotant de vagues insultes, mais le vieux, pivotant sur sa canne, agrippa sa veste et la tira en arrière avec un : « Donnez-moi ça ! Ce jambon m'appartient ! » Et les voilà les deux empoignant la morceau. L'épicier, muet, effaré. Finalement, le vieux la poussa un bon coup et lui arracha le morceau tout déchiqueté, ses ongles profondément enfoncés dans la chair rosâtre. La vieille s'effondra en arrière, renversant des rangées de conserves. Le vieux respectable : « Non mais ! » A l'épicier, hautain : « Gardez tout ! » Et il s'en alla avec sa canne lustrée, fier. J'avais aidé la petite vieille à se relever et celle-ci bafouillait, grimace de haine défigurant ses rides - elle avait perdu son dentier durant la courte rixe : « Je lui ferai la peau à fe falaud, je fais où il fe terre et je lui crèverai fa peau, fous ferrez, je crèverai la peau de fe falaud. »

La guerre crée des carnivores, la paix, des végétariens, mais l'un dans l'autre ils ont toujours aussi faim.

Au temps où nous étions ensemble (je ne sais plus si j'invente ou si c'est vrai : le passé se confond à mon imaginaire, j'ai l'impression de sortir mes souvenirs d'un puit dont je n'ai jamais visité le fond), il était fréquent de croiser, affalés contre un mur ou en travers du trottoir, des clochards grognant, mendiant, puant la bière. Sur tous ces visages fripés par l'alcool et les vents balayant la pierre grise des rues, s'affichait souvent un sourire troué, comme la déchirure de la misère capable de s'ouvrir soudain sur un bonheur, une certaine joie de vivre impromptue qui s'épanouissait sous nos yeux. Était-ce parce que nous étions nous-mêmes heureux ?... C'était l'été, nous nous baladions des nuits entières, zigzaguant dans la ville. Je me souviens de cette robe légère dansant avec le vent tiède, cette robe que je mettais souvent parce que tu l'aimais, et tu m'embrassais au creux du cou, comme le font les amoureux du monde entier, mais nous vivions, nous marchions, nous riions, comme si le monde entier ne portait que nous, seulement notre amour tourbillonnant. Il me semble sentir encore la légère pression de ta main sur ma taille, entendre tes cris de joies portés vers le ciel par les tours, m'entendre rire devant tes pas de danse au milieu des parcs bruissant d'un calme à peine piqué par de lointaines sirènes. Tu aimais être imprudent, titiller l'ombre du risque, et nous nous aventurions vers les quartiers plus sombres, plus silencieux, de cette ville sans fin. C'est là que nous rencontrions la souffrance, les ombres clopinant vers des recoins plus noirs encore, des mains tendues pour l'aumône surgissant d'escaliers humides, et ces yeux, partout ces yeux farfouillant sans gêne notre bonheur. Je tremblais de peur pendant que tu tremblais de colère. Combien de fois n'as-tu pas discuté virulemment avec des ivrognes ! Lançant toutes les diatribes possibles à cette bassesse flasque qui se laissait lentement tuer par un système, par une loi de la façon de

penser disposant du droit de vie et de mort, tu insultais les clochards, les prostituées et même les mourants d'ivresse ou de trop de réalité, non parce que tu les détestais, mais parce que tu ne pouvais supporter cet abîme aberrant les séparant d'une richesse toute proche, indifférente, les aspirant inexorablement vers le silence. C'est leur silence que tu ne supportais pas, comme un complot inconscient mais unanime. Ma bouche, la douceur de ma peau, étaient ton seul répit. Après quelques semaines de visites répétées, nous commençons à connaître ces gens, leurs zones, leurs lieux de rencontre, et je m'en effrayais moins. Certains parmi eux avaient besoin de soins, je m'empressais et faisais de mon mieux pour atténuer leurs souffrances, tandis que tu essayais de leur expliquer ce que représentait l'ultime paix, les rêves sans fin promis par la virtualité. Ils t'écoutaient attentivement, leurs yeux rougis par les fatigues et les peines quotidiennes étaient rivés sur tes paroles riches de promesses, et avec le temps ils te jugeaient de plus en plus comme une sorte de prêtre décrivant un paradis farfelu, où chacun est dieu, mais un paradis nécessitant un tel attirail technique qu'il ne pouvait être ouvert qu'aux riches. C'est seulement plus tard, lorsque les principes de la virtualité ont été systématisés, élevés au rang d'un droit imprescriptible telle la liberté de penser, en l'occurrence la liberté de rêver, ouvrant ainsi la porte de l'Ailleurs à chaque être humain, que les foules de miséreux es'y sont jetés tête la première. A l'époque de notre croisade miniature en ville, personne n'y comprenait rien encore. Tu as vite été refoulé. Et ces sourires, toujours ces sourires qui se répétaient à notre passage malgré leur incompréhension. Ils ne voulaient plus t'écouter, mais ils nous aimaient et nous souriaient quand même, ils se moquaient de la destinée du monde, de l'enjeu des grands problèmes dont ils étaient pourtant le sujet, mais ils nous voyaient et dans leurs yeux

se reflétait notre amour. Tu as fini par oublier ton pèlerinage, par laisser cette candeur mystérieuse née de leurs souffrances noyer lentement ton besoin irascible de les impliquer dans le débat du monde. N'avions-nous pas senti alors comme le dénuement et les privations les rendaient plus profonds ? Plus loin que les frustrations, les plaintes, les abrutissements, les sournoiseries, les rages muettes et impuissantes qui se dessinaient sur beaucoup de visages, ne devinait-on pas une paix conclue avec la réalité, un pacte changeant leurs maux en un vent dérisoire et fuyant, un complot avec la douleur qui les libérait de la tristesse ? Ces gens-là s'étaient évadé du désir de posséder, parce que la matière les avait rejetés et ce rejet les avait lavé de leurs idéaux, ils ne rêvaient plus pour aller de l'avant, mais pour le seul plaisir de rêver. Créatures pitoyables et sales, boiteuses et vergetées, vénales ou candides, dont les sourires et les yeux laissaient entrevoir les scintillements apaisés du contentement, puis plus loin, du bonheur, puis plus loin, d'une vie simple, brute, calme. Leur innocence, rayonnant sur la fatuité des luttes et des déchirements, avait fini par nous emporter. Ta colère s'est tue très longtemps, tu ne cessais de murmurer : « Ils sont beaux. Ces gens sont tous beaux. » Oui, sans doute sont-ils les seuls à avoir trouvé dans l'Ailleurs, du bonheur.

L'une des conséquences la plus concrète et la plus percutante de l'autodestruction est l'effacement de la frontière séparant le monde public du monde privé. Plus de lois ni de règles morales pour protéger son chez-soi, restent les armes pour se défendre. Ironique rôle que celui tenu par les armes. Propagatrices de désordre lorsqu'elles explosent, brûlent et tuent, mais aussi garantes du maintien de l'ordre, lorsque leur mutisme menace de répliquer : les armes nous défendent de ce qu'elles provoquent. Humain paradoxe, la

peur, à l'origine sans doute des plus grandes civilisations, comme la notre, la peur.

L'ordre n'a toujours été qu'une apparence, ses signes urbains, son organisation, sa marche rangée et même sa morale propre, étaient le masque fragile d'une civilisation qui se savait toujours encline à retrouver le désordre. Derrière la membrane de structures et de cloisons appliquée à nos sociétés était resté caché trop longtemps le bouillonnement naturel de nos esprits. Et lorsque nous sommes arrivés au bout de la technique, c'est la technique elle-même qui s'est retournée pour nous montrer son visage, notre visage, fait d'un chaos industriel et biologique, pour nous permettre d'aller plus loin, avec elle, dans l'Ailleurs.

J'ai vu des hordes de résiduels attendant la fin, refusant de fuir dans l'Ailleurs, qui migrent d'habitation en habitation, je les ai vu occupant des quartiers de villas, des villages entiers, pour y rétablir un ordre passager, une hiérarchie désuète. Le masque de l'ordre est épais, trop de siècles on a cru en lui à travers des hiérarchies politiques, des hiérarchies sociales, des hiérarchies religieuses. Puis, à nouveau chassés par les anarchistes, j'ai vu les rebelles du désordre repartir un peu moins nombreux, un peu plus divisés car fatigués de toujours devoir fuir, et après quelques années vagabondes, régresser vers une sorte de sauvagerie initiale de l'ordre, bornée, populations de robots humains perdus, stupidement nostalgiques, nomades malgré eux, je les ai vu s'égarer et se dissoudre dans l'air en atomes de solitude et de désillusion. Comme les Cravatés et leurs costumes trois pièces. Et rien de tel que le désespoir pour désirer et comprendre l'Ailleurs, comme tu l'as souvent dit, Igor. Tout y mène, c'est inévitable, malgré la guerre, malgré les luttes irrépressibles des libertés de chacun, tout mène vers l'Ailleurs, ainsi sommes-nous

préparés. J'en ai fait moi-même l'expérience, alors que le désordre frappait enfin à ma porte, deux jours après le vol du carnet.

Cette nuit-là, des anarchistes avaient forcé l'entrée de l'immeuble. J'entendais les hurlements de mes voisins, le tapage dans leurs appartements, puis dans un silence soudain, on vint doucement gratter à ma porte.

« Tu veux sortir ma jolie ? »

Voix enrouée, derrière, ricanements étouffés. Ils grattaient la porte avec des objets pointus. Je me taisais, paralysée dans mon lit, serrant les draps contre moi, comme s'ils pouvaient mieux me protéger, reflets d'un brasier lointain dans l'appartement éteint.

« Que dirais-tu d'une petite escapade nocturne, ma joolie ? »

La voix enrouée se montra impatiente. Notre immeuble était l'un des seuls rescapé de la barbarie ambiante, cela n'aurait pu durer.

« On va devoir défoncer ta porte, ou tu veux nous ouvrir, gentille comme tu es ? »

Voilà, les anarchistes débarquaient deux jours après ma rencontre malencontreuse avec Héch. Quelques jours après avoir été virée. Le chaos posséderait-il une intelligence propre ou est-ce déjà une contradiction que de le penser ? On dirait qu'il sent les créatures plus faibles, prêtes à lui succomber, il les renifle chaque jour, attendant juste le bon moment. Comme j'aurais souhaité être en possession du carnet à ce moment-là ! Pourquoi ? Je ne saurais dire.

Ils grattaient et ces grattements étaient vicieux. Dans le couloir, leurs roucoulements graves gonflaient du désir de toucher ma peau, résonnant dans la cage de l'escalier, devant les cris pincés des voisins.

Mais un vaste calme m'embrassa et je m'éloignai de toute cette panique.

Dans la pénombre palpitante, j'ai observé tranquillement les meubles, tel un général inspectant ses rangs. L'armoire massive de mon grand-père s'ouvrit soudainement, les chaises fuselées du supermarché s'alignèrent, la table trouvée aux débarras, toute brouillée par l'usure, déversa des paperasseries en basculant, les étagères laissèrent tomber leurs livres, les tiroirs, bouches voraces happant l'air par à-coups, la table de nuit qui trottinait nerveusement vers l'entrée, les lampes hochant sur leurs socles comme soumises à un vent invisible, et le moindre outil du quotidien se remplissait de vie et tremblait de l'envie de se battre pour moi, de fuser dans l'air et de percer, de déchirer et de couper, de la fourchette aux chaussures. J'étais la seule chose morte, seule à rester inerte au centre du cirque ambulante des objets, éloignée de moi-même comme on peut l'être d'une vieille photographie de son enfance, comme dans ce rêve que je t'ai déjà raconté. Je me décoinaçait des chemins de la vie pour me promener dans une forêt de songes éveillés, profonde et claire, tendre et paisible, j'errais en moi-même comme dans un monde étranger, un monde de troncs, qui étaient d'anciens souvenirs. Quelque part, de l'autre côté de cette forêt, j'entendis le craquement sonore de la porte que les anarchistes défoncèrent.

Imperceptiblement, les troncs bougeaient, leurs racines se rapprochaient, s'emmêlaient. Aucune angoisse pourtant, juste la tranquille assurance de retrouver de vieux amis oubliés. Les cimes se pressaient l'une contre l'autre, cachant le ciel derrière un vitrail de nervures foisonnantes, se balançant lentement, communiquant entre elles au moindre attouchement, et je devinais que ce ciel étouffé par les branchages était inutile. Un vent agréable balayait mes

dernières craintes, soufflant sur une obscurité embuée par de vieilles angoisses, et j'errais dans une cathédrale de colonnes de sève, élevée en l'honneur de mes plus petits rêves, aussi nombreux que les brindilles chaleureuses répandues sur le sol. Je suis éternelle, mais je l'avais oublié.

La porte frappa à toute volée le portemanteau et les anarchistes se précipitèrent à l'intérieur. Un stylo se planta dans l'œil du premier, plié en deux et hurlant, l'armoire de grand-père en écrasa deux autres, les livres, les étagères et les fourchettes filèrent dans l'air, obligeant les autres à reculer vers l'entrée.

Car quelqu'un d'autre était ici avec moi dans la forêt et dans l'appartement. Je sentais sa présence furtive, inconnue, glissant entre les colonnes de ce temple végétal élevé en mon honneur. Mais lorsque je l'effleurais de mon intuition, il s'enfuyait hors de portée. Les troncs se rapprochèrent encore. Je distinguais des visages dans leurs dessins noueux et leurs sillons. Des souvenirs, tant de souvenirs qui affluaient, regorgeant d'émotions intactes, soupirs soyeux enfin libérés du pauvre tas fumant que ma mémoire consciente se permet parfois de remuer, le passé cervical. Hubert était là-bas, Stéphanie ondulait dans l'écorce d'un très vieux sapin, Philippe était lisse comme une fraîche date, Grégoire, Cédric, Magali et Véronique me souriaient ensemble depuis la racine mousseuse d'un arbre très scolaire, le nez de François, cubique et rationnel, était une branche cassée, et d'autres encore, beaucoup d'autres amis, je les reconnaissais tous, jusqu'à ce passant, tronc mystérieux, que j'avais croisé il y a de ça si longtemps dans la ruelle d'une ville étrangère, visage hâve et concentré, fermé et lumineux.

A part le lit, il n'y eut bientôt plus de meubles ni d'objets dans l'appartement. Quelques stylos, un livre ou deux, des habits, et même mon porte-monnaie, volèrent encore vers

l'entrée, où s'étaient agglutinés les plus gros meubles. Cet amas de bois et de métal, d'objets banals les pieds en l'air et de chaises au plafond, association invraisemblable d'une inertie renversée pour me protéger, était sporadiquement percé par des parcomètres, qui sont les armes favorites des anarchistes. Mais ceux-ci avaient beau se démener, m'insultant de promesses scabreuses, le caillot de mes meubles, soudés par une force immatérielle, celle-là même qui me menait au fond de moi à cet instant, restait infranchissable.

Entre les troncs, une ombre, une robe, une capuche monacale frôlait les sourires de mes amis, qui tour à tour s'assombrissaient et s'évanouissaient, à nouveau de simples écorces abandonnées. Le moine noire glissait en silence, il était le fantôme qui hantait alors mon imagination, comme il le fait toujours sans doute, mais sans que mon état normal puisse le percevoir. Il se rapprochait en tournant voluptueusement autour de moi. Cercles concentriques du prédateur. Sensualité et sauvagerie, tels étaient les sentiments contradictoires qu'il éveillait, alors que disparaissant et réapparaissant derrière les troncs, il termina un cercle de plus. Ici, je ne pouvais pas me défendre, c'était comme une attaque d'épilepsie généralisée, il fallait attendre que ça passe. En voyant les troncs se rapprocher, la forêt devenir plus dense, j'avais eu l'espoir de me changer en arbre et de trouver cette paix boisée, dure et vivante, propre au passé. J'avais espéré m'arrêter dans mon passé, en attendant que les anarchistes se lassent de lutter contre une force inépuisable car issue de rien, d'un corps statufié, et repartent. On dit souvent que l'essence de chaque esprit peut être associée à une matière. S'il en est ainsi, je suis faite de bois, le bois me protège ou me porte, en lui s'inscrivent mon histoire et ma pensée. Et le Génétique - j'avais reconnu le camail noir pendant sur sa soutane - semblait

sentir cela aussi, car à mesure que son cercle de chasse se rétrécissait, les arbres s'éloignaient les uns des autres, les cris d'impuissance de mes vieux amis restaient figés dans les écorces et ils s'écartaient, de plus en plus solitaires, retournant au tréfonds de ma mémoire. La forêt se clairsemait pendant que mon ego se désunissait. Je ne pouvais lutter ici. J'étais en moi : que signifierait être gagnante contre soi-même ? Le Génétique possède cette faculté de se faire passer pour moi. Il use des contradictions inhérentes à mon caractère afin de les entrechoquer, de les épuiser à se battre les unes contre les autres jusqu'à fendre mon intégrité.

Deux chaises tombèrent du plafond. La force qui soudait les meubles entre eux se relâchait, la table crissa sur le sol, le bois craqua, quitté d'un cran par l'énergie qui le tendait. L'équilibre entre ma paix intérieure et la rage fervente du Génétique craquelait. J'étais assaillie de toute part, dans la réalité en même temps que virtuellement ; à l'extérieur, les anarchistes qui voulaient s'acharner sur mon corps sans doute jusqu'à me rendre dingue, à l'intérieur, le Génétique qui voulait dévaster mon esprit pour ne laisser qu'un corps avachi dominé par une tête catatonique, et moi au milieu, écartelée par cette tension qui me protégeait de l'extérieur en me détruisant de l'intérieur. Déjà, les parcomètres des anarchistes parvinrent à creuser un trou suffisamment grand pour pouvoir passer à travers le fatras des meubles.

« Je ne vous fais pas peur tout de même. »

Une drôle d'affirmation, la consonance d'un ordre. Les troncs étaient en retrait autour de nous, comme une armée défaite dont la lisière observe le duel des chefs, formant ainsi une clairière de cendres, la cendre insaisissable du présent, au milieu de laquelle le Génétique se tenait victorieux, m'adressant la parole en un temps normal, pour

que je le comprenne. Pernicieux, me rappelant tout de suite à quel point j'appartiens à un monde régi par le temps et m'y rabaissant, il ajouta aussitôt - l'air se fendit de son crachement vocal et les feuillages alentour en frémirent :

« Le. Carnet. Est. Nécessaire. »

Pour cette deuxième rencontre, à laquelle je m'étais d'ailleurs préparée, j'étais décidée à ne plus me laisser emporter par les délires ampoulés d'un Génétique. J'avançai de quelques pas dans sa direction, immédiatement je sentis sa volonté m'investir, s'insinuant en moi pour m'imposer son univers. Je vis le lac, un trou blanc de brumes lacérées, et la pente visqueuse glissant dans le brouillard, où je pressentis les murs épais d'une cathédrale. J'élançai toute ma volonté à l'encontre de la sienne et je fis encore un pas ou deux dans sa direction. Il eut l'air impressionné, si un Génétique peut avoir un air. Mais je ne pu continuer : la cendre s'était solidifiée en une roche volcanique, sulfureuse, enserrant étroitement mes chevilles. Au-dessus des rangs resserrés de la forêt, changée à cause de ma rage en cyprès, plana un souffle d'émerveillement.

A l'extérieur c'était l'abandon. Un fracas effroyable, et tous les meubles s'effondrèrent, morts une fois de plus. Suivit le silence, plus menaçant encore, non pas pour moi, mais pour les anarchistes, aussi immobiles que les meubles précédemment. Le brasier illuminant les rues au-dehors faisait palpiter l'enchevêtrement d'ombres des meubles inertes, comme s'ils vibraient encore d'une vie inextinguible. Se préparant à un nouveau piège, les anarchistes hésitaient à rentrer. Ils jetèrent de brefs coups d'œil, avec leurs parcomètres levés indiquant à l'unanimité le signal d'une ancestrale limitation du temps.

« Lasse de jouer à la vilaine ménagère ? Tes maris peuvent-ils enfin entrer ?... »

Malgré l'inquiétude ambiante, l'un d'eux ne se départirait donc pas de son humour. J'étais trop éloignée de mes sens pour en avoir la certitude, mais je crus reconnaître cette voix. Un pied frileux farfouilla dans le tas des meubles afin de trouver un passage stable, puis un autre le suivit, et un autre, et un autre encore. La bande rentrait lentement, attentive, craintive, comme une tribu aux abois, avec ses lances imprévisibles levées bien haut, pour parer l'éventuelle attaque d'autres objets. Mais le Génétique s'était désintéressé du monde extérieur pour ne s'occuper que de moi, pour me hanter. Le premier de la file repoussa la table d'un geste trop brusque, nerveux, et celle-ci s'écroula en arrière en attirant dans sa chute le four à micro-ondes qui s'enclencha, laissant échapper un bourdonnement d'insecte. Toute la troupe sursauta. Une lueur jaune ruissela du four comme d'une lanterne magique, le cercle de son halo se dessina au plafond, se mêlant à la danse rouge du brasier. Saisi d'effroi devant cette magie pourtant bien électrique, le premier s'encoubla dans la table de nuit et s'étala sur les livres et les papiers. Quelques piles de feuilles glissèrent sur le sol tels des flammes blanches, et il n'en fallut pas plus pour semer à nouveau la panique. Ce fut la retraite précipitée. Ces piteux soldats du désordre s'agrippaient aux meubles pour s'enfuir, provoquant ainsi d'autres éboulements inoffensifs, ce qui accrut encore leur panique. L'un d'eux hurla de peur en coinçant son pied dans un tiroir. Seul le premier de la bande était resté à l'intérieur. Couché au sol, aussi paralysé que moi dans mon lit, il me fixait, je le fixais. C'était Héch. Puis il redevint flou et la pièce s'évapora encore une fois.

Le Génétique n'était pas perturbé outre mesure par mon refus de le suivre dans ce qui semblait être son domaine, la cathédrale. Il attendait que je parle comme s'il savait que j'allais parler. Je me rebiffai un instant, vexée par cette

Cassandra qui me donnait l'impression de tout connaître de moi, ce que je pensais, ce que j'étais, et surtout ce que j'allais devenir. Son silence persistant me susurrant que je serai poursuivie par cette dégoûtante sensation d'être manipulée jusque dans mon destin. Alors je me suis décidée à lui crier :

« Qu'est-ce qui fait que j'existe ? »

Un phénomène absolument étonnant. Ma pensée avait choisi quelques mots dans le but de construire une formule plutôt méchante, menaçante, dans le style : « Pourquoi est-ce que tu viens m'emmerder ? », mais au lieu de cela, j'éruçtai timidement cette phrase intellectuelle, complètement absurde dans le contexte, et en contradiction avec mes émotions. Frustration ! Dire ce qu'on ne pense pas, être dite par une puissance inconnue ! C'est un déchirement séparant brutalement ce que je suis, enfouie en moi-même au-delà des mots, de ce que les mots font que je suis, en-dehors, à travers leurs sens. Le Génétique me répondit :

« Vous existez parce qu'il le désire, dans sa cellule. Vous êtes à la fois créature et créatrice. Votre pensée est créée, votre carnet, vous le créez. Pour cela, ne vous étonnez pas de dire des mots qui ne vous appartiennent pas : ils représentent son œuvre, dans sa cellule. Et je suis son messenger. »

Je ne compris rien à son charabia. Ma raison se scinda en deux clans. Le clan du refus, qui constituait mon intégrité, mon indépendance en tant qu'être vivant, mon ego hurlant sa peine d'être ainsi abandonné par une partie de lui-même et cherchant désespérément à invectiver cet ignoble Génétique qui l'y obligeait, et le clan de l'abstrait, la soumission indispensable non pas à la poursuite de ma vie, mais à la poursuite de mon histoire, en tant qu'histoire

inexistante, irréaliste. Et dans cet univers abstrait, ce fut le second clan qui eut droit à la parole :

« Qui ça, de qui parles-tu dans sa cellule ? »

« Lui quand il rêve. »

« Lui ? Qui lui ? »

« Igor. »

« Où est-il ? »

« Au-dehors de votre carnet, voyons. »

« Mais quelle cellule ? »

« Son crâne, ton carnet. »

« Le carnet m'appartient-il ? »

« En partie. La Lectrice doit le lire pour vous permettre de revenir à la réalité. C'est pour cela que vous suivrez Héché. J'ai joué avec vos meubles afin de les retenir un peu, pour qu'on puisse causer. C'est Héché le voleur qui vous mènera au carnet. N'oubliez pas que certains passages du carnet ne vous appartiennent plus. Ils sont les excès de votre lucidité hors du temps. Vous ne pouvez pas les voir. Ils sont la propriété exclusive d'Igor. »

« Et toi, qui es-tu toi pour me violer ainsi ? »

« Votre conscience. »

Et il partit d'un grand rire, un grand rire mort.

Tous les visages du monde chatoyaient sur le visage du Génétique. Toi aussi, Igor, je te distinguai un court instant parmi ces visages voraces, avides de mots.

« Est-ce uniquement pour les mots que je dois... me noter dans le carnet ? »

« Fais-le pour Igor, par amour, et tu le feras pour eux aussi. »

« Ai-je à craindre quelqu'un, quelque chose ? »

« Vous devez craindre sa lassitude, qu'elle éteigne tout, et du coup, bien sûr, vous devez vous craindre vous-même. »

Sur la roche volcanique qui emprisonnait mes pieds se gravèrent les cercles et les carrés, reliés en leur milieu par un

trait sec. La signature du Génétique. Et je me réconciliai, soudain de retour dans mon lit, nez à nez avec Héch.

Igor, tu me lis et tu vis au-delà de moi, de mon identité, c'est moi dans un monde que je ne vois plus. De l'eau noire comme de l'encre suinte sur les murs de ta cellule. Tu vois la ville du lac, petit point noir anodin surmontant la bouche triste d'un lac sur toutes les cartes du monde. Tu n'as pas besoin de savoir de quelle ville il s'agit, cela pourrait être n'importe quelle ville, comme cela pourrait être n'importe quels personnages qui la peuplent. Le lieu et le temps n'ont plus d'importance ici, car ce que tu tiens entre tes mains, ou touche de tes yeux, n'est plus une création mais un effritement de l'existence. Tout est né ici, en fait, le monde entier est apparu une fois en ce point, car je suis née en ce point, et le monde a grandi autour de ce point en même temps que j'y ai grandi.

Qui pourra me prouver autrement qu'avec la parole, des mots ou des images ou des chiffres, qu'un monde, un autre monde, a existé avant ma naissance ? Je n'en crois rien. Des histoires dans des livres, des films, des photos dans des albums, des dates et des événements, des soi-disant parents, grands-parents, arrière-grands-parents, des familles et des arbres généalogiques, ce ne sont que des images et que des mots. Des images et des mots qui prétendent faire de moi un être vivant, des images et des mots pour lesquels je devrais pouvoir vivre, des images et des mots qui doivent faire mes rêves et remplir mon passé. Seulement je ne suis pas une image, ni un mot, ni une information. J'ai un chiffre dans mon passeport, et on m'a donné un nom, mais quel complot humain cela cache-t-il ? Voudrait-on faire de moi une identité ?... Je ne me suis pas perdue dans mon identité, au contraire, je me suis libérée de mon identité, et c'est le monde autour de moi qui en pâtit, à mesure que je

m'intensifie, échappant à l'enfermement des hommes dans le temps, ma vision se concentre, et je peux voir à quel point le monde, à côté de ma densité, se désagrège. C'est au contraire le monde qui cherche vainement une identité globale autour de moi.

Et quelle quête ridicule ! Un puzzle de pays, de nations et de cultures, zébré par les éclairs des échanges de savoir, bombardé par les religions, peuplé par des êtres errant dans la périphérie d'eux-mêmes, un puzzle qui dans son ensemble forme un miroir, un miroir dans lequel se reflète le visage de celui qui le regarde. Rien d'autre qu'un visage. Le mien. Le tien. Igor. Le visage de l'autre, celui que tu ne connais pas, le visage de l'amant, le visage du désir, le visage d'un mort, tous les visages. Le monde a l'identité de celui qui le regarde, or celui qui le regarde n'a plus d'identité, il passe outre. Mon regard flotte parmi les milliard de regards des informations, le miroir poli de longue haleine, ce miroir s'est brisé à toute vitesse. Et que reste-t-il ? Moi. Toi.

Les mots sont les seuls outils et les seules armes dont je dispose pour lutter contre moi-même, pour fendre mon passé, pour enfin devenir, et te montrer que je deviens. Ils sont mon échelle le long de ton âme.

Nous descendions une ruelle encombrée par les ossatures de charpentes effondrées et par d'énormes pans de murs en miettes, nous arpentions entre les éboulis de bâtiments anciennement cossus, en direction du lac. Héch me lançait des coups d'œil pleins de questions. Ils étaient venus pour me chercher, rien d'autre. Moi, libérée du Génétique, j'avais simplement éclaté de rire. Ils m'avaient priée de les suivre, tout en se tenant à une distance respectable : les forces d'un Génétique ne quittent plus jamais celle ou celui qui les a attirées. Ils me répétaient un peu hystériquement, comme pour se défendre, que la

Lectrice était en possession de mon carnet et qu'elle m'invitait dans son repère, leur repère à tous, afin de me le rendre.

Un grand bonhomme longiligne nous emboîta le pas. Un agité, ses longues mains transpirantes s'ouvraient et se refermaient comme les griffes d'un rapace, après m'avoir serré la main en quelques saccades rapides :

« Salut l'infirmière, moi c'est Albinus. Mais en général on m'appelle Albinus. »

« Ah ? Et quelle différence ça fait ? »

« De quoi ? »

« Que tu t'appelles Albinus et qu'en général on t'appelle Albinus... »

« C'est juste pour indiquer que je suis fidèle à moi-même. Les autres ont tous un surnom bidon, tandis que moi j'ai un surnom qui est vrai dans tous les cas, donc je suis deux fois authentiques... Important, l'authenticité, par les temps qui courent. »

« Moi on m'a volé ma fidélité. »

« Tu veux dire que ton carnet, c'est ta fidélité ? »

« Exact. C'est pour Igor que ce carnet existe. Et j'y tiens. »

« Igor ? Tu tiens à qui ? A Igor ou au carnet ? »

« Ta question est insensée. Cela revient au même. »

Héché se tourna rageusement vers le petit groupe qui nous suivait. Parmi eux, les plus jeunes lançaient de temps en temps leurs parcomètres dans des vitrines encore intactes :

« Vous n'allez pas commencer tout de suite avec ça, d'accord ? Laissez-lui au moins le temps de s'habituer à vos bouffonneries ! Et toi, Albi, fous-nous la paix un moment. Putain de Théoristes ! »

« Ne m'appelle pas Albi, je déteste Albi. Tu es jaloux des Théoristes parce qu'ils ont plus d'idées que les anarchistes.

Vous les anarchistes, votre unique idée, c'est de ne pas en avoir ! Très original. Les Théoristes quant à eux sont les terroristes de la pensée ! »

Vexé, Albinus s'en alla. Ses grandes enjambées élastiques, bondissantes, il ressemblait à une sorte d'autruche humaine. Il contourna une locomotive renversée, grimpa sur un monticule de pierres bouchant les voies ferrées et hurla : « Vive les Théoristes ! », écho dans le soir tombant.

J'étais perplexe :

« Qui sont ces Théoristes ? J'en ai jamais entendu parler... »

« Une faction détachée du groupe des anars. Ils se réunissent chaque dimanche pour confronter leurs diverses théories, après un vote, ils gardent les meilleures. Ils reproduisent un peu les assemblées des politiciens d'antan, ils font des votes qui n'ont aucun sens, aucun impact sur ceux qui vivent autour d'eux. Mais leurs théories n'ont pas pour but de construire un idéal ou d'imposer d'autres vérités. Ce sont des idées jetées en l'air pour s'amuser, pour s'occuper. C'est d'ailleurs ce que je leur reproche : être des rationnels enveloppés de poésie. Ils font semblant d'être concret. Mais ce sont de doux rêveurs. Dans les frigos du Concile Virtuel, on a assez de doux rêveurs. Morts. Eteints. Tu pourras voir par toi-même, cette nuit. La Lectrice t'invitera sûrement à participer à leur petite réunion. »

« Tu fais donc comme les autres ? Tu appelles ta propre femme la Lectrice ? »

« Ma femme, ma femme, c'est beaucoup dire pour quelqu'un dont personne ne sait rien, même pas moi ! Disons que je suis seul à pouvoir la comprendre, à pouvoir rentrer dans son Sanctuaire. C'est pour cela que les autres disent qu'elle est ma femme, parce qu'elle a eu pitié de moi. C'est très oedipien comme truc, elle remplace un peu ma

mère. Mais on n'a jamais rien fait ensemble, si tu veux savoir... Ce serait bien difficile d'ailleurs.

« Comment ça ? »

« Tu te rendras vite compte de ce qui ne va pas chez elle. »

Curieuse pause.

« Mais tu as deviné que c'était uniquement pour elle que j'ai volé ton carnet. Elle fait la collection des journaux intimes du monde entier. Depuis que son job de bibliothécaire est tombé, elle a ouvert un site sur le Net, où tous ceux qui le désirent peuvent inscrire leurs journaux, anonymat garanti bien sûr. C'est son obsession, les mots des autres, leurs cœurs ouverts, leurs âmes écrites, giclées noir sur blanc, sans détour. Elle aime se comparer à un vampire qui se nourrirait d'encre. Le vampire était bien gâté à l'époque, des millions de mots à satiété qui ont du lui monter un peu à la tête. La Lectrice. Mais maintenant, il n'y a plus grand monde... J'avais donc pensé lui faire plaisir en lui offrant ton carnet, puisque ce genre de chose devient extrêmement rare, mais lorsqu'elle a pris ton carnet, elle a hurlé comme si elle avait touché un tesson ardent, et elle a dit : « Infamie ! Infamie ! » Je ne sais pas ce que ça signifie, soit elle devient sérieusement maboule, soit il y a un malaise. Bref, elle nous a immédiatement envoyés te chercher. »

« Et les Théoristes, qu'en pensent-ils ? »

« Ne commence pas à m'emmerdez avec eux toi aussi. Je m'en fous de ce qu'ils pensent ! Ils font de l'emphase sur du vide, comme à l'époque, quand on discutait encore de ce qui est bien et de ce qui est mal. D'ailleurs ils pensent trop, ils pensent à tout sauf à la réalité. Moi je n'ai qu'une seule théorie, mathématique celle-là : plus leur nombre s'accroît, plus ma tolérance à eux diminue. Tu vois le cube de béton près du dernier dock ? »

Héché m'indiquait un ancien dépôt de nourriture de l'hôpital près d'une grue de chargement, au temps où il y avait encore de l'eau dans ce lac. Les fondations vertes s'enfonçaient dans la glaise. Un pont-levis rudimentaire le reliait à la digue, ce qui achevait sa transformation en château fort cubique des nouveaux temps. Des torches s'agitaient contre la façade cernée par les évanescences fluorescentes rampant des profondeurs du cratère durant la nuit. A l'entrée, toutes sortes d'ombres hésitantes s'agitaient autour d'un vaste foyer : on servait la soupe. Cette scène étrange dansait avec le feu sur les murs du dépôt. Nous parcourions un campement de plusieurs centaines de tentes agglutinées.

« C'est notre maison. Lieu de réunion de tous les anarchistes du monde, et implicitement des Théoristes... »

Héché exagéra sa moue de désapprobation.

« On vient ici en pèlerinage. La légende du lac fait des émules à travers tous les continents. Et depuis quelques semaines, on y accueille aussi des vieux, des fous et des infirmes, les Cravatés affamés, les obsédés du vieil ordre, des toxicos en cure de réalité, qui ont échappé on ne sait comment au Tyran des Drogues d'Outre-atlantique, on a même deux clones schizo, ils se prennent l'un pour l'autre alternativement. Bref, c'est un véritable zoo de résiduels humains, auxquels se sont ajoutés récemment tous ces cas psychologiques rejetés à la rue après la fermeture de l'hôpital. »

Mon demi-sourire tomba des nues.

« Quoi ? L'hôpital ? Il a déjà fermé ? »

« Mmm. La semaine dernière, le Concile Virtuel s'est dissous, rongé par des tensions internes. Et les réseaux de l'hôpital ont été engloutis dans la débâcle. La plupart des savants travaillent maintenant sous les ordres du Désordinateur. Ceux-là ne tarderont pas à rejoindre les

comateux. Tandis que les autres essaient de reformer des pouvoirs centraux sur Pékin, Paris et Londres, et quelques autres villes où le Net bénéficie d'un bon apport de plaques photoélectriques pour la diffusion. Mais les anarchistes de toute la planète n'ont pas perdu leur temps. Ils ont profité des multiples scissions du Concile pour investir le Net et occuper toutes les bases de données, bouffer tous les peering, bloquer les routeurs de paquets d'informations vides, ce qui paralyse le système, pendant que de son côté, le Tyran a imposé la loi martiale virtuelle sur toutes les ouvertures du Net dans les territoires occupés. Bref, la guerre virtuelle a éclaté. Ces imbéciles sont en train de s'arracher les restes inexistantes de l'humanité. »

Je n'écoutais pas la moitié de ces informations, qui pour moi n'ont plus aucun sens. Je repensais à Loa et je me disais que les deux clones dont Héché m'a parlé devaient être ses anciens gardiens.

« Tu m'as dit que vous aviez des clones nouveaux venus dans votre bande ? »

« C'est ça. Deux rigolos qu'on a du un peu éduquer : ils s'étaient mis en tête de bouffer de la chair humaine, disant que seule la chair humaine contient les acides aminés indispensables à leur survie. On a du les mettre à l'écart parce qu'ils sont radioactifs. Va savoir où ils ont choppé ça. »

« Et ils n'accompagnaient pas une femme ? »

« Si. On a du la descendre. Pathétique. Féministe, elle voulait faire la loi, remplacer la Lectrice, tout le tralala, mais ici on n'a plus besoin de dictatrice. Tu connaissais cette folle ? »

C'est affreux, même à la mort, à la dévastation, à la misère, on s'habitue, on banalise, même la guerre devient normale. Si j'avais mille frères et sœurs mourrant jour après jour, et bien les derniers jours, je ne verserais plus une

larme pour eux. La vérité est que derrière l'habitude se terre la plus sournoise et la plus pernicieuse des drogues humaines : l'accoutumance à la réalité, inchangée depuis les cavernes afin de stabiliser le confort autant que l'inconfort, de les rendre continus et donc neutres, afin de polir les ruptures continues avec nous-mêmes et de nous éviter mollement le face-à-face effrayant et si humain avec la rupture finale.

Les missiles verts fusaiement à l'horizon, illuminant les montagnes bleues et pourrissant quelques nuages dans le ciel, comme les orages d'une autre planète, qui me fut soudain complètement inconnue. Et j'y étais perdue. Quelles destinations ces missiles allaient-ils détruire ? Je m'en moquais. Des gens mourront, je m'en moquais. Je devais m'en moquer, sinon c'est moi qui mourrait. Mais je n'y parvenais pas assez bien, un creux pesant irradiait tout mon estomac et je me retenais de hurler, de me rouler par terre pour pleurer comme une enfant. Pas seulement à cause de la mort de Loa, aussi pour cette misère dans laquelle nous supportons de vivre, dans laquelle on arrive même à rire. Rire à côté d'un mort. J'avais envie de vomir, vomir le monde entier et rester seule. N'est-ce pas là ce qu'ont recherché les milliard de comateux qui rêvent maintenant dans leurs frigos ? Fuir une réalité trop courte, frustrante et pauvre, vers une infinité de paysages mystérieux et toujours réinventés. Imbéciles ! Ce que l'ultime technique vous a permis, c'est de ne plus croire à la vie, sans mourir.

« Alors ? Tu la connaissais ? »

« Je crois, vaguement, oui. »

« Tu sais, on l'a poursuivie à travers toute la ville nuit et jour pendant une semaine. Plusieurs Génétiques manipulaient les éléments autour d'elle. Elle fendait la ville

comme Moïse la mer, mais le peuple à sa suite n'était qu'un champs de ruines et de cadavres. »

Héché s'interrompit, me fixa un instant, étonné par sa métaphore si audacieuse.

« Tu le noteras dans le carnet dis ? Tu pourras noter ceci pour moi ? »

Je n'eus le temps ni de comprendre ce ton soudain suppliant, ni de répondre. A l'entrée du dépôt, qui était en fait le trou d'une explosion dans le béton armé, avec les fers rouillés et tordus qui dépassaient de l'épaisseur du mur comme les piques d'un portail, Albinus et un ami tout rabougri, vêtu d'un uniforme Jeans passablement troué, nous accueillirent sobrement.

« La Lectrice s'impatientait. »

Je t'ai écrit jusque tard dans la nuit, sur le toit du dépôt de béton qui leur sert de repère, au bord du lac, avec une vue plongeant dans le néant du cratère. On y distingue les ombres lépreuses, repliées, des rescapés de la Chimique. La nuit, ils sortent de leurs cabanes abyssales et remontent tout près des digues, à la recherche de quelques algues ou de rats morts pour se nourrir. Les dents des montagnes sur la rive opposée dominant avec la lune le rictus blême du lac. Et les étoiles seront-elles toujours là pour nous voir mourir ? Yeux enfoncés dans le ciel clair, leur brillance glaciale me dégoûte. Elles nous ont si longtemps joués la comédie de l'éloignement, la splendeur divine de l'infini, alors qu'elles n'étaient toujours qu'à un souffle de pensée, qu'à un pet de l'imaginaire. Comment les anciens ne voyaient-ils pas que la Terre et son atmosphère et sa gravité ne sont qu'une vulgaire prison pour bipèdes cosmiques dangereux ? Les étoiles invitaient des moments de poésie pour nous évader de notre statut de bipèdes terrestres, mais en réalité elle n'étaient que les graffitis piquetés sur les murs

d'une autre prison plus vaste, plus cynique, le cachot des rêves. Je les hais, elles et leur immémoriale imposture.

Egrener les jours dans ce carnet n'a plus aucun sens, vu que très prochainement le temps n'existera plus. Les jours se confondent, le passé est ce qui sera, demain matin le ciel sera noir, car le soleil et les étoiles n'ont plus de raison d'être, c'est l'encre du lac qui noircira trop tôt les pages de nos vies : le temps n'existera plus... Et c'est la seule manière de te retrouver ! Igor, comment imaginer telle folie ?

Epuisée, je vais dormir ici, sur le toit. Les anarchistes ne m'adressent plus la parole. Maintenant ils me craignent vraiment. Ils craignent que je sois la preuve vivante de leur inexistence. En effet, quoi de plus morbide que de se sentir devenir fantôme ?

La Lectrice est une naine, toute piquée de piercings et harnachée dans un habit de cuir noir. Elle me prit tendrement par la main, comme si j'étais une orpheline perdue, et me guida à travers le labyrinthe métallique du dépôt. Nous longions d'énormes rangées de sacs de farine, de sucre, de viandes séchées, éclairés seulement par la grosse bougie que tenait cérémonieusement Héch en nous précédant, jusqu'à un étroit escalier s'enfonçant vers les caves. Derrière nous, Albinus murmura quelque chose à son compagnon en Jeans qui disparut aussitôt dans un corridor perpendiculaire. J'avais la désagréable impression de devoir assister à la réunion d'une secte, et peut-être pas en tant que spectatrice, mais en tant que sacrifice. Je craignais être tombée dans un piège. Je me rappelai du comportement étrange de Héch lorsqu'il creusait son trou dans le lac, de l'histoire alambiquée de sa mère et de sa famille, de ses mimiques clownesques cachant sa tension intérieure, et sa façon bavarde et affable d'entretenir la conversation pour me mener jusqu'ici. Que me voulaient-

ils, ces gens-là ? Qu'avaient-ils fait de mon carnet ? La Lectrice se retournait de temps en temps vers moi en souriant, comme pour me rassurer. Ses yeux bleus et fins, doucement plissés par une étrange compassion, cachaient mal une certaine inquiétude. Son visage vacilla un instant à la lueur de la bougie et lorsque l'ombre de Héch l'avalala, je ne vis plus que ses yeux perçant la pénombre, calculateurs. En descendant les escaliers visqueux, sa main, qui avait de la peine à enserrer la mienne, se crispa légèrement autour de mon index et de mon pouce, désireuse d'empêcher définitivement toute fuite in extremis. En arrivant devant une porte massive, comme encastrée dans le mur humide, elle me chuchota : « Pas de panique. Tout va très bien se passer. » Quelle panique ? Qu'est-ce qui va bien se passer ?... A peine eus-je le temps d'y penser que Héch ouvrit largement la porte, sans un grincement.

Assis autour d'une immense table ovale en bois massif, huit visages s'enracinèrent dans mon regard. Les murs en béton de la petite salle enfumée réfléchissaient la lumière d'un chandelier collé à la table par les coulures de cire. On aurait dit que les ombres ici rampaient sur eux pour tous les effacer. Ces huit hommes m'observaient en silence, impassibles, sentencieux, et la porte se referma derrière moi. La Lectrice :

« Messieurs les Théoristes, je vous présente la femme qui vous écouterait avec respect pour le restant de ses jours. »

C'est une voix péremptoire qui sortit de la poitrine de cet être, et sur cette parole, elle tira le carnet de la poche intérieure de son veston tout enguirlandé de diverses chaînes, le considéra avec une mimique de dégoût et le jeta sur la table prestement, devant une chaise vide. La couverture cuivrée glissa, reluisant telle la peau d'un animal plat et rampant, un animal dont je suis seule à percevoir les mouvements et la vie.

« Assieds-toi. »

L'attitude de Héch changea soudain aussi. J'ai obéis. La Lectrice trottina alors pour s'installer à l'autre bout de l'ovale formé par l'assemblée des Théoristes, elle grimpa sur sa chaise avec l'aide attentionnée de Héch. En face de moi, frôlant le pied volumineux du chandelier, je vis sa tête minuscule, ridicule bout de chair rigide et arrogant qui dépassait tout juste de l'épais plateau de la table. Héch et Albinus se placèrent à ses côtés. Je devinais alors qu'ils étaient ses émissaires directs, qu'elle m'avait envoyé chercher par ses généraux les plus astucieux. Quelle complot rondement mené pour venir à bout d'une simple infirmière en manque d'amour, exprimant ce manque dans un journal si banal ! Pourquoi ces gens m'accordaient-ils tant de mépris et à la fois tant d'importance ? Ils semblaient tous désirer mon carnet, leurs regards vacillant entre la peau cuivrée sur la table et moi, et tellement le craindre. Ce ne sont que des mots...

« L'Ailleurs des comateurs, ce sont leurs yeux posés sur nous, où chacun de nous n'est qu'une parole trop vite lue. »

Phrase pesamment articulée par la Lectrice. Les cendriers débordaient de mégots nerveux fumant encore. Je me sentis comme ces mégots, achevée. Le silence dominait tout le monde autour de la table, il s'insinuait sous nos bras, enserrait nos corps pour les rendre flasques et sidérés, assis entre nous tel un dictateur invisible obligeant à se taire, menaçant de rendre chacun de nous insignifiant, point de nullité au moindre son émis. Mon visage baissé était devenu une fixation collective. Moi-même j'observais le pied du large chandelier arrimé à la table par une sculpture tentaculaire de gouttelettes roses et je sentis le désarroi de ces visages flottant dans l'obscurité, esprits vacillant au rythme des flammes qui peinaient à les éclairer. Je sentis cette peine générale qui voulait m'assaillir,

m'immoler pour faire semblant que je n'existais pas, m'oublier, mais qui savait en même temps que cet acte précipiterait l'inéluctable. Devais-je parler ? Non, je n'ai rien eu à dire, ils savaient que j'étais comme eux, un jouet de mots. Alors je me suis tue, juge et condamnée.

La porte s'ouvrit doucement et M. Jeans s'approcha de moi. Il déposa avec empressement une grosse plume noire tout près du carnet. La Lectrice frappa sur la table, ce qui ne produisit presque aucun son, et dit :

« Voilà ce qui va se passer, mademoiselle l'infirmière. Désormais, vous vivrez ici, dans cette pièce, et vous deviendrez notre scribe. A partir de ce moment, vous noterez tout ce qui sera dit ici à l'intérieur de votre carnet. Les onze Théoristes que vous voyez assis à cette table se réuniront ici chaque jour, ils exposeront tour à tour leurs nouvelles théories, ils les discuteront, et je veux que chaque parole soit scrupuleusement reproduite dans votre carnet, à la suite du texte que vous avez vous-mêmes écrit. Pour cela, vous utiliserez la plume qui a été déposée devant vous. Je connais votre prodigieuse mémoire, néanmoins, un dictaphone sera mis à votre disposition, car je veux une retranscription fidèle et lisible. Ai-je été claire ? »

J'ai toussoté. Soit cette réunion qu'on m'imposait prenait une tournure sérieusement grotesque et on se moquait de moi, soit j'étais en compagnie de véritables fous et alors il fallait que je me sorte de là au plus vite. Mais je ne sus plus où placer la vérité, et où le mensonge. Le mieux était encore d'accompagner leur délire sans rechigner. Pragmatique comme une secrétaire en face de ses nouveaux patrons :

« Je ne suis ni dactylo, ni greffier, or le temps nécessité par l'écriture est beaucoup plus long que le temps de la parole. Il y a même une équation calculant la différence entre la durée de la parole écrite et la durée de la parole dite,

en fonction de la capacité musculaire de la main, de son épuisement graduel et de la capacité d'écoute et des réflexes du scribe analysé. Les expérimentateurs sont arrivés à établir cette équation, trop complexe pour que je vous la décrive, mais néanmoins il faut savoir qu'il en ressortait une constante, que vous connaissez tous sans doute puisqu'il s'agit de π . La quadrature selon l'axe d'écriture et l'axe de la parole aboutit à l'impossibilité rigoureuse de retranscrire dans un support verbal l'intention de la parole dite d'une part, et d'autre part sa *qualité*. Bref, si je dois noter jour après jour tout ce qui sera dit ici, je ne dormirais plus, et par conséquent ne pourrais plus assurer une qualité de retranscription optimale. »

Devant ce commentaire très technique, un murmure d'étonnement autour de la table. On eut dit qu'ils s'attendaient plutôt à un refus catégorique. Mais la Lectrice, imperturbable :

« Silence vous tous ! Ceci n'est pas un problème, mademoiselle l'infirmière. Je suis convaincue que ces messieurs les Théoristes seront plein d'égard envers vous et pourront contenir leurs élans théoriques afin de vous laisser le temps d'écrire. Et si des passages vous échappent, ou si votre main fatigue, vous n'aurez qu'à utiliser le dictaphone que voici. »

D'un geste allongé si c'est possible pour une naine, elle fit glisser l'appareil dans ma direction et celui-ci heurta violemment le carnet qui tomba par terre avec un claquement de livre refermé. A ce bruit, tout le monde sursauta, même la Lectrice ne pu contenir un tressaillement, comme si ses mots s'étaient libérés de l'appui des pages pour venir grignoter les pieds de l'assemblée. Le délire avançait, il se concrétisait dangereusement.

« Mais ramassez-le donc ! »

Pour faire oublier sa voix pressante et paniquée, la Lectrice ajouta aussitôt :

« Messieurs, nous allons pouvoir commencer cette première séance !... Du moins si mademoiselle l'infirmière daigne bien ramasser son trésor... »

Je restais immobile :

« Vu que je suis tellement indispensable ici, je me demande ce qui m'oblige à vous obéir, Madame. »

Craquements intimidés de plusieurs chaises, grattements malencontreux derrière les nuques, soupirs de trop, je pris toutes ces brèves attitudes comme autant de victoires, mais la Lectrice quant à elle ne parut pas perturbée outre mesure par cet affront. Elle me sourit même largement. Je pensais bien qu'elle s'était préparée à ce genre de résistance, et j'étais curieuse de savoir comment elle comptait me forcer à écrire sous la dictée.

« Mademoiselle l'infirmière, sachez que vous êtes entourée ici de gens sans pitié qui sont disposés à égorger un à un ces pauvres malades et vieillards et innocents qui débarquent dans ce dépôt par attelages entiers. Combien de morts inutiles supporterez-vous pour l'unique raison de refuser d'écrire ce qu'on vous dicte ? »

Pause diplomatique. Elle alluma une longue cigarette brune et tira quelques bouffées tranquilles. Elle m'eut l'air tout à fait capable d'appliquer à la lettre le massacre pointilleux qu'elle venait de suggérer.

« Il y a quand même quelque chose qui me dépasse ici. Pourquoi moi ? Qu'ai-je à voir avec vos délires ? Vous ne pouviez pas trouver quelqu'un de plus apte que moi pour jouer votre secrétaire ? Et mon carnet... »

Je l'ai ramassé et plaqué brutalement contre la table, provoquant ainsi un autre sursaut général.

« ... Pourquoi justement écrire dans ce carnet, un journal intime, une collection de sentiments qui n'a rien à voir avec

vos sacrées théories ? C'est à cause du carnet ou ai-je donc vraiment un talent caché ?... Je souhaiterais qu'on m'explique un peu mieux de quoi il retourne ici. Et si votre explication me convient, alors je vous promets de recopier vos foutues théories. »

Oublier mes vieilles illusions de vie enchantresse en ta compagnie, Igor, retomber dans le trou de cet abominable présent, m'abattre sur moi-même et oublier toute lutte. Je te sentis perdu, définitivement perdu pour moi, et tous ces abrutis qui s'accrochaient encore à je ne sais trop quel espoir secret au fond de leur cube en béton, me parurent soudain futiles, lointains :

« En fait vous avez raison, je m'en fous. De toute façon, je n'ai plus rien d'autre à faire. »

Et puis j'ai ajouté encore, explicitant ainsi ma renonciation :

« Il vous faudra aussi me trouver un autre carnet, car j'arrive bientôt au bout de celui-ci. »

La Lectrice se leva sur sa chaise, visage en avant, yeux exorbités, tout le monde se tourna vers ce bout de femme immensément horrifiée et, comme happée d'un coup par une terreur trop grande pour son petit corps, elle s'évanouit. Le choc de sa tête qui s'abattit sur la table sonna le glas de la panique. Tous les membres de cette congrégation fumeuse se précipitèrent vers elle. Je restais immobile.

Plus tard, la Lectrice s'est lentement remise de son malaise et m'a invitée, pâteuse, à la soutenir jusqu'à son Sanctuaire. Son Sanctuaire des Mots. Nous laissions la bande derrière nous, défaite, et après quelques virages dans un labyrinthe de couloirs tachetés par des chandeliers, nous arrivâmes dans une pièce à sa mesure, une minuscule tanière sans fenêtre dont les murs étaient tapissés de rangées serrées de carnets, toutes tailles et épaisseurs

confondues. A côté du lit trônait un ordinateur sur lequel brillait l'image familière de l'entrée dans le Net, son terrain de chasse favori. Elle s'assit mollement sur le lit, sidérée.

« J'étais la Diane dominant une forêt de mots et vous venez de me la faucher, très chère. Vous avez fait de ma forêt une plaine de cendres, à l'image de votre carnet. Tous ces mots que vous devinez entassés sur ces étagères sont vains. Ils sont les répertoires d'un vide que personne ne lira jamais. Je me rends compte que si je les ai tous lus, depuis le début, c'était uniquement parce que je cherchais *votre* carnet. Ma quête a toujours été la quête de ma propre mort. Je n'en reviens pas. Cette idée devrait me rendre folle, et je suis là, encore capable de penser, encore capable de vous parler. »

Une interrogation muette de moi à elle.

« La Folie danse parmi nous depuis le jour où vous avez commencé à écrire, vos souvenirs et votre existence sont la cause de l'anéantissement de l'univers. Nous sommes tous. »

Elle déglutit.

« Nous sommes tous vos enfants. Vous nous avez inventé, vous nous détruisez, et maintenant notre renaissance dépend d'Igor. »

Une interrogation inquiète de moi à elle.

« Ou alors, il ne nous restera plus qu'à errer dans le néant, comme le doute d'un dieu. »

« Expliquez-moi. »

« Plus tard, quand vous aurez tout écrit, quand vous aurez rattrapé le temps perdu depuis le vol de votre carnet, ce vol qui a été un sursaut de notre hasard, un sursis pour nos vies. Alors j'essaierai de vous expliquer, mais pas avant. Je ne dois pas vous influencer. Ecrivez en toute innocence, cela baignera d'un peu de pureté l'image que nous offrirons en pâture aux yeux de l'Ailleurs. »

Sa voix se ternit, éteinte par la stupéfaction. Elle se laissa tomber en arrière dans son lit pour enfant. Dans ce brouillard d'informations illuminées un détail essentiel me taraudait. Je ne comprenais pas en quoi tout cela me concernait. Après tout, si le carnet détient vraiment une sorte de magie verbale influençant la réalité par ces mots, c'est du moins la confiance qui ressortait du soliloque délirant de la Lectrice, qu'est-ce qui empêcherait une autre personne d'y projeter sa pensée et ainsi de s'emparer de cette force ?

« Expliquez-moi au moins une chose : pourquoi moi ? »

Elle hocha nerveusement la tête sur le coussin.

« Cette question n'a aucun sens. C'est comme si un nouveau-né pouvait parler en sortant du ventre de sa mère et que sa première question fût : « Pourquoi moi ?... » Vous pourriez lui répondre ? C'est indécent. »

Elle paraissait avoir définitivement abandonné son idée de me nommer secrétaire personnelle des Théoristes, aucune arnaque ne se lisait plus dans ces yeux tristes, il n'y planait qu'une profonde lassitude. Je compris qu'en me poussant à écrire les idées des Théoristes dans le carnet elle cherchait en fait à repousser l'événement : que j'arrête d'écrire lorsque j'aurai tout dit, et cet arrêt signifiait selon elle l'arrêt de tout chose vivante sur cette planète. Comme si elle avait voulu sauver le monde, ou du moins lui donner un répit, mais en voyant les trois dizaines de pages qui restaient dans le carnet elle avait constaté l'absurdité d'un tel héroïsme. Je me suis rappelée les visages effrayés de ses acolytes devant mon carnet, et une question m'échappa encore :

« Pourquoi avez-vous si peur du carnet ? »

Son regard gêné se posa sur mes mains étreignant férocement la couverture rugueuse.

« Ouvrez-le. »

« Le...le carnet ? »

« Et bien oui, allez-y, ouvrez-le ! »

Je considérai un moment la couverture entre mes mains. Les reflets striés par l'usure semblaient me taquiner, ils étaient les prémices d'un objet palpitant, glissant entre mes mains tel un gros insecte carré, vivant et me défiant : « Ouvre-moi, et tu verras, j'avalerais ton univers d'existences nulles, d'images tordues par une réalité boiteuse dont personne ne comprendra les fondements, parce que ces fondements ont la logique des rêves, et tu n'es aussi qu'un rêve, tu seras la première que je goberai, la Lectrice y passera à son tour, puis cette pièce, puis le dépôt, puis la ville, puis tout disparaîtra dans le happement de mon infinie obscurité. Ouvre-moi, et tu verras, tu verras comme je peux avoir faim. » Voix nasillarde me léchant le cerveau comme une glace grise, titillant ma mémoire, ce faramineux foutoir. Je me suis souvenue des premiers jours, lorsque j'avais refusé de continuer à écrire dans le carnet parce que je sentais autour de lui le halo d'une menace incontrôlable pour mon amour, cet amour qui avait pourtant motivé sa naissance. « Et lorsqu'on se retrouvera on échangera nos carnets, on lira, on rigolera ou on se fâchera, peu importe car alors on aura l'impression qu'aucun morceau de temps ne nous aura séparé. Ces carnets identiques qu'on aura toujours chacun dans notre poche, c'est le cordon ombilical de notre amour », ta voix légère ricochant dans l'aéroport désert. Igor. Les derniers avions qui s'envolaient, bondés de combattants tonitruants, le soleil trop clair qui inondait le hall où tu m'avais susurré un « je t'aime » au goût du café que nous venions de partager, les ombres longilignes des baies vitrées découpant les visages de ces derniers soldats, l'écho de leurs chants remplis de joie et d'espoir dans tous les corridors vides, lorsque je m'enfuyais en pleurant. Ton départ. Je me suis

souvenue de cela, et plus encore, du moindre détail. Comme j'avais peur du carnet les premiers jours, à mesure que mes mots rechignaient à s'y inscrire et que je voyais s'épaissir le temps et l'espace qui nous séparaient, quelle repoussante sensation d'éloignement s'approfondissait ! J'observai cet objet froid et visqueux entre mes mains et ma répugnance fut à nouveau mise à nue, sans les fards de l'amour pour la défendre, je redécouvris à quel point mon intuition avait été perçante, mais pas tout à fait pour la même raison. En vieillissant, le carnet dévoilait sa véritable nature, ces mots qui lavaient ma peine de ne pas t'avoir à mes côtés le salirent tout à coup, il devint le réservoir regorgeant d'une vie essoufflée et sinistre. Et si la Lectrice disait vrai, si ce carnet sur lequel je m'étais épanchée n'englobait plus seulement ma vie après toi, mais toutes les vies après toi, leur commencement à travers moi et leur fin à cause de moi, comme une pendule universelle dont je serais les aiguilles et toi l'horloger ? Comment aurais-je pu, par ma seule pensée, par mon regard posé sur ce qui m'était arrivé, représenter tout une humanité périssant ? Comment le carnet aurait-il pu contenir l'ensemble des existences de tous les résiduels ? Aurait-il été une sorte de bible destinée à forger les opinions d'un autre univers ? Je n'arrivais pas y croire, je pensais qu'il n'est qu'un trompe-l'œil, une vision immensément tronquée, et son unique valeur qui résidait dans un acte d'amour pour toi avait été oubliée en faveur de l'expression de ma vie.

« Ne me dites pas que vous avez peur, vous aussi maintenant ? »

La Lectrice s'était redressée, préoccupée. Entre mes mains, le carnet ria encore de moi. Je l'ouvris comme pour le déchirer, le détruire.

« Non je n'ai pas peur. Qu'y a-t-il d'impressionnant le long de ces pages si ce n'est la lente pourriture de mon égoïsme ?... »

Je me suis effondrée sur un siège pour enfant :

« J'ai oublié Igor. Tous ces mots devaient être en son honneur et je l'ai oublié. Et vous voulez encore que j'en rajoute ? Que je parle de moi et de ce qui m'arrive alors que ce carnet lui est dédié, à toute sa personne, à tout l'amour qui nous a réunis ? C'est futile, pitoyable, dérisoire. »

Lançant le carnet dans sa direction : « Brûlez-le au lieu de le diviniser ! Ce n'est que le résultat d'une mièvre souffrance. Vous savez comment je me sens ? Comme une triple équipe de travailleurs bûchant 24 heures sur 24 dans une salle climatisée. Ils bossent ils bossent, sans cesse, et ils arriveraient presque à donner un semblant de vie à cette salle climatisée. Un jour ils font la grève, et la salle est vide, et on se rend compte que malgré ses cartes postales, sa machine à café, ses répertoires persos dans ces ordinateurs persos bourdonnant pour rien, ses plantes et ses post-it, cette salle est morte. »

Le carnet tomba sur les genoux menus de la Lectrice. Pleine de précaution, du bout des doigts, telle une entomologiste en présence d'un insecte à la fois précieux et dangereux, elle le retourna et l'ouvrit en pinçant de part et d'autre les pages du début, hérissées de mes fins caractères rouges, puis noirs, et les pages de la fin, imberbes. Le reste pendouillait dans l'air, multitude de pattes fines et rectangulaires. Elle le souleva légèrement et regarda par en-dessous, à la manière d'un mécanicien le moteur d'une voiture. Grimace crispée. Dégoût, peur et fascination :

« Alors toutes ces pages sont remplies de mots, de votre écriture ? »

« Que voulez-vous dire encore ? Oui, bien sûr ! Enfin, presque toutes. Je... »

« Ne m'en dites pas plus. Je ne vois rien. »

Elle poussa plus loin son étrange remarque.

« Ces pages sont à mes yeux toutes parfaitement vierges.

Tous ces carnets que vous voyez ici autour de moi, ainsi que les innombrables pages de journaux intimes qui sont dans cet ordinateur, tous ces mots je peux les lire, ils m'appartiennent parce qu'ils appartiennent à ce monde. Tandis que vos mots n'existent pas ici, ils s'égrènent pour l'Ailleurs. Mais ne vous inquiétez pas, ce n'est pas vous qui êtes folle, c'est moi qui ne peux pas voir. Je commence à me faire à cette idée, et aussi bizarre que cela puisse vous paraître, c'est tout à fait normal : votre rôle de génitrice vous donne le droit à l'exclusivité sur votre création et mon rôle est de vous le dire, de vous baptiser en quelque sorte. Cette création, en tant que monde sorti du néant, n'est lisible que pour ceux qui se trouvent à l'extérieur de ce monde, autrement dit vous, créatrice, et ceux à qui vous envoyez le message, les comateux. Je ne peux pas voir ces mots... mais oh ! bon sang comme je peux les sentir ! »

« C'est parfaitement ridicule. J'appartiens à ce monde autant que vous, et il existait bien avant que je me mette à écrire dans ce carnet ! J'ai écrit par amour pour Igor je vous l'ai dit, parce que lui de son côté faisait de même, et j'ai simplement glissé, en me racontant moi plus que nous ensemble, vers un égotisme trop humain. »

« Je le répète : je ne peux rien vous expliquer maintenant. Il vous faut écrire sur le vol du carnet et ce qui s'est passé ensuite. Alors nous pourrons parler. Mais ne vous lamentez pas en ce qui concerne votre amour soi-disant dévié pour Igor. Je vous garantis qu'il pense à vous chacune de ses secondes, qui ne sont pas les nôtres. Le carnet est comme un miroir sans teint. Pendant que vous écrivez, avec le reflet de votre visage comme seul compagnon, de l'autre côté Igor vous observe, et son regard suit exactement les

mouvements de votre plume. Par le carnet, votre amour est glorifié, mais c'est un amour inhumain, surhumain, intouchable, à la fois oublié, et marqué à jamais. »

« Mais Igor est là-bas, il ne... »

« Oubliez cet endroit où il est parti, ce n'était qu'une étape par laquelle Igor devait passer pour vous atteindre. Il fallait que vous soyez loin l'un de l'autre pour que l'idée du carnet soit forgée. »

« Mais Igor a existé ! Je l'ai touché ! Nous avons fait l'amour ! Nous avons vécu ensemble ! Nous nous sommes disputés ! Nous nous sommes séparés ! Je peux même vous donner la date précise, c'était après l'affaire de la simulation du lac, nous nous sommes retrouvés, nous... »

« Non. Tout cela, vous l'avez inventé pour pouvoir écrire le monde. Prenez ça. » Elle me tendit le carnet. « Et sortez maintenant, allez sur le toit, écrivez, je viendrai vous voir. Ecrivez, ensuite vous saurez tout ce que je sais. Le reste, vous êtes seule à pouvoir le trouver. »

Sur les étagères, les carnets venant de tous les coins du monde, peuplés par les mots d'une multitude de penseurs désireux d'exprimer leurs émotions, leurs quotidiens, leurs secrets, leurs soucis, me tournaient le dos et se taisaient, serrés les uns contre les autres comme terrifiés par ma présence. Leurs reliures bombées, lâches, usées ou brillantes, cachaient des mots insignifiants ou essentiels, des amours explosifs ou déçus, des peines terribles ou des joies sans fin, les paysages intimes de chaque être, eux contiennent notre monde, le décrivent et doivent le faire lire, non ce misérable carnet que je porte et dont il semble que je sois la seule à pouvoir lire les signes. Mes mots ne sont que des singeries personnelles dans un cirque immense rempli d'images folles, des gouttes aléatoires d'idées jetées sur la toile de l'humanité, comment pourraient-ils être la source et la chute de toutes les pensées, comment les

quelques symboles d'une seule âme sauraient être les représentants de toutes les vies ? Un génie parviendrait peut-être à rendre l'humeur de son temps en mots, encore serait-elle teintée de ses propres humeurs, mais donner aux mots le droit de créer la vie ou de la détruire ne peut être que le songe d'un écrivain stérile.

La porte s'ouvrit sur cette question et Héch me pria de le suivre.

Plus personne ne vient me déranger. Ce matin, le jour ne s'est plus levé. Les dernières pages de ma vie vont donc s'éteindre dans la nuit. J'aurais du mieux me préparer, écrire plus vite, d'avantages de mots pour décrire ma réalité, mais je ne pouvais pas savoir, je ne pouvais pas. Je ne quitte plus le toit du dépôt, j'observe le lac vide, qui m'attend. Je ne me nourris plus, à quoi bon ? Il y a eut beaucoup de suicides et de meurtres dans la nuit, certains s'empiffrent jusqu'à la mort, d'autres font l'amour, pour faire semblant de créer à l'heure du néant. Partout, ce n'est que silence atterré ou au contraire orgies effrénées, deux facettes de la folie provoquée par la perspective proche d'un évanouissement définitif. La peur de la mort tient le reste des vivants entre ses mains, glacés, attentifs, immobiles.

Je sais que le monde entier me regarde. On ne parle que de moi sur le Net, toutes factions confondues, et le Tyran des Drogues s'est même débranché de ses perfusions permanentes de LSD, en signe de soumission à ce destin que je représente, c'est Héch qui m'a timidement confié la nouvelle. Les mauvais ou les désespérés - ce qui revient au même, me haïssent et m'appellent l'Oeil du Néant, les résignés ainsi que quelques chrétiens endurcis par l'approche de ce qu'ils nomment évidemment l'apocalypse m'appellent la Vierge. Je ne suis pourtant ni maître de ce qui se passe, ni fautive. Tout cela me dépasse.

Quelques temps sous l'obscurité fixe du ciel après qu'elle m'ait confiée ses vagues éclaircissements, je réalise à quelle point la Lectrice est un intermédiaire indispensable entre nous deux Igor, pour nous connecter, pour te permettre de lire le carnet. Je n'imagine certes pas qu'elle s'envolera vers toi une fois que j'aurai terminé, ce qui ne va plus tarder, dans le but de te confier le carnet tel un ange salvateur, mais elle donne un sens, nébuleux mais néanmoins un sens, à toute cette folie qui me cerne, qui veut m'envahir et m'emporter comme elle le fait pour la plupart. En rétrécissant le monde à ma personne, la Lectrice me rapproche de toi, elle concentre ainsi notre amour et me donne la force de continuer à écrire. Sans elle, sans ses émissaires, la perte du carnet aurait sans doute entraîné un abandon. Et s'il s'avère un jour que tous ces événements sont un mensonge, une illusion née d'un crépuscule qui n'est pas la fin des temps, alors sache que ce mensonge était honnête.

J'ai commencé à retracer le passé au jour du vol, au jour du dernier répit. Sans doute, beaucoup de temps s'est écoulé depuis que je me suis mise à écrire, assise dans un coin du toit, mais dans la nuit du ciel qui est apparue au même moment, angoissante coïncidence apparue comme si j'étais son instigatrice, je ne peux sentir autrement que par les battements de mon cœur le passage du temps. Or mon cœur bat trop vite.

C'était hier, ou il y a mille ans, qu'importe.

La Lectrice est venue me rejoindre sur le toit. Elle pleurait et me suppliait sans cesse de bien noter dans le carnet tout ce qui s'était produit depuis le vol. Comme elle l'a fait ces derniers jours, depuis la réunion à la cave, elle jurait de m'expliquer ce qu'elle savait et me répétait : « Igor

aussi, il faut que vous sachiez pour Igor. C'est important, Igor est important. Vous l'aimez toujours n'est-ce pas ? Car c'est important... Et n'oubliez pas Héch, je l'aime bien Héch, et Albinus, écrivez sur le moindre détail, sur tout ce qui vous est passé par la tête depuis le vol du carnet, c'est bien, cela prendra du temps, un peu de temps, c'est bien, il fait déjà si sombre, mais ce n'est pas grave, c'est ainsi, c'est écrit, n'est-ce pas ? » En voyant les quelques pages vierges qui restaient, elle recommença à pleurer comme une fillette, bruyante et pitoyable, et me confia en saccades : « Il ne faut pas que je sois juste un mot, il faut qu'on sache plus de moi, qu'on connaisse un peu ma vie. Ne dites pas que j'ai pleuré. Ou si, dites-le. Il faut que ce soit vrai, tout, vrai. » Dans un élan de panique, comme la perspective d'une mort inévitable sait si bien les inventer, elle insista pour être absolument notée dans le carnet, qu'elle soit identifiable, que son rôle était primordial, primordial, après vous bien sûr, après vous et Igor, elle me sanglotait dans la main. Elle m'a demandé, timidement :

« C'est pour aujourd'hui ? »

« Oui. J'arrive au bout. Il ne reste que ce qui se passe en ce moment et le discours que tu vas nous faire. Après, je pourrais y aller. »

« Bien, bien. Tu sais déjà où alors. Plus trop de pages, hein ? »

Non. Mais je suis restée silencieuse.

« Bien, bien. Rejoins-nous à la cave dans une heure. Je parlerai. Ai-je beaucoup de place ? »

Je n'ai rien dit, observant le lac sous cette nuit qui n'en finit pas.

« Bien. Bien. »

Elle est repartie en gémissant. L'éloquence du désespoir. Héch et Albinus l'accompagnaient, ils l'ont attendue à l'entrée du toit, ils n'ont pas osé venir plus près. De me

voir penchée sur le carnet désormais les effraie. Ne suis-je pas pourtant l'unique preuve de leur existence ?... Mais cette idée doit les terrifier.

La Lectrice pleure parce que je n'aurais bientôt plus rien à écrire. J'arrive au bout du déphasage causé par le vol du carnet, le présent est presque à nouveau sur ces mots, mais il ne le sera jamais tout à fait, et je pressens que si tout ceci est vrai, alors c'est le fossé abyssal entre moi vivant et moi écrivant qui nous absorbera tous finalement. En imaginant que tout s'accroche peut-être à ces mots, que nous sommes ici, autour de ce dépôt, le premier plan d'un monde lu par un autre monde qui lui donne vie par sa lecture, nœud intemporel observé par deux univers à la fois, le notre impuissant qui attend la fin, et l'Ailleurs des comateux, j'ai bien essayé de prolonger dans le texte tout ce qui est arrivé jusqu'à présent, avec des détails inutiles, des contradictions et des répétitions, mais je ne peux pas écrire éternellement et le carnet aussi approche de ses limites. Bientôt, c'est ainsi, il n'y aura plus rien à lire. Pourvu qu'elle mente ! Hélas je crains qu'elle ne dise vrai : aucun de nous n'existera plus autrement que par le carnet. La Lectrice pleure, le monde entier tremble derrière elle, et moi, et moi j'écris cela.

Le trou du lac me nargue, il s'impatiente. J'ai cru distinguer se promenant dans les brouillards des profondeurs la silhouette monacale du Génétique. Comme tout le monde, j'ai peur.

Des missionnaires, des émissaires, des croisés ou des pèlerins, des guerriers ou des messagers, se sont envolés de tous les continents dans le but de venir me kidnapper, de me détruire, de me conseiller ou de me supplier. Mais ils n'arriveront jamais. Il est trop tard. Ainsi l'ai-je décidé, avec

entre mes mains les quelques feuillets restants du carnet. Et si je l'ai décidé, cela signifie que tous leurs efforts resteront suspendus dans le néant, infiniment vains, sans accomplissement possible. Quel pouvoir ai-je entre mes mains ! Pourtant ce pouvoir lui-même ne te ramènera pas à moi, Igor. Car c'est le pouvoir de ce qui s'est passé, uniquement.

Je me suis levée pour aller voir le campement sur la rive. Il s'est encore agrandi. Des milliers de tentes et de constructions précaires ont poussé dans les parcs, sur les routes, contre les murs effondrés et le long des rues grim pant vers les hauts de la ville. Immense fouillis hurlant de flammes et de loques humaines qui errent entre les corps calcinés des immolés et les gémissements traînants des fous qui survivent, affamés par un espoir inutile, s'agglutinant autour du dépôt et s'éparpillant jusqu'au milieu des débris de la ville dont les ruines s'entassent à mesure que mon regard s'élève vers l'impossible nuit. Il n'y a plus d'étoiles, moi qui les détestait, maintenant je les regrette.

Je suis restée longtemps immobile près du bord du toit, devant ce spectacle qui n'est même plus de l'horreur, simplement le dernier stade d'une entropie naturelle où tous les instincts rejaillissent, tantôt exécra bles, tantôt magnifiques. Oui, je trouve cette dévastation belle.

Un jeune homme débraillé s'approche du ponton menant au dépôt et m'aperçoit, songeuse sur la lisière du toit. En me désignant, il alerte d'autres personnes. Je suis restée trop longtemps près du bord à contempler la misère à mes pieds, comme une princesse son peuple, m'autorisant par le souvenir de l'amour (l'amour ne rend-il pas tout beau et uniforme ?) à juger belle cette dernière désagrégation de l'humanité dans l'obscurité et les flammes. Le doigt levé vers moi, l'homme ameuté la somnolence de la foule autour

de lui, ce qui provoque vite un attroupement devant le ponton. Tel un fantôme protéiforme, ma réputation hante déjà tous les esprits. Mais je ne sais pas quels aspects multiples elle a pu se donner. Suis-je une prophétesse ? Une tyran ? Une messie ? Une antéchrist ? Une ange ? Une comateuse ? Une spirituelle ? Ou seulement une femme qui frissonne de terreur dans la nuit ? Que savent-ils de moi au juste ? Ont-ils rêvé de mon existence ? Est-ce moi qui les attire ou le carnet ?... Ce dont je peux être sûre par contre, c'est qu'ils ont tous peur. Des insultes me parviennent maintenant, des poings se lèvent, le jeune homme s'élance le premier sur le ponton, rapidement suivi par un autre, puis un autre, et bientôt c'est tout leur groupe qui s'avance vers le dépôt. La rumeur de leur colère souffle sur les braises du campement, elle se faufile jusqu'aux ruines de la ville, éveillant les dernières forces de tous ces malheureux qui n'ont pas reçu la dose d'espoir tant attendue. Quand les premiers coups secouent le grillage de l'entrée, leur furie est ravivée par ma stupeur, qui doit leur apparaître comme de l'indifférence, je retourne précipitamment à l'autre bout du toit, vers le coin le plus proche du lac.

Et là c'est le vide de ce cratère nauséabond qui m'assaille, absorbant tous les cris de leur colère. Cet abysse aveugle attend aussi mon sacrifice. Que ce soit dévorée par le néant, à genoux dans la glaise et le brouillard, ou immolée sur le bûcher des Hommes, je sais qu'à cet instant mon aventure se scelle.

Hééh bondit sur le toit, il m'appelle :

« Dépêchez-vous ! La Lectrice va parler. Nous devons tous nous rendre à la cave. Les autres dehors disjonctent définitivement, ils essaient de défoncer la porte, mais ils mettront du temps à nous trouver, et vous pourrez sortir par derrière, du côté du lac !... Mais cessez donc d'écrire ! Et venez. »

M'enfuir du côté du lac ?

« Oui. C'est absurde mais je note ma réponse et je vous suis. »

Je note ma réponse (tout cela est-il seulement lisible ? : je m'étonne de la dextérité surnaturelle, inépuisable, de ma main, le carnet semble vouloir tout avaler, aspirer ma main et pomper l'encre au-delà même de ma capacité de lui donner) et je descends à la suite d'Hénoch.

La porte massive se referme une fois de plus derrière moi. Alors que je suis assise à la table des Théoristes, en train d'écrire ces mots, je me rends compte de l'indicible angoisse qui m'étreint pour la deuxième fois en ce lieu, oppressante intimité me poussant à croire que plus rien n'existe au-delà des murs de cette pièce. Et puis il y a aussi le regard absent de la Lectrice, de roc, tendue debout sur sa chaise, qui se visse à mon front penché sur le carnet. Quand je la regarde, je ne vois rien d'autre dans ses yeux que le vide. Lorsqu'elle me voit, elle est aveugle. Entre nous deux, entre ce visage modèle réduit qui semble rongé par les flammes du chandelier nous séparant et moi, c'est comme entre une page blanche et une plume suspendue au-dessus d'elle dans le berceau d'une main, il n'y a qu'une probabilité d'encre, une virtualité de mots, un moment de rien, sans substance, sans nature propre, sans apparence, avant lequel tremble le chaos, et après lequel peut-être tout un univers de signes peut apparaître.

« Il suffit. Votre débit frénétique d'encre est inquiétant. Vous me suivez ? »

Tout en écrivant, je réponds à la Lectrice :

« Oui, mais ne parlez pas plus vite que moi en ce moment, sinon je n'arriverais pas. Le temps de la réalité doit être égal au temps d'écriture. Il faut donc que tout se déroule au ralenti. »

Tension qui divague parmi la dernière assemblée du monde, dernière réunion avant la fin ou le renouveau (quel espoir ultime me fait écrire cela ? Mon amour pour toi, Igor). Je remarque que nous sommes treize autour de cette table, douze paires de mains nouées, nerveuses, impatientes d'écouter, une main tenant le carnet, et une plume frottant le papier dans le silence.

« Puisque nous n'avons pas beaucoup de temps - les fous ont sans doute déjà réussi à rentrer dans le dépôt et nous cherchent - je serai donc succincte. »

Effectivement, on entend à ce moment des cris de rage et un fatras au-dessus de nos têtes.

« L'infirmière ici présente trace un univers dans son carnet et plus elle approche de la dernière page, plus son univers approche lui aussi de l'inéluctable fin, ceci, nous le savons tous. Mais l'infirmière n'est pas une divinité aux pouvoirs faramineux, elle est son représentant ici, et en tant que sa créature elle trace ses mots, qui sont dans leur ensemble, le carnet, une première étape vers une réalité ultime qui en cet instant même nous lit et nous juge. »

Les sons étouffés d'une lutte nous parviennent des escaliers menant à la cave. Espérons que le labyrinthe des couloirs saura les perdre suffisamment longtemps.

« Igor appartient à l'Ailleurs et l'infirmière s'est inventée une histoire avec lui. Un amour qui n'en est pas moins véritable et indispensable pour nous, car il lui permet d'atteindre l'Ailleurs à travers les yeux d'Igor, et par lui, les yeux des Autres, ceux que nous appelons communément ici les comateux. Si l'infirmière aime Igor, c'est parce qu'il a fallu qu'elle trouve un père dans l'Ailleurs pour que le destin du carnet, notre carnet à tous dont elle est le scribe, notre Enfant, résumé tronqué du monde qui vaut pourtant mieux que le néant, puisse s'accomplir. Quel est ce destin ? Sans doute la quête de la Réalité Ultime. »

Des coups contre la porte, tout le monde sursaute mais la Lectrice continue :

« Le carnet incarne le réceptacle dans lequel l'univers de l'infirmière, notre univers, s'inscrit, où tourbillonnent brièvement toutes nos passions. En ce sens, il est l'unique preuve de notre existence et donc l'unique contact avec la réalité d'Igor, Celui qui nous recherche quelque part. Messieurs, les mots dans ce carnet sont les bourdonnements de matière représentant les êtres vivants, indépendants, réels, comment dire autrement ?, authentiques et existants, que nous sommes tous. »

Soudain, alors que la porte craque dans mon dos, je réalise que je savais tout cela, je savais, je savais, je savais. Tout a déjà été écrit, non par moi, mais par une main titanique et invisible qui me guide. Je sais ce que pense la Lectrice, en ce moment je peux voir en elle comme si elle n'était effectivement qu'un être de papier et d'encre. Cette pieuse femme qui avait été nonne à une époque lointaine que j'entrevois entre les éclairs noirs de ces mots, cette femme dont j'englobe maintenant entièrement l'existence, pense au milieu de l'accablement de son statut dérisoire de créature inventée et lue : « Et je fais ton baptême. Je reconnais la nature infinie du Carnet parce que mes pauvres yeux d'être lu ne peuvent saisir ni lire ses mots. Tu es une Vierge qui enfante par Lui *toutes* les vies. Vierge, Vierge, Vierge... »

J'ai lu cela aussi quelque part, dans un rêve, car ici maintenant le temps se confond à tous les temps, il n'y a que des souvenirs et des rêves qui tendent vers moi, et je reste insaisissable. Je sais ce que la Lectrice va dire, comme un discours dont le cercle se referme à son départ, insensée argumentation pouvant se poursuivre à jamais, comme la réalité analysée, et elle le dit, elle le répète :

« L'Ailleurs des comateux, ce sont leurs yeux posés sur nous, où chacun de nous n'est qu'une parole trop vite lue. »

Dans mon dos, la porte qui cède, l'arrêt du temps.

Et je sais ce qui va suivre, mais ce n'est plus moi qui écrit, le texte s'aligne sous mes yeux comme par enchantement, mots intemporels :

J'entends les halètements des fous derrière moi. J'entends hurler sans cesse : « Je me suis fait greffer une cervelle de porc, je me suis fait greffer une cervelle de porc !... » Un moment de paralysie générale, hors du temps. Au-dessus du chandelier, il n'y a que le ciel consumé des yeux de la Lectrice qui vivent. Elle me fixe, alors que tout est paralysé car je paralyse tout autour de moi par ces mots, et son reste d'identité incréée me supplie, fervente, de lui faire penser :

« Tue-nous tous, maintenant. Ecris-le. Fais ton choix : soit la folie nous dévore, soit la paix nous emporte. Sache que le néant aussi laisse des traces. »

Alors je le pense et cela s'écrit, parce qu'il n'y pas d'autre issue que l'obéissance aux mots lorsqu'on est qu'eux, alors je l'écris : que la page soit blanche.

Elle se relève, les mains et les jambes maculées par la vase du lac. Etouffés par le cube du dépôt dont l'ombre se profile près des docks, les cris d'une population prise de furie éloignent définitivement l'infirmière de ce monde effrayé.

Elle est nue. Un écran digital est attaché à son poignet, des fils le relient à des capteurs posés sur ses tempes.

Un pas, deux pas, ses pieds s'enfoncent profondément dans la boue, elle s'arrête, déjà épuisée.

Elle constate que tout ce qu'elle fait et pense s'écrit au fur et à mesure, à la troisième personne du singulier, sur l'écran accroché à son poignet.

Elle regarde vers le bord du lac. Ce n'est pas si facile de tout oublier. Un vaste halo imbibe la ville sous le ciel noir. Devant les flammes d'un bûcher près du cratère, la foule hurle et bouscule les silhouettes recourbées des Théoristes. L'un deux porte un enfant contre sa poitrine, et essaie vainement de lui éviter des jets de pierres et des coups de bâton : l'infirmière reconnaît Héch protégeant la Lectrice. Honteuse d'être l'instigatrice de ce prochain massacre, l'infirmière veut oublier le spectacle de ces ombres grimant sur un échafaud branlant. Elle veut se disculper, se vider de toute cette haine futile envers une population encore plus futile, sentir à quel point elle n'appartient plus à ces événements, dont elle n'est ni la cause, ni le résultat, juste un maillon, un témoin qui ne possède que le pouvoir de regarder et de noter l'inexorable, parce qu'il en faut bien un.

« Qu'ils les brûlent si ça les soulage ! La Lectrice et ses amis deviendront les martyrs du néant, oui c'est possible, inscrits à jamais en moi, et donc dans le carnet, notre mémoire, alors qu'eux resteront cette foule furieuse et paniquée. Tous ces gens sont des morts-vivants, et parce qu'ils savent qu'en immolant ces innocents ils participent à

leur propre disparition, ils hurleront plus fort encore en sentant l'odeur de la chair calcinée, ils hurleront et tomberont à genoux, l'odeur d'un monde qui se consume par eux ! »

Elle se détourne, lasse, pour contempler le cratère qui l'attend. Là-bas, ce n'est que vide et silence brumeux. Plus bas, les spirales fluorescentes dansent, tourbillonnent, leurs lanières éthérées s'impatientent d'accueillir la dernière des survivantes, et de brefs éclairs montrent que son temps s'achève aussi.

« Igor, toi au moins je t'ai aimé, et uniquement grâce à cet amour mon univers pourra peut-être te toucher et revivre. J'ai cru que tu étais parti, alors que c'est moi qui étais loin, j'ai du te regretter et t'aimer afin que tu me connaisses à ton tour et m'aime en retour. Je t'ai inventé pour te trouver, pour te toucher là où tu existais déjà, mais je sais qu'un amour inventé n'est pas différent d'un amour véritable, l'amour encoint les rêves en même temps que la réalité, la vérité en même tant que le mensonge, tout ce qui est créé peut être aimé et rendre cet amour. Effectivement, nos carnets sont un cordon ombilical, mais pas entre deux amants, ni entre deux mondes, ou alors un peu des deux, entre créature et créateur. Il est temps de disparaître à mon tour. »

Elle jette encore un coup œil à l'écran digital : en effet, tout ce qu'elle vient de penser y est inscrit, ainsi que ses moindres actes.

Elle glisse sur une pierre et s'affale dans la croûte puante d'une algue.

« Bon sang, pourquoi suis-je encore si présente ? Pourquoi ne pourrais-je pas flotter dans cette brume et aller droit au but ? Pourquoi encore tant d'éléments inutiles ? Ne peut-on aller droit vers la fin ? Mon pouvoir ici se limite-t-il à la seule sauvegarde de mon corps ? Ne suis-je qu'un

tabernacle humain ?! Où est mon carnet ? Où l'avez-vous mis ?!»

Silence fluorescent. Elle reprend sa marche, résignée, consciente de n'être qu'une femme perdue dans un champ mou et dans le brouillard, étouffant par les poumons et par les muscles. Elle a de la peine à décoller ses pieds du sol spongieux, y plongeant les jambes jusqu'aux genoux, craignant à tout moment de glisser et de se couper sur une pierre aiguisée enfouie dans la boue. Chaque pas est une flatulence bourbeuse, une succion vulgaire lorsque son pied se lève haut, très haut, et quand il retombe un gargouillis satisfait l'aspire à nouveau jusqu'au genou, comme dans un cauchemar dont il faut à tout prix s'enfuir, sauf qu'il faut à tout prix s'y enfoncer encore plus, laisser ses jambes se faire gober par les bouches flasques et tièdes de cette boue qu'elles nourrissent. Elle contourne lentement un énorme bloc de granit et s'appuie un instant contre son pelage poisseux, à un endroit où une pierre lui permet de libérer ses jambes du marécage. Les courants d'air chaud et humide alternent avec des sifflements glaciaux qui semblent jaillir directement d'un enfoncement abrupt vers le fond de l'ancien lac. Elle tremble, la nudité de son corps lui semble si fragile ici. La brume est aspirée vers une falaise, révélant le gouffre et le ciel se mêlant aux tourbillons phosphorescents des évanescences chimiques. Entre un gouffre en-bas qui l'attend et un gouffre en-haut qui la repousse, elle est comme un mot sur une page tournée qui n'est pas encore tout à fait retombée, passagère éphémère de son propre destin. Elle se relève après avoir essayé d'arracher quelques sangsues du grouillement qui lui dévore les mollets et aperçoit alors au bord du précipice l'ombre cynique du Génétique. Elle lui crie :

« C'est ta manière pompeuse de me guider ? Tu ressembles plus à ma mort et tu crois que je vais te suivre ?

Imbécile ! Retourne donc à ton néant ! Je n'obéirai qu'à mon désir ! Que feras-tu pour me retenir ! Un strip-tease ? Un miracle ? Une damnation ? Mais je suis déjà une miraculée barbotant au cœur d'une damnation ! Toute cette vie, ma vie, tout cet univers que j'aime s'enfouissant inexorablement dans la putridité de ce maudit lac, pourquoi m'obliger moi à supporter tout cela ? Ne vous faudrait-il pas plutôt un héros ? »

L'apparition se tait, elle se contente de lui faire signe d'approcher, un lent mouvement de va-et-vient hypnotique. Mais l'infirmière se ressaisit, excédée par la mimique impériale du Génétique, par cette obsession de ne plus vouloir autre chose que l'avancée dans le néant, et elle décide soudain de faire demi-tour. « Qu'il m'attire à lui s'il en a le pouvoir et le besoin, plutôt que de me laisser couler dans cette boue ! » Elle s'enfonce à nouveau dans le fond fangeux, avec le grouillement toujours accru des sangsues s'accrochant par paquets à ses jambes, cette fois elle contourne en sens inverse le bloc de granit, s'attendant à sentir à tout moment sur son épaule la poigne du Génétique. Mais rien ne se produit, aucun son, si ce n'est à nouveau le bruit de succion épuisant de ses pieds s'enfonçant dans le sol mou, et sa respiration saccadée. Elle a rebroussé chemin sur quelques mètres et s'arrête un moment pour reprendre son souffle. L'air semble aussi épais que la boue, lourd, suffocant. Elle pivote sur ses hanches et constate qu'il n'y a plus trace du Génétique. Le gouffre est à nouveau caché par le brouillard.

« Je suis donc libre d'aller où je veux ? On me sort du dépôt, on me sauve la vie par je ne sais quel miracle propre au carnet et on me force à venir jusqu'ici pour rien ? Et mes derniers amis, ils brûlent pour rien eux aussi ? J'ai peut-être été le jouet d'une hallucination collective, une obsession géante de survie émanant d'une foule affolée par

la nuit soudaine et le sentiment conséquent d'approcher des dernières heures du temps, sans autre aboutissement et sans autre espoir que l'annihilation définitive de chacun. Rien de miraculeux ni de magique là-dedans, uniquement une erreur propagée par des esprits enfiévrés. Je ne suis la porteuse d'aucune solution, d'aucun mouvement vers une foutue réalité ultime, d'aucun avenir. Tout cela n'a été qu'absurdes illusions, pénétrées par mon esprit paniqué, perdu, aussi démente d'espoirs que cette foule s'entredéchirant là-bas. J'aurais inventé Igor afin de vivre plus longtemps au-dehors des cercles de la folie. Que fais-je ici dans ce trou ? N'est-ce pas seulement l'ultime délire d'une aliénée qui chercherait à rejoindre les Chimiques dans leur enfer fluo ? »

Horizon flamboyant dépourvu de soleil, une crête rouge ondoie au-dessus des amoncellements de pierres en bordure du cratère. Une foule d'ombres tordues s'y agitent et y dansent, consumées par les flammes et par leur folie, c'est une vision muette, brûlure incessante d'une chair fragile comme du papier dont les cendres peuplent le ciel. Préférant cette réalité dantesque à aucune réalité du tout, l'infirmière décide de poursuivre son chemin vers le dépôt découpant les langues de flammes telle un reste de raison qui s'apprêterait à disparaître dignement.

Mais lorsque elle lève le pied pour faire un autre pas - encore ce bruit de succion odieux qui la nargue, un baiser grossier à chaque pas - une main jaillit hors de la vase et l'attrape par la cheville. Elle hurle, mais ce son aigu est rapidement étouffé par l'air, comme pour lui rappeler qu'ici il est vain de crier, inutile de résister. Elle s'étale de tout son long et tout de suite une autre main attrape sa cuisse. Quelqu'un ou quelque chose essaie de grimper sur elle, et le poids de cette chose l'enfoncé plus profondément dans la boue, manquant l'étouffer. Elle donne un violent coup de

pied vers le bas, contre une surface plus dure qui pourrait bien être un crâne, et cela semble efficace, en tout cas au geignement plaintif qui suit. Elle parvient alors à se dégager et titubant, elle reconnaît ce corps presque entièrement enseveli. Le visage crispé de ce Monsieur lui supplie de s'approcher, on dirait qu'il désire lui confier un dernier vœu, mais c'est peut-être une feinte pour l'attirer plus près. Elle s'approche néanmoins, pour s'assurer que c'est bien lui. Oui, c'est le vieux du 72, de l'hôpital. Elle s'en souvient bien, parce que cette nuit avait été marquée par la première apparition du Génétique. Il lui assène :

« Ma parole, mais vous n'avez donc rien compris ? »

« ...?... »

« Cette boue, c'est la fange de votre doute en face d'événements qui vous dépassent, c'est le borbier de votre conscience encrassée par les futilités et par les promesses glauques. Soyez donc nette et directe, franche avec votre unique objectif, la mort, évitez les illusions stupides de survie, de liberté, il n'y a qu'une seule limite que vous devez encore dépasser, vous voyez laquelle ? Allez-y, VOYEZ ! »

Des bulbes graisseuses noient définitivement le visage illuminé du vieux, heureux, satisfait, une cellule pleine d'énergie plongée dans une mer primordiale. L'infirmière doute à nouveau en observant les flammes du bûcher des hommes devant elle. Ses dents crissent sur des résidus de boue.

« Mais qu'est ce que je désire ? Avant tout, j'aimerais être libérée de cette fange, et après, après..., glisser, glisser, oui c'est ça, glisser sans résistance possible, sans doute imaginable, tomber sans aucun frein, tomber en étant lourde et heureuse, sentir mon poids m'enivrer, jusqu'au fond, jusqu'à..., jusqu'à la cathédrale. »

L'écran a son poignet devient plus lumineux, les mots s'y imprègnent comme dans l'air lui-même :

Un souffle glacial balaie le paysage. A sa suite, la boue est changée en une plaque monolithique parfaitement lisse et fade. L'infirmière en perd son équilibre, bascule en arrière, crie lorsqu'elle s'écrase un sein contre le bras. Elle glisse, dépassant rapidement le bloc de granit au pelage vert, et tout en tournant sur elle-même s'imagine voler vers son destin, non plus être tirée par lui ni lutter contre lui, mais glisser pour aller à sa rencontre, le percuter de plein fouet, le faire vaciller, s'effondrer, se briser, et pouvoir s'enfuir encore au-delà de lui, vers la cathédrale qui n'est pas le tombeau de toutes les destinées de son univers, mais, alors qu'elle est ivre de sa vitesse et accélère vers la faille nette du précipice elle en est convaincue, le berceau d'une renaissance éternelle, une constellation de rêves humains.

Elle tourne encore une fois sur elle-même et constate que sur le rivage plus rien ne brûle, aucun feu atténué par la brume, aucune foule délirante, plus d'ombres dansant parmi les bûchers, la silhouette cubique du dépôt elle aussi a été avalée par la nuit, plus d'apocalypse rougeoyant, uniquement la nuit froide où les langues de brume se mêlent lascivement à des résidus de tourbillons jaunes.

Puis, c'est la chute.

Et donc la disparition, sans souffle sifflant contre les oreilles, sans le frottement de l'air pressant le corps, une chute vidée de toute relation avec la matière, un mouvement nul qui avance pourtant, un aboutissement continu, comme un souffle de vie contemplatrice et silencieuse, parce que l'infirmière le sent ainsi. Elle passe la flèche brune de la cathédrale, ornée d'une sphère brillant dans la pénombre brumeuse, et elle distingue au-delà des écailles des tuiles, un peu effacée par le brouillard, l'ombre d'une autre flèche, imposante et plus haute celle-là, avant qu'elle ne soit cachée par la paroi, les pignons des tourettes et les couronnements de la première tour. L'infirmière

dépasse ensuite des fenêtres gothiques, ou romanes, des colonnettes ponctuant une arcade décorative, des fleurons étranges, des agrafes baroques, puis les retombées de nervures sur des chapiteaux fleuris, feuilles de pierre miroitantes, enfin elle tombe devant des contreforts s'épaississant qui bordent de part et d'autre l'enfoncement d'un arc brisé et des niches vides : c'est le portail, et le sol, des pavés brillants, et l'écrasement.

La chute devrait être mortelle, mais ici bien sûr ce mot n'a plus aucun sens, c'est tout juste s'il incarne une peur indéfectible, le vague souvenir d'une possibilité de fin, une tragédie fluette chatouillant ce lieu. Car ici et maintenant, c'est l'immortalité, rien de plus.

Elle se relève prudemment et se dirige vers l'immense porte, dans laquelle a été ciselé un seul emblème : un cercle et un carré réunis en leurs centres par une droite. L'appareil à son poignet a disparu. Les mots s'alignent dans l'air lui-même. L'infirmière rentre, créature de chair transparente frissonnant au milieu de toute cette pierre inerte, elle sait qu'elle ne représente plus qu'un médium pour amener les mots vers le contact. Elle passe le vestibule, arrive dans la nef, continue vers le chœur, où l'attend sur l'autel une plume d'ébène à côté du carnet. En marchant dans l'allée centrale, entre les bancs déserts, elle aperçoit sur sa gauche le Génétique, assis dans une stalle, s'enfonçant en elle et se changeant en pierre, avec le visage cette fois définitivement figé d'Igor. Il est la seule statue ornant la cathédrale. Elle monte rapidement les marches, ouvre le carnet et saisit la plume. Avant que sa propre histoire ne l'avale à son tour, elle écrit :

« Et la page blanche fut. La cathédrale est froide, au-dehors de la pierre j'entends maintenant *l'autre* vie. Des klaxons, des sirènes, le brouhaha de la ville. Les vitraux brillent soudain, leurs couleurs se déposent sur moi, et c'est

comme avant, comme au temps du soleil et des avions de vacanciers traçant un ciel bleu, comme avant, ou comme s'il n'y avait jamais eu d'après. Je ne fais qu'augmenter le vide, la distance entre les mots. Que je sois puissante ou faible n'influe en rien sur les mots jaillissant de moi. Igor. Notre relation est une membrane perpétuellement trouée par mes mots et par la possibilité de ta vie, une déchirure qui prend pour témoins passifs le vide de chaque espace entre chaque mot.

Je me dirige, certes en rêve, vers l'autel de mon nouveau domicile, illuminé par une multitude de taches colorées filtrant à travers les vitraux. Le carnet, certes en rêve, y est déposé, avec un ciboire à côté. Je soupèse les deux objets. Ils ne pèsent pas beaucoup, en pensées, juste ces quelques mots ici présents. J'ouvre le carnet sur la dernière page et peux y lire les mots précédents. Sans intérêt. Je repose le carnet et empoigne le ciboire remplis de petites lettres, emmêlées comme un tas de pattes d'insectes sèches et craquantes.

Voici l'Alphabète : a b c d e f g h i j k l m n o p q r s t u v w x y z démultipliés, insensés.

Je le porte à ma bouche, alors que les vitraux se mettent à onduler et emportent leurs couleurs vers le noir et le blanc, et j'avale. Maintenant je vois un homme couché dans un lit d'hôpital, avec des tubes qui lui sortent du nez, et je sais que c'est toi Igor, que tu es malade, peut-être mourant, dans le coma, et j'ingurgite la potion d'échardes qui doivent avoir un sens dans mon imagination. Tout de suite, un malaise me tord l'estomac, mais cette fois ce n'est pas un rêve, je deviens, l'infirmière devient, comment l'exprimer autrement ?, devient *ta*. Pense sans le carnet, pendant que tu m' observes comme une actrice dans un film parcouru par sa voix intérieure. Carnet d'amour face à sa disparition. Trouve-moi s'il te plaît Igor.

C'est la dernière page, la dernière ligne du carnet, et tout en m'effaçant du monde j'ajoute :

*Une jeune femme a été retrouvée morte empoisonnée devant l'autel,
par les premiers touristes du matin.*

Ajoute encore le dernier point : . »

A celles et ceux qui sont dans le coma et à celles et ceux qui ne savent pas qu'ils y sont.